HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES
ET DE SES CONQUÊTES.



HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES,

Depuis les premiers temps, jusqu'à la division de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Histoire de la Littérature, de la Philosophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de John Gillies, par M. Carra, de la Bibliothèque du Roi.

Avec des Cartes.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE QUATRIEME VOLUME.

Fin de la Table des Chapitres du quatrième Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ANCIENNE GRÈCE, DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES.

CHAPITRE XXII.

Caractère de Lysandre. — Son entrevue avec Cyrus. — Il défait la flotte des Athéniens. — Disgrace d'Alcibiades. — Callicratidas succède à Lysandre. — Ses démarches auprès des Perses. — Auprès des alliés de Sparte. — Bataille des Arginusses. — Condamnation des amiraux Athéniens. — Etéonicus arrête la mutinerie des troupes du Péloponèse. — Lysandre reprend le commandement. - Bataille d'Œgos-Potamos. - Puissance de Sparte en Asie. — Siège & reddition d'Athènes. — Humiliation des Athéniens.

TANDIS que le courroux imaginaire de Minerve effrayoit la multitude toujours superstitieuse, les hommes sensés redoutoient l'activité

Lysandre reprend le commandement des forces du Péloponèse dans l'Orient.

Olymp. 93. 2. A. C. 407.

& la valeur de Lysandre, qui pendant le séjour d'Alcibiades à Athènes, avoit pris dans l'Orient le commandement des forces du Péloponèse. La constitution de Sparte demandoit que les généraux se succédassent rapidement : circonstance qui, quoiqu'accompagnée d'une foule d'inconvéniens, agrandissoit la sphère de la rivalité militaire, & multipliant le nombre des acteurs sur le théâtre de la guerre, fournissoit l'occasion de développer de grands talens qui seroient restés dans l'obscurité. Partout où les élections sont annuelles, il arrive souvent que les emplois importans & honorables sont accordés à des hommes incapables de les remplir ; mais lorsque les changemens sont rapides, les talens d'un ordre supérieur finissent par être employés & honorés de la confiance & de l'autorité publiques.

Son caractère.

C'est ainsi que les Spartiates découvrirent les grandes qualités de Lysandre ; il descendoit des Héraclides, sans être de l'une des deux branches royales. Il avoit été élevé dans toute l'austérité de la discipline de Sparte ; & après avoir passé sa jeunesse & la maturité de son âge dans des emplois honorables [a] qui con-

---

a Il avoit servi sur terre & sur mer, & avoit été

venoient à la dignité de sa naissance, la supériorité de son mérite le fit choisir pour commander en chef dans un danger si pressant. Les années avoient ajouté l'expérience à sa valeur & agrandi les ressources de son esprit ambitieux, sans en affoiblir la vigueur. Il avoit appris dans ses différentes négociations, à adoucir la rudesse de ses manières nationales; à gagner par la ruse ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force; &, comme il le disoit lui-même, » à coudre la peau du lion à celle du renard [a]. » Ce caractère mixte convenoit très-bien au rôle qu'il alloit jouer. Son courage entreprenant lui valut de grands succès militaires contre les Grecs; son esprit subtil & insinuant lui donna un ascendant irrésistible dans ses négociations avec les Perses; & la réunion de ces qualités diverses le mit en état de terminer la guerre en peu d'années, & de produire

---

envoyé comme ambassadeur dans quelques cours étrangères, &c. Plutarque, vie de Lysandre.

[a] Allusion à la peau du lion d'Hercule par Lysandre, à qui on demandoit: » comment lui qui descendoit de ce héros, pouvoit s'abaisser à vaincre ses ennemis par la fraude. » Son caractère est décrit très au long par Plutarq. t. 3. p. 4-15.

une révolution importante & durable dans les affaires d'Athènes, de Sparte & de la Grèce.

Son entrevue avec Cyrus. Olymp. 93, a. A. C. 407.

Depuis l'action décisive de Cyzique, les Péloponésiens, incapables de résister à l'ennemi, ne s'étoient occupés qu'à préparer des vaisseaux sur leur côte, ainsi que dans les hâvres des Perses & des Grecs leurs alliés. Les escadres les plus considérables avoient été équipées à Cos, à Rhodes, à Milet & à Ephèse; ce fut dans ce dernier port que Lysandre rassembla tout l'armement, composé de quatre-vingt-dix voiles; mais ç'eût été peu de chose d'avoir ces vaisseaux, si on n'eût pris les mesures nécessaires pour les faire agir de concert & avec vigueur. Il falloit avant tout assurer la paye des matelots; c'est pourquoi Lysandre, accompagné de quelques ambassadeurs Lacédémoniens, se rendit à Sardis, pour y féliciter sur son arrivée Cyrus, jeune prince de dix-sept ans, brave & généreux, à qui son père Darius avoit confié le gouvernement de l'intérieur de l'Asie mineure, ou dans le langage de la cour de Perse, le commandement des nombreuses troupes qui se rassembloient dans les plaines de Kastole *. Lysandre se plaignit

* Tel étoit le style de la lettre cachetée du Sceau

à ce prince de la perfide duplicité de Tissaphernes, qui avoit laissé reprendre aux Athéniens cet ascendant qui avoit été si funeste & si honteux pour le nom Persan. Ce satrape avoit, pour ainsi dire, négligé d'arrêter les conquêtes de ces ambitieux républicains en se contentant de s'assurer de la personne d'Alcibiades [a].

Pharnabaze avoit bien mieux servi son maître, soit par son activité & sa valeur dans les combats, soit par la détention des ambassadeurs Athéniens, qui avoient été envoyés pour surprendre la générosité confiante de Darius [b], soit enfin par les secours de

---

royal : Καταπεμπει Κυρον καρανον των εις Καστωλον αθροιζομενων. Xénoph. p. 438.

[a] Cet événement, qui arriva la vingt-unième année de la guerre, est rapporté par Xénophon, p. 429. On l'a omis dans le texte, parce qu'Alcibiades s'échappa bientôt après, ce qui mit au jour la mauvaise foi de Tissaphernes, sans nuire à ses ennemis.

[b] Cette conduite honteuse fut approuvée même par Cyrus, ce qui montre le mépris des Perses pour les loix des nations. Il demanda à Pharnabaze de lui envoyer les Athéniens, ou au moins de ne pas les mettre en liberté, afin que leurs concitoyens ne pussent

toute eſpèce donnés aux Péloponéſiens après la malheureuſe affaire de Cyzique ; ſecours ſans leſquels ils n'auroient pu préparer une nouvelle flotte. Quant à la ſolde ſtipulée, ſans laquelle il n'étoit pas poſſible de retenir les ſoldats & les matelots Grecs, Tiſſapheṙnes n'y avoit pas pourvu, par mauvaiſe volonté, & Pharnabaze peut-être par impuiſſance. Cyrus répondit : » que ſon père lui avoit ordonné de ſecourir les Lacédémoniens, & de payer leurs troupes avec la plus exacte ponctualité ; qu'il avoit apporté dans cette intention cinq cens talens, (près de deux millions deux cent mille livres) & que ſi cette ſomme ne ſuffiſoit pas, il ſauroit y ſuppléer de ſa propre fortune, fondre même & frapper en monnoie le trône d'or ſur lequel il étoit aſſis [a]. »

---

apprendre ce qui ſe tramoit contr'eux. Mais un remords de conſcience ſaiſit Pharnabaze, qui avoit juré de conduire les ambaſſadeurs vers le grand-Roi, ou de les envoyer ſur la côte de l'Ionie. C'eſt ce qui fit relâcher les Athéniens. Xénoph. p. 438.

[a] Και τον θρονον κατακοψειν, εν ῳ εκαθητο, οντα αργυρουν και χρυσουν. Litéralement, » qu'il mettroit en pièces le trône ſur lequel il étoit aſſis, » qui étoit composé d'or & d'argent.

Ce discours satisfit les Grecs ; & Lysandre n'y voyant, d'après son propre caractère, qu'un mouvement de générosité, crut devoir en profiter, en demandant que la paye des matelots fût portée de trois oboles par jour à une drachme attique. Cyrus répondit : » qu'il avoit aussi reçu des ordres de son père [a] à ce sujet; que la paye continueroit sur l'ancien pied, & que les Péloponésiens recevroient régulièrement trente mines par mois (plus de deux mille livres) pour chaque vaisseau qu'ils mettroient en mer. » Lysandre parut satisfait, quoique déterminé à renouveler sa demande au premier moment favorable. Son entrevue avec Cyrus nous fait découvrir un fait important négligé par les Historiens. Comme les officiers de terre & de mer chez les Grecs n'étoient point distingués du commun des hommes par la différence des appointemens, on peut conclure de la somme de trente mines

Paye des matelots Grecs, & équipement complet de leurs vaisseaux.

---

[a] Xénophon fait répondre Cyrus avec plus d'art que de vérité : « ὁ δε καλως μεν εφη αυτυς λεγειν, ου δυνατον δε ειναι παρ ὁ βασιλευς επεστειλεν αυτον αλλα ποιειν. » Cyrus répondit qu'ils (Lysandre & les ambassadeurs Lacédémoniens) parloient très-raisonnablement, mais qu'il ne pouvoit agir contre les ordres de son père.

par mois, distribuée à raison de trois oboles par jour, que l'équipement complet de chaque vaisseau montoit à deux cens quarante matelots, de sorte qu'une flotte de quatre-vingt-dix voiles employoit vingt-un mille six cens hommes.

Lysandre reçoit à Sardis un festin du prince Persan.

Avant que Lysandre retournât à Ephèse, il fut invité par le prince Persan à un banquet magnifique, où, selon la coutume du temps, les objets les plus sérieux furent discutés au milieu de la liberté & de l'intempérance de la table. C'étoit pour le Spartiate une belle occasion de briller par l'art insinuant de la flatterie qu'il possédoit au suprême degré. Il représenta, sans modération & sans ménagement, l'injustice & l'incapacité de Tissaphernes, qui, étant naturellement le rival de Cyrus, pouvoit aussi être regardé comme son ennemi personnel. Il loua la beauté, la force & le courage du jeune prince. Il éleva jusqu'aux cieux son adresse aux exercices guerriers, & les qualités extraordinaires de son esprit, dont la renommée étoit parvenue jusqu'aux pays les plus éloignés. Il est probable qu'il trouva un sujet d'éloge dans une qualité dont Cyrus n'étoit pas médiocrement vain, c'étoit de boire plus qu'aucun de ses

égaux *a*, sans tomber dans l'ivresse. On peut croire aussi qu'il lui persuada que de tous les enfans de Darius, il étoit le plus propre à succéder à son père, à remplir avec dignité le trône de Perse, & à étendre la gloire de cet illustre fondateur de la monarchie Persane, dont il portoit le nom. Mais de quelque manière qu'il s'y prît, il est certain qu'il inspira au jeune Cyrus les sentimens de l'amitié la plus vive. Ce prince but à sa santé selon l'usage des Perses, & il le pria de lui demander une grace, en l'assurant qu'il ne la lui refuseroit pas. Lysandre répondit, avec son adresse ordinaire, qu'il n'avoit à lui demander qu'une chose que le prince auroit autant de raisons d'accorder qu'il auroit de plaisir à la recevoir; il s'agissoit de l'augmentation d'une obole par jour à la solde des matelots, augmentation qui, en provoquant la désertion des matelots d'Athènes, accroîtroit leur propre force. Frappé du désintéressement apparent de cette proposition spécieuse, Cyrus lui fit donner sur le champ dix mille dariques (plus de cent dix mille livres) avec lesquelles il retourna à Ephèse,

Son adresse à procurer une augmentation de paye à ses matelots.

---

a Plutarq. Sympos.

acquitta les arrérages dûs à ses troupes, leur fit l'avance d'un mois de solde, augmenta leur paye journalière, & détacha de la flotte d'Athènes [a] une multitude de déserteurs.

Pendant que Lysandre s'occupoit avec ardeur de l'équipement de ses vaisseaux, Alcibiades attaquoit la petite île d'Andros. La résistance fut plus vigoureuse qu'il n'avoit lieu de l'attendre; & la nécessité pressante de se procurer de l'argent & des provisions pour sa flotte, le força d'abandonner cette expédition sans l'avoir achevée. Il partit avec une petite escadre pour lever des subsides sur la côte d'Ionie ou de Carie [b], laissant la meilleure partie de l'armement à Antiochus, homme entièrement incapable de remplir un poste si important [c]. Alcibiades lui-même, malgré la

---

[a] Plutarq. t. 3. p. 7. Xénoph. Hellen. t. 1. p. 441. Diodor. l. 13. p. 360.

[b] Xénophon dit: « Alcibiade vogua vers Phocée, qui est dans l'Ionie; » Plut. dit, « vers la côte de Carie. »

[c] Diodore fait son portrait en peu de mots: « 'Ο δ' Αντιχος ων τη φυσει προχειρος ϗ σπευδων δι' εαυτου τ' πραξαι λαμπρον. » « Antiochus étoit naturellement emporté, & il brûloit de faire quelqu'exploit éclatant dont il eût seul l'honneur. »

prévention de l'amitié, sembloit avoir jugé du peu de mérite de son favori, puisqu'il lui avoit donné les ordres les plus stricts de se tenir pendant son absence, dans le port de Samos, & de ne pas risquer un combat sous aucun prétexte. Cette défense, au-lieu de prévenir la témérité du vice-amiral, excita peut-être sa vanité. A peine Alcibiades fut-il parti, qu'il s'approcha des vaisseaux de Lysandre, & le provoqua au combat par les insultes les moins mesurées. Le prudent Spartiate différa le moment de l'attaque, jusqu'à ce que la présomption de l'ennemi eût jeté du désordre [a] dans ses rangs. Il fit avancer alors les vaisseaux du Péloponèse. Ses manœuvres furent bien dirigées, & exécutées surtout avec la plus prompte obéissance. Le combat ne fut pas opiniâtre, parce que les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à une grande résistance & encore moins à être attaqués, tombèrent tout à coup de l'insolence de la témérité dans l'abattement de la crainte. Ils perdirent quinze vaisseaux, avec une partie considérable de leurs équipages. Le reste se retira honteusement à Samos,

Défaite de la flotte d'Athènes, en l'absence d'Alcibiades.

Olymp 83. 2. A. C. 407.

---

[a] » Ἀπεσπαρμέναις ταῖς ναυσί. » Xénoph. p. 441.

pendant que les Lacédémoniens mirent à profit leur victoire, en prennant Eion & Delphinium. Quoique la fortune eût favorisé la prudence de Lysandre, il ne voulut point hasarder une seconde bataille avec Alcibiades, dont les forces, après qu'il eut repris le commandement, se trouvèrent supérieures aux siennes. En vain le général Athénien employa tour-à-tour la ruse & l'insulte, il ne put trouver l'occasion de rendre à la flotte d'Athènes l'éclat qu'elle venoit de perdre.

Alcibiades accusé & disgracié.

Les Athéniens, qui s'attendoient à n'entendre parler que de victoires & de triomphes, furent humiliés au dernier point, quand ils reçurent la nouvelle d'une si honteuse défaite. Ne pouvant douter de l'habileté d'Alcibiades, ils soupçonnèrent sa fidélité. Leurs soupçons furent augmentés & confirmés par l'arrivée de Thrasybulus [a], qui l'accusa publiquement, soit

[a] Nous avons vu que Thrasybulus avoit eu la meilleure part dans le rappel d'Alcibiades. Ce dernier ne fut pas ingrat envers son bienfaiteur. Quand les Athéniens lui confièrent toutes leurs forces de terre & de mer, » ἅπασας τας δυναμεις, » & lui permirent de nommer ses collégues ou plutôt ses substituts, il nomma Thrasibulus & Adimanthe. Diod. l. 13. p. 368. Après

qu'il fût animé d'un noble zèle pour le bien public, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son rival & des honneurs qu'on lui avoit prodigués; il représenta » que sa conduite avoit entièrement ruiné les affaires de son pays; que le talent pour la plate bouffonnerie étoit auprès de lui une recommandation certaine; qu'il avoit choisi presque tous ses amis dans la classe la plus vile & la plus basse; que de tels amis n'avoient d'autre mérite que de servir ses passions, & que c'étoit à des hommes de cette espèce qu'il avoit confié le commandement de la flotte d'Athènes, tandis que lui-même avoit été à Abydos & dans l'Ionie se livrer à la débauche, ou lever des contributions exorbitantes sur les villes dépendantes de a république, pour subvenir aux dépenses d'une forteresse sur la côte de Thrace, dans le voisinage de Byzance, forteresse qu'il faisoit bâtir

avoir vu cet échange de bons offices entre Alcibiades & Thrasibulus, il est singulier qu'aucun écrivain Grec n'ait assigné la raison de l'animosité qui les sépara bientôt après. Plutarque dit que Thrasibulus fut un des ennemis les plus acharnés d'Alcibiades, & il attribue son accusation à l'inimitié & non au patriotisme.

pour se mettre à couvert de la juste vengeance d'Athènes. »

S'il falloit prouver par des exemples combien la faveur du peuple est vaine & trompeuse, l'histoire d'Athènes en fourniroit mille. Le même homme que, peu de mois auparavant, on ne croyoit pouvoir récompenser assez dignement, étoit alors exposé à la rage de l'espérance trompée, & à la fureur de la vengeance. Ses concitoyens regrettoient la perte des momens qui s'écouloient entre les progrès rapides de leur ressentiment & l'exécution de leur vengeance. Dans la même assemblée & le même jour, Alcibiades fut accusé & condamné d'une voix presqu'unanime ; & pour que les affaires de la république n'eussent plus à souffrir désormais de l'abus du pouvoir concentré dans les mains d'un seul, ils mirent dix généraux, à sa place. Parmi eux se trouvèrent Thrasyllus, Léon, Diomédon, qu'une valeur éprouvée & l'amour de la liberté rendoient dignes des honneurs publics. On y vit aussi Conon, personnage peu connu encore, mais destiné à éclipser un jour la réputation de ses contemporains. Le plus remarquable après eux, étoit Périclès, héritier du nom, du mérite & de la mauvaise fortune de son illustre

Dix généraux mis à sa place.

père. Les nouveaux chefs partirent immédiatement pour Samos, & Alcibiades se refugia dans sa forteresse de Thrace [a].

A peine eurent-ils pris le commandement, qu'il survint un changement important dans la flotte du Péloponèse. L'année de Lysandre étoit expirée, & Callicratidas, Spartiate d'un caractère tout-à-fait opposé, venoit lui succéder. L'esprit actif, ambitieux & intrigant du premier avoit constamment développé, pendant le peu de temps qu'il avoit commandé, le même systême de politique qu'il eût pu suivre, si son autorité n'avoit pas dû finir. Quoique doué d'une vigueur d'ame extraordinaire & d'une prudence consommée, (si toutefois la prudence peut appartenir à un caractère qui manque de justice & d'humanité,) il ne possédoit pas ces qualités utiles & aimables qui seules méritent & seules peuvent obtenir la confiance & le respect publics. Lysandre, convaincu de ce qui lui manquoit, avoit eu recours à l'expédient ordinaire par lequel l'ambition toujours artificieuse, fait remplacer les vertus. Il s'étoit déterminé à faire de l'esprit de parti, son

Callicratidas envoyé pour commander la flotte du Péloponèse.

Olymp. 93. 3. A. C. 406.

[a] Xénophon. Hellen. l. 4. sub. fin. Diodore 13. 67.-74.

premier principe d'administration [a]. Les plus hardis des matelots s'étoient attachés à lui par les grandes libéralités qu'il leur avoit faites, & par des promesses plus grandes encore. Il laissoit vivre les soldats dans la licence la plus effrénée. Toutes les villes & toutes les îles étoient pleines de ses partisans, qu'il flattoit de l'espoir d'obtenir sur leurs concitoyens la même autorité dont jouissoient les Spartiates sur les classes inférieures de la Laconie [b].

Mauvaise réception de Callicratidas.

On s'attendoit généralement à Ephèse, que les Lacédémoniens dérogeroient à leur ancienne coutume, pour prolonger le commandement d'un général si habile & si heureux. Ce fut une clameur universelle quand Callicratidas déploya sa commission dans le conseil des alliés. Les amis de Lysandre disoient hautement : « qu'il étoit aussi imprudent que peu généreux d'arrêter la carrière victorieuse d'un chef plein de

---

[a] Ses maximes respiroient tout ce que l'esprit de parti a de plus odieux. » Il est, disoit-il, impossible de faire trop de bien à ses amis, ou trop de mal à ses ennemis ; il faut amuser les hommes avec des sermens, comme les enfans avec des jouets, &c. &c. Plut. vie de Lysandre.

[b] Idem. Ibidem & Xénophon. Hellen.

talens ;

talens ; que la conduite importante d'une flotte ne devoit pas être confiée à des hommes dénués d'expérience & peut-être d'habileté ; & qu'enfin il feroit injufte de facrifier à l'obfervation minutieufe des loix de Lacédémone, les intérêts d'une confédération fi puiffante & fi nombreufe. »

Lyfandre crut ne devoir pas fe permettre la remarque la plus légère contre le caractère de fon fucceffeur ; il fe contenta d'obferver qu'il lui remettoit une flotte qui commandoit la mer. L'affemblée confirma cette affertion par des acclamations tumultueufes.

Mais l'ame de Callicratidas, qu'aucun reproche n'avoit jamais fouillée, étoit inacceffible à la crainte. Sans être déconcerté par le tumulte féditieux de fes adverfaires, il répliqua qu'il ne pourroit croire à la fupériorité fi vantée de la flotte du Péloponèfe, tant que Lyfandre ne pourroit, en fortant d'Ephèfe, côtoyer l'île de Samos, où étoient alors les Athéniens, & conduire fes efcadres victorieufes dans le port de Milet. L'orgueil de Lyfandre put être choqué de cette judicieufe & folide obfervation ; mais il eut la préfence d'efprit de répondre « qu'il n'étoit plus amiral. »

Son honnêteté & sa fermeté confondent les partisans de Lysandre.

Callicratidas s'adressa alors à l'assemblée avec cette simplicité mâle d'un cœur honnête, qui dédaigne l'artifice du langage, modère le ton de l'autorité, & n'abandonne point les ressources de la politique. » Lacédémoniens & alliés, je serois resté avec joie à Sparte, & ce n'est pas un grand déplaisir pour moi de me voir préférer Lysandre ou un autre, en qualité d'homme de mer. Mes concitoyens m'envoyent ici pour commander la flotte, & mon principal objet est d'exécuter leurs ordres & de remplir mon devoir. Mon desir le plus vif est de soutenir dignement la cause publique ; mais c'est à vous à me faire connoître si je dois rester ici ou retourner à Sparte » Rien de si surprenant que le pouvoir des intentions honnêtes & de la fermeté sans affectation. L'assemblée écouta avec admiration ; les partisans de Lysandre furent abattus ; aucun n'osa faire la moindre objection ; & après un long silence tous reconnurent unanimement qu'ils devoient obéir aux ordres de Sparte, comme avoit fait Callicratidas *.

* Xénoph. Hellen. l. 1. c. 5. & suiv. ; & Plutarq. vie de Lysandre.

Lysandre, très-mortifié des dispositions de l'assemblée, se démit de sa place malgré lui, & résolut de la rendre désagréable, &, s'il étoit possible, difficile à son successeur. Pour cet effet il retourna à la cour de Cyrus, auquel il remit une somme d'argent considérable qu'il n'avoit pas encore trouvé l'occasion d'employer au service de la flotte grecque; & il présenta à ce jeune Prince, la franchise simple, l'honnête sincérité & les autres vertus mâles mais sévères du généreux Callicratidas, comme des preuves d'ignorance & de rusticité. Lorsque ce général se rendit à Sardis pour former la demande de la solde convenue, il ne put obtenir une audience. La première fois qu'il vint au palais, on lui dit que Cyrus étoit à table. » C'est bien, répondit le Spartiate, ennemi d'un vain cérémonial, j'attendrai qu'il ait dîné. » La simplicité de cette réponse confirma l'opinion que Lysandre avoit donnée aux Perses de son caractère; & son honnête franchise, qu'on taxa de mauvaise éducation, parut aux yeux des courtisans un excellent sujet de ridicule. Il revint une seconde fois au palais, sans être admis à voir le jeune prince. L'injustice d'une telle conduite méritoit bien sans doute son ressentiment, mais elle excita sur-

Son mépris pour l'arrogance des Perses.

tout son mépris. Il quitta Sardis plein d'un profond dédain pour l'orgueil & la perfidie des Perses, ses alliés, dont l'importance momentanée dépendoit de l'avantage des richesses, & il versa des larmes sur les dissentions domestiques des Grecs, qui les obligeoient à rechercher l'insolente faveur des Barbares.

Callicratidas ne pouvoit rentrer avec honneur dans Ephèse, sans avoir rassemblé l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins pressans de sa flotte. Il se rendit donc à Milet & dans les autres villes d'Ionie, ses alliées; il s'adressa aux principaux citoyens, & leur exposa la basse jalousie de Lysandre & l'arrogance dédaigneuse de Cyrus [a]. « C'est, leur dit il, l'injustice de tous deux qui me force à demander aux villes alliées, déjà trop surchargées, l'argent nécessaire pour le soutien de la guerre. Mais vous pouvez compter sur ma reconnoissance, si le succès couronne mes armes. Il est de votre propre intérêt d'appuyer ma de-

Il obtient des contributions volontaires des Ioniens.

---

[a] Il paroît, par la suite, que Callicratidas s'étoit formé une fausse opinion du jeune prince, dont le mépris pour un homme de mérite n'avoit d'autre cause que les perfides insinuations de ses courtisans, amis ou créatures de Lysandre.

mande, puiſque cette expédition n'a été entrepriſe en grande partie que pour venger votre liberté. J'ai pourtant dépêché des couriers à Sparte pour demander de prompts ſecours ; mais avant qu'ils arrivent, il convient aux Grecs en général, & particulièrement à ceux de l'Ionie, de prouver au monde, qu'en dépit des cruelles injures qu'ils ont reçues de l'ambition & de la tyrannie du grand-Roi, ils peuvent, ſans recourir à ſes tréſors ſi vantés, pourſuivre leurs juſtes deſſeins, & tirer vengeance de leurs ennemis. » C'eſt par ces moyens judicieux & honorables que Callicratidas obtint ſans fraude & ſans violence des ſubſides volontaires, & pourtant conſidérables, à l'aide deſquels il revint avec honneur à Ephèſe, ſatisfit aux demandes importunes de ſes matelots, & ſe prépara au combat [a].

Ses premières opérations furent dirigées contre l'île de Lesbos, ou plutôt contre les villes fortes & peuplées de Méthymne & de Mitylène, qui commandoient, chacune de leur côté, les parties ſeptentrionales & méridionales de l'île. Outre un corps très-nombreux

Il prend Méthymne.

[a] Xénoph. Hellen. p. 444.

de citoyens en état de porter les armes, Méthymne étoit défendue par une garnison Athénienne. La place fit une vigoureuse résistance; mais les efforts & la persévérance de Callicratidas en triomphèrent; Méthymne fut prise d'assaut & mise au pillage par les troupes du Péloponèse. La garnison & les esclaves furent traités comme faisant partie du butin. Les alliés auroient aussi voulu que les Méthymniens fussent vendus à l'encan; mais Callicratidas s'y opposa, & soutint que tant qu'il jouiroit du commandement, aucun citoyen de la Grèce ne seroit réduit à la condition des esclaves, à moins qu'il n'eût pris les armes contre la liberté publique a.

Cependant Conon, le plus actif & le plus entreprenant des généraux d'Athènes, s'étoit mis en mer avec une escadre de soixante-dix voiles pour protéger la côte de Lesbos. Cette expédition avoit été entreprise trop tard; & quand elle l'eût été plutôt, l'armement n'étoit pas assez considérable pour qu'elle pût réussir. Callicratidas observa les mouvemens de Conon, découvrit sa force, & avec une flotte

a Xénophon, idem. Diodore l. 13, p. 373.

supérieure, lui coupa la retraite vers le port de Samos. Les Athéniens se réfugièrent vers la côte de Mitylène; mais les habitans de cette ville trouvant l'occasion de se venger des insultes qu'ils en avoient reçues & de l'oppression qu'ils en avoient soufferte, leur refusèrent l'entrée du port. Ce refus devint fatal à l'escadre Athéniène, qui fut surprise par l'ennemi. L'action fut plus vive & plus opiniâtre qu'on n'eût dû l'attendre d'une si grande inégalité de forces. Les Péloponésiens s'emparèrent de trente vaisseaux, dont les équipages, à la vérité, avoient fui. Les quarante qui restoient se retirèrent sous les murs de Mitylène. Callicratidas rappela ses troupes de Méthymne, reçut un renfort de Chio, & bloqua les Athéniens par terre & par mer.

Il s'empare de trente vaisseaux, & bloque le reste de la flotte dans le port de Mitylène.

Conon se vit alors dans une affreuse détresse: entouré de tous côtés par des forces supérieures, sous les murs d'une ville ennemie, & sans provisions. Ne pouvant résister à l'ennemi, & pourtant déterminé à ne pas se rendre, une seule espérance lui restoit: il embarque sur deux légers bâtimens les plus braves & les plus expérimentés de ses matelots. L'un d'eux élude la vigilance de l'ennemi, s'échappe vers l'Hellespont, & informe les Athéniens du

malheureux combat & du blocus de Lesbos. La nouvelle fut tout-à-coup portée à Samos & à Athènes. Il s'agissoit de sauver quarante vaisseaux, & plus de huit mille hommes. Un intérêt si pressant excita les plus grands efforts. Les Athéniens reçurent de leurs alliés des renforts considérables ; ils enrôlèrent tous les hommes en état de porter les armes ; & quelques semaines après ils eurent assemblé à Samos une flotte de cent cinquante vaisseaux, avec laquelle ils partirent sans aucun délai, dans la ferme résolution de combattre l'ennemi.

Les Athéniens mettent en mer une nouvelle flotte.

Callicratidas n'évita point leur rencontre. Ayant laissé cinquante vaisseaux pour bloquer le port de Mitylène, il s'approcha, avec cent vingt autres, vers le cap Malée, la pointe la plus méridionale de Lesbos. Les Athéniens s'avancèrent la même nuit vers les îles ou plutôt les rochers des Arginusses, à quatre milles de distance du promontoire qui porte ce nom. La nuit se passa de part & d'autre en stratagêmes hardis pour se surprendre mutuellement ; mais ils furent déconcertés par une violente tempête accompagnée de pluie & de tonnerre. Au point du jour les deux flottes attendoient avec impatience l'heure du com-

bat ; mais Hermon & Mégare, deux marins expérimentés, en qui Callicratidas avoit la plus haute confiance, l'exhortèrent à ne point hasarder la flotte du Péloponèse contre celle des ennemis, bien supérieure en force & en nombre. Le généreux & intrépide Spartiate préféra le danger & la mort, à la gloire ; soit qu'il ne voulût point sacrifier cette gloire à l'intérêt public, (foiblesse à laquelle les ames les plus vertueuses ont rarement échappé,) soit qu'il crût le bien public invinciblement attaché à l'observation des loix martiales de Licurgue. Il répondit aux avis prudens de ses amis, ces paroles mémorables qui, selon le sens qu'on leur prête [a], méritent une juste admi-

---

[a] Cicero, de offic. l. 1. c. 24, adopte le sens défavorable. » Inventi autem multi sunt, qui non modò pecuniam sed vitam etiam profundere pro patriâ parati essent : iidem gloria jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republicâ quidem postulante ; ut Callicratidas qui cum Lacedemoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello ; multaque fecisset egregiè ; vertit ad extremum omnia, cum consilio non paruit eorum qui classem ab Arginusis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacedemonios, classe illâ amissâ, aliam parare posse ; se fugere sine suo dedecore non posse. » Malgré la respectable autorité

ration ou une tendre pitié. « Ma mort ne peut être funeste pour Sparte, mais ma fuite seroit déshonorante pour Sparte & pour moi. »

Bataille des Arginusses, dans laquelle Callicratidas est défait & tué.

Olymp. 39. 3. A. C. 406.

A peine eut-il fini, qu'il ordonna à ses vaisseaux d'avancer. Le combat fut long & sanglant; il offrit successivement les différentes gradations de la régularité, de l'ordre & de la plus tumultueuse confusion. Le général Lacédémonien fut tué au milieu des ennemis. Long-temps la victoire avoit été douteuse entre les deux partis. Des deux côtés on avoit pris des vaisseaux, on en avoit poursuivi, on s'étoit rendu, on avoit fui. Treize vaisseaux Athéniens avoient été enlevés par les Péloponésiens; mais enfin ceux-ci cédèrent de tous côtés; soixante-dix de leurs vaisseaux furent pris, le reste s'échappa à Chio & à Phocée [a].

Les amiraux Athéniens, quoique justement enorgueillis de leur succès, eurent la prudence de délibérer sur les meilleurs moyens de mettre à profit leur victoire. Plusieurs furent d'avis

de Ciceron, quiconque considérera attentivement les loix de Licurgue, & le caractère de Callicratidas, découvrira le sublime motif de ce Spartiate accompli. Il ne craignit point de compromettre sa gloire, mais il ne voulut pas s'écarter un instant de son devoir.

[a] Xénoph. p. 446. & Diod. p. 384.

de faire voile vers Mitylène, pour surprendre l'escadre ennemie qui bloquoit le port de cette ville. Diomedon soutint qu'il étoit plus essentiel de recouvrer les corps de ceux qui avoient péri, & de sauver du naufrage les douze vaisseaux désemparés pendant la bataille. Thrasybulus observa qu'en divisant la flotte on pouvoit remplir les deux objets à la fois. Son avis fut approuvé. La commission de prendre soin des blessés & de rassembler les morts, fut donnée à Theramènes & à Thrasybulus. Cinquante vaisseaux furent destinés à cet important service, doublement recommandé par l'humanité & la superstition. Le reste partit pour Lesbos, dans l'intention de surprendre sur cette côte les Péloponésiens, qui n'échappèrent à leur perte que par le stratagême d'Etéonicus, vice-amiral de Sparte. Bientôt après la bataille des Arginusses, un exquif étoit arrivé à Mitylène pour lui apprendre la mort de Callicratidas, avec la défaite & la fuite de la flotte du Péloponèse. Etéonicus eut la sagacité de prévoir qu'en conséquence de ces événemens, les Athéniens alloient bientôt arriver, & que Conon, qui étoit enfermé dans le port de Mitylène, ne tarderoit pas à vouloir en forcer la sortie, afin de rejoindre ses compatriotes victorieux.

Stratagême d'Etéonicus.

Qui sauve l'escadre du Péloponèse à Mitylène.

Pour prévenir ces mesures & faciliter sa propre retraite, le général Lacédémonien ordonna à l'esquif de s'éloigner secrètement du port, & de revenir dans très-peu de temps avec de grands cris de joie & au son des instrumens, en annonçant que Callicratidas avoit détruit la dernière espérance d'Athènes, & obtenu une victoire glorieuse & décisive. Cette ruse réussit; les Spartiates rendirent graces au ciel de ces bonnes nouvelles par des hymnes & des sacrifices; les matelots eurent ordre de faire un repas abondant, & bientôt ils profitèrent d'un vent favorable pour voguer vers l'île de Chio. Pendant ce temps-là les soldats brûlèrent leur camp & marchèrent vers Méthymne, pour y renforcer la garnison qui étoit menacée d'être incessamment attaquée par l'ennemi [a].

Tandis que la sage prévoyance d'Etéonicus sauvoit la flotte du Péloponèse à Mitylène, une tempête horrible empêchoit Theramènes & Thrasybulus de sauver leurs malheureux compagnons, qui furent presque tous submergés par les vagues de la mer, excepté un de leurs

[a] Xénoph. Hellen, & Diodor. ibid.

amiraux & un petit nombre d'Athéniens, qui ne se sauvèrent que par leur adresse extraordinaire à nager. Les Athéniens furent en même-temps privés des avantages immédiats qui auroient dû résulter de leur victoire. Méthymne étoit trop solidement fortifiée pour être prise d'assaut, & ils n'avoient pas le temps d'en faire le siège dans toutes les règles. Quand ils arrivèrent à Chio pour y chercher la flotte du Péloponèse, ils la trouvèrent tranquillement retirée dans le port principal de cette île, où elle s'étoit mise en état de défense. Ces circonstances imprévues furent d'autant plus désagréables & mortifiantes pour les généraux, qu'aussi-tôt après la bataille, ils avoient envoyé un esquif à Athènes, avertir les magistrats de la prise de soixante-dix vaisseaux [a], & leur faire part des entreprises qu'ils méditoient sur Mitylène, Méthymne & Chio : entreprises dont ils espéroient le plus heureux succès. Ils les avoient aussi informé que la commission importante de recouvrer les corps des noyés ou des morts avoit été confiée à Théramènes & à Thrasibulus, deux capitaines

---

[a] Xénophon dit soixante-neuf. Diodore, soixante-sept.

d'une conduite & d'une fidélité généralement reconnues.

Mécontentement des Athéniens.

La joie qu'eurent les Athéniens à cette flatteuse nouvelle, se tourna en mécontentement, quand ils apprirent que leur flotte étoit retournée à Samos, sans recueillir aucun des avantages que leur victoire avoit fait espérer. Ils s'affligèrent sans mesure de ce que leurs braves & victorieux concitoyens avoient été privés des cérémonies sacrées des funérailles; circonstance qui les faisoit tressaillir d'horreur, parce que c'étoit une croyance religieuse établie depuis des siècles, que les ombres qui n'avoient pas joui des honneurs de la sépulture, étoient condamnées à errer cent ans sur les bords ténébreux du Styx, avant de parvenir aux régions de la lumière & du bonheur. Les parens des morts pleurèrent leurs malheurs personnels; les ennemis des amiraux exagérèrent la calamité publique; tous demandèrent qu'avant toutes choses on fît le plus sérieux examen de la cause de ce malheureux événement, pour pouvoir découvrir & châtier les coupables.

Au milieu de cette fermentation populaire, Théramènes fit voile vers Athènes pour se disculper, ainsi que Thrasybulus, son collégue. La lettre envoyée par les généraux avoit excité

leurs craintes & leur ressentiment, parce qu'elle les rendoit responsables d'un devoir qu'il avoit été impossible de remplir. Théramènes accusa les amiraux d'avoir négligé le moment favorable de sauver les mourans & de recouvrer les morts ; il se plaignit aussi de ce qu'après avoir irréparablement perdu l'occasion de remplir cet important devoir, ils en avoient donné la commission à d'autres pour couvrir leur mauvaise conduite. Les Athéniens écoutèrent avidement cette accusation, & déposèrent leurs généraux absens. Conon, qui, pendant le combat, étoit resté bloqué à Mitylène, fut mis à la tête de la flotte. Protomaque & Aristogènes s'exilèrent volontairement. Le reste revint à Athènes pour se justifier [a].

Parmi les institutions sages & justes qui gouvernoient Athènes, celle qui soumettoit la vie, le caractère & la fortune des individus, non à la volonté capricieuse d'un juge, mais à la décision équitable du peuple, doit être remarquée. Dans toute affaire civile & criminelle, les droits d'un citoyen d'Athènes étoient discutés par des pairs, qui, selon l'importance

[a] Xénoph. Hellen. l. 1. c. 7. & suivant. Diodor. 13. p. 76 - 97.

Jugement des amiraux.

plus ou moins grande de la question, se formoient en un comité plus ou moins nombreux, tiré de l'assemblée du peuple. Mais pour réunir les avantages combinés de la loi & de la liberté, les neuf archontes ou premiers magistrats, hommes d'une sagesse & d'une fidélité reconnues, présidoient chacun de leur côté dans les différentes cours de justice, recevoient les plaintes, examinoient les parties, dirigeoient les procédures & les surveilloient jusqu'à la décision. Dans les affaires d'un intérêt général, telles que la trahison, la perfidie ou la malversation des hommes revêtus de l'autorité, le sénat des cinq cens, ou plutôt le Prytanée qui présidoit dans le sénat, remplissoit les fonctions de la magistrature, & le peuple en corps s'acquittoit des devoirs de juge & de jurés. Il appartenoit au Prytanée de prescrire la forme de l'action ou du jugement, & d'admettre l'accusateur à poursuivre son antagoniste & à déposer contre lui. La cause se portoit alors au peuple qui, comme juge du fait, donnoit son opinion, & comme juge de la loi, son décret. Telles étoient les règles établies par la raison, mais souvent éludées par la passion & par l'intérêt.

Archedème, riche & puissant citoyen, &

Callixène

Callixène, séditieux démagogue, poussés en partie par les prières de Théramènes, & d'ailleurs excités par leur ressentiment personnel, dénoncèrent les amiraux au sénat. Leur dénonciation étoit soutenue par les parens des morts qui parurent en habits de deuil, la tête rasée, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baignés de larmes, & déplorant, d'un ton de voix à exciter la pitié, la perte des guerriers qui faisoient leur soutien, & le triste sort des braves citoyens à qui l'on avoit refusé ces derniers devoirs auxquels tous les hommes ont de justes droits. Un faux témoin jura devant l'assemblée qu'ayant échappé au naufrage, comme par miracle, il avoit été chargé par ses compagnons qui alloient périr, d'exposer à la république qu'ils mouroient victimes de la cruelle négligence de leurs chefs. Pendant ces procédures, il arriva que le peuple eut à célébrer la fête de Janvier, ainsi nommée, parce qu'à cette époque les Athéniens faisoient inscrire sur les registres de leurs tribus respectives ceux de leurs enfans qui avoient atteint leur septième année. Callixène se prévalant du témoignage rendu en plein sénat & de la disposition de l'assemblée, proposa la résolution suivante : « que la cause des amiraux seroit portée au

peuple sans aucun délai, qu'on donneroit les suffrages par tribus, & que, dans chacune, les crieurs, après avoir préparé des urnes pour recevoir les fèves blanches & noires, proclameroient à haute & intelligible voix : que si les dernières étoient plus nombreuses, les amiraux seroient livrés aux neuf hommes chargés de l'exécution de la justice publique, leurs biens confisqués, & la dixième partie consacrée à Minerve. »

Illégalité de la procédure.

Ce décret injuste qui dépouilloit les généraux des avantages d'une procédure moins publique, d'un auditoire impartial & du temps, ainsi que des moyens nécessaires pour préparer une défense légale, ce décret fut approuvé par la plus grande partie du sénat, & reçu avec acclamation par le peuple, qui demandoit la perte des amiraux, sans connoître leurs crimes. Dans une si nombreuse assemblée, deux hommes seuls, Euryptolème & Axiochus défendirent la cause de la loi & de la justice. Le premier attaqua Callixène pour avoir proposé une résolution incompatible avec toutes les formes de la procédure légale. Mais la populace s'écria que personne ne s'aviseroit impunément de resserrer son autorité. Le Prytanée, qui s'attendoit à diriger & à réformer, comme

à l'ordinaire, les sentimens de la multitude, essaya de modérer cette fermentation; mais la licence du peuple passa toutes les bornes; on dit hautement aux juges que s'ils n'embrassoient l'opinion du plus grand nombre, ils seroient enveloppés dans la même accusation que les amiraux. La fureur du peuple étoit telle que ses menaces pouvoient se réaliser. Les sénateurs effrayés se prêterent à des mesures qu'ils désapprouvoient, & qui devoient les déshonorer à jamais. La fermeté philosophique de Socrate dédaigna une telle conduite; il protesta contre la mollesse de ses collégues, & déclara que ni menaces, ni danger, ni violence ne pourroient le forcer à favoriser la conspiration de l'injustice contre l'innocence.

Ils sont condamnés & exécutés.

Que pouvoit la voix d'un seul homme vertueux parmi des furieux? Les généraux furent accusés, jugés, condamnés & livrés aux bourreaux avec la précipitation la plus irréguliere. Avant d'être conduits à la mort, Diomédon adressa à l'assemblée cette harangue courte, mais mémorable: « Athéniens, je crains que la sentence portée contre nous ne devienne funeste à la république. Cependant je vous exhorte à prendre les moyens les plus efficaces pour détourner la colère du ciel. N'oubliez

pas d'offrir les facrifices qu'avant la bataille des Arginuffes nous promîmes aux dieux pour vous & pour nous. Nos infortunes nous privent du bonheur d'acquitter cette jufte dette, & de leur payer le tribut fincère de notre reconnoiffance. Mais nous fommes intimement perfuadés que la faveur des dieux nous a valu cette glorieufe & importante victoire. »

Le défintéreffement, & la générofité de ce difcours auroient dû appaifer les Athéniens; mais leur furie impatiente renverfa les digues qu'oppofoient à la fois le fentiment & la raifon. Ils perfiftèrent dans leur fanglante réfolution, qui fut exécutée fans pitié; cependant un prompt repentir fuivit leur cruauté, & ils furent punis par les angoiffes infupportables du remords, dont ils cherchèrent en vain à émouffer l'aiguillon, en tirant une vengeance exemplaire de l'infâme & déteftable Callixène [a].

Le jugement des amiraux d'Athènes & la défaite de Callicratidas fuivie de fa mort, fufpendirent de part & d'autre pour quelques mois les opérations de terre & de mer. Phi-

---

[a] Xénoph. & Diodor. Ibid.

loclès & Adimante, collégues de Conon, étoient plus propres à arrêter qu'à seconder les projets du brave & prudent général. Le premier étoit d'un caractère violent & impétueux, sans expérience & incapable de se gouverner lui-même. Le second avoit peut-être de l'humanité, mais il manquoit de courage & d'activité, qualités si communes dans son siècle & dans sa patrie. Il étoit toujours prêt à parler & rarement à agir; peu exact à faire observer la discipline; plein de négligence pour ses devoirs, & soupçonné de trahir son pays par une correspondance secrette avec les ennemis.

Caractère des successeurs des amiraux condamnés à mort.

Etéonicus, général des Spartiates & de leurs alliés, étoit d'un caractère bien différent. Mais telles étoient les difficultés de sa position, qu'il ne put déployer ses talens dans aucune entreprise importante. Sa flotte étoit inférieure en force; il n'avoit point d'argent pour payer ses matelots, que leur dernière guerre venoit de décourager. A peine les vivres qu'il tiroit de Chio lui suffisoient. Ces circonstances fâcheuses développèrent l'esprit de mutinerie assez naturel aux alliés. Ils s'emportèrent en reproches contre la parcimonie peu généreuse des habitans de Chio, pour la défense desquels

Etéonicus appaise une mutinerie parmi les troupes du Péloponèse.

ils avoient pris les armes ; ils s'accoutumèrent à mépriser l'autorité de leur chef ; & pour obtenir les avantages que méritoient leurs services & qui leur étoient injustement refusés, ils se déterminèrent à s'enrichir tout d'un coup par le pillage de la capitale riche & peuplée de cette île florissante. Ce dessein, quoique secrettement formé, éclata de la manière la plus audacieuse. Les conspirateurs, encouragés par le nombre, & assurés par-là de l'impunité, prirent une marque de ralliement pour s'encourager mutuellement & intimider leurs adversaires. Etéonicus fut justement alarmé du progrès de la sédition. Il étoit dangereux d'attaquer les conjurés à force ouverte. S'il employoit la ruse pour les détruire, il s'exposoit aux reproches & aux mauvaises interprétations de toute la Grèce. Dans cette extrêmité, il conçut un projet hardi qu'il exécuta avec une fermeté pleine de courage. Accompagné seulement de quinze fidèles & intrépides guerriers, armés de poignards cachés, il se mit à parcourir les rues de Chio. Le premier homme qu'ils rencontrèrent portant à son casque un roseau, signal de la conspiration, fut tué, & la foule qui s'assembla pour savoir la cause de ce meurtre, apprit que c'étoit parce qu'il portoit sur

son casque un roseau. Le bruit s'en répandit immédiatement dans tous les quartiers de la ville. Les conspirateurs, qu'on appeloit les hommes au roseau, imaginèrent qu'il y avoit une conjuration plus secrette & plus formidable que la leur. Ils craignirent d'être reconnus & tués par le premier homme qu'ils pourroient rencontrer, & n'ayant pas le temps de s'assembler pour songer à leur défense, ils jettèrent précipitamment leurs roseaux.

Etéonicus, autant que nous pouvons en juger par ses actions, étoit fait pour commander. Mais la partialité de Cyrus & des alliés, en faveur de Lysandre, leur fit solliciter avec ardeur le retour du dernier. Les Lacédémoniens, quoique portés à les satisfaire, étoient embarrassés par une ancienne loi favorable à la liberté, qui défendoit qu'on donnât deux fois le commandement de la flotte à la même personne. Pour ne pas violer le respect dû aux loix, & accorder en même-temps à leurs puissans alliés l'objet de leur demande, ils donnèrent à Aracus, homme obscur & sans caractère, le nom d'amiral, & Lysandre fut nommé pour commander en second. Le prince Persan le reçut à Sardis avec les démonstrations de joie les plus vives. Il lui donna tout l'argent nécessaire pour

Lysandre redevient amiral & prend Lampsaque. Olymp. 93. 3. A. C. 406.

ſubvenir aux beſoins indiſpenſables des troupes ; & comme il alloit partir pour la haute Aſie, il commanda qu'en ſon abſence on remît entre les mains du Spartiate ſon ami, les revenus de ſon opulente Province. De ſi puiſſantes reſſources ne pouvoient pas reſter long-temps oiſives dans les mains de Lyſandre. Ses émiſſaires ſur les côtes d'Ionie & de Carie s'occupoient ſans relâche à lui trouver des matelots avec de l'argent ou par force. Les ports de l'Aſie mineure, & ſurtout celui d'Ephèſe ne retentiſſoient que de ſes préparatifs, & peu de mois après il vogua vers l'Helleſpont avec cent cinquante galères, & attaqua l'importante ville de Lampſaque. La place, quoique vigoureuſement défendue par ſes habitans & par une garniſon Athéniène, fut enfin priſe d'aſſaut & abandonnée, ſelon la barbare coutume de ce temps, à la rapacité, à la licence, à l'avarice, à la brutalité & à la furie des vainqueurs [a].

Les généraux Athéniens ſe préparent à livrer bataille.

Les meſures lentes & imprudentes des Athéniens à Samos, donnent la plus mauvaiſe idée des talens de Tydée, de Ménandre & de Céphi-

---

[a] Plutarq. vie de Lyſandre.

sodote, qui avoient été adjoints à Conon & à ses indignes collégues. Ils arrivèrent trop tard pour sauver Lampsaque; mais comme ils avoient cent quatre-vingt galères, forces supérieures à celles de Lysandre, ils jettèrent l'ancre sur le côté opposé de l'Hellespont, à la distance de quinze stades, dans l'intention de provoquer l'ennemi à une bataille. Ils étoient malheureusement à l'embouchure d'Ægos-Potamos ou de la rivière de la Chèvre, ainsi appelée parce que de petites îles qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau, présentent de loin à l'imagination l'apparence de cet animal. Ce mouillage avoit été choisi inconsidérément, puisque la flotte n'y étoit pas en sûreté, & qu'elle se trouvoit à deux milles d'éloignement de Sestos, la ville la plus voisine d'où elle tiroit ses provisions. Alcibiades qui, malgré sa retraite dans la Thrace, ne pouvoit s'empêcher d'examiner avec attention une guerre dans laquelle il avoit joué long-temps un rôle si distingué, avertit modestement ses compatriotes de leur imprudence. Mais on lui reprocha avec arrogance de vouloir donner des avis aux amiraux d'Athènes, lui qui n'avoit échappé aux loix de cette république que par la fuite. La manière dont ils se conduisirent

ensuite, répondit trop fidèlement à leur folle insolence. Pleins de mépris pour la flotte du Péloponèse, à cause de son infériorité, ils s'avancèrent en ordre de bataille vers le port de Lampsaque ; & l'ennemi ne faisant aucun mouvement, ils revinrent en triomphe, se regardant comme les maîtres de la mer. Lysandre étoit trop clair-voyant pour ne pas appercevoir & ne pas favoriser leur présomption. Il supporta pendant quatre jours, avec une patience extraordinaire, leurs insultes répetées, montrant un éloignement décidé pour le combat, & retenant soigneusement sa flotte dans un lieu de sûreté. Il dépêchoit cependant régulièrement de légers esquifs pour observer les mouvemens & la conduite des Athéniens au retour de leur croisière journalière.

Bataille décisive d'Ægos-Potamos, où les Athéniens perdent leur flotte.

Olymp. 93. 4. A. C. 405. Décembre.

Le cinquième jour, ils se présentèrent encore devant les Péloponésiens, & les défièrent au combat par des menaces plus insultantes que les premières. Comme ils se flattoient de l'espérance du succès, ils s'abandonnoient sans réserve à toute la pétulance de la prospérité, & se diputoient sur la manière dont ils traiteroient les prisonniers Lacédémoniens qui auroient le malheur de tomber en leur pouvoir. Le cruel Philoclès proposa de leur couper la

main droite, pour que ces ennemis d'Athènes fussent également incapables de manier l'aviron, & le javelot. Cette sanglante résolution, quoique combattue par Adimante, fut approuvée par la plus grande partie de ses collégues. Après avoir insulté l'ennemi de la manière la plus ignominieuse & la plus cruelle, ils se retirèrent avec un air de joie mêlé de mépris. Les esquifs du Péloponèse les suivirent comme à l'ordinaire, à une distance convenable, & ils observèrent qu'à peine arrivés au mouillage, les matelots se rendoient à terre, s'écartoient sur le rivage, s'enfonçoient dans l'intérieur du pays pour y chercher des provisions, & qu'enfin ils y vivoient dans l'indolence ou dans le désordre du plaisir. Les esquifs revinrent avec une célérité extraordinaire rapporter cette agréable nouvelle à Lysandre, qui avoit embarqué ses troupes, & s'étoit préparé à saisir l'occasion d'effectuer par un stratagême ce qu'il eût été dangereux d'entreprendre à force ouverte. Quand ces petits bâtimens furent au milieu de la rade, les soldats qui les montoient élevèrent leurs boucliers, comme ils en étoient convenus avec Lysandre, & au même instant la flotte du Péloponèse eut ordre d'appareiller, pour surprendre l'ennemi, & se livrer au ressentiment & à

l'animosité dont une longue & prudente modération n'avoit fait qu'accroître la fureur. La victoire fut complette, si on peut appeler ainsi une déroute où les alliés n'éprouvèrent pas la plus légère résistance. La vigilante activité de Conon auroit pourtant rassemblé à temps les forces des Athéniens ; mais ses avis furent dédaignés par des officiers incapables & indignes de commander, & ses ordres furent méprisés par des matelots accoutumés à ne plus obéir. Enfin ils virent le danger quand il étoit trop tard pour l'éviter. Leurs vaisseaux, abandonnés ou montés par de foibles équipages, furent pris sans résistance. Les soldats & les matelots qui se sauvèrent à la hâte vers le rivage & qui y arrivèrent tous en désordre, y furent attaqués par les troupes disciplinées des Péloponésiens. Ceux qui se battirent furent tués ; le reste se réfugia aux extrémités de la Chersonnèse, ou dans les forteresses, Athéniènes répandues sur cette péninsule. Quand Lysandre contempla toute l'étendue du succès qu'il avoit si bien mérité, il vit que d'une flotte de cent quatre-vingt vaisseaux, neuf seulement lui avoient échappés, dont huit avoient été conduits par Conon à l'île de Chypre, tandis que le neuvième avoit porté à Athènes la triste nouvelle d'un mal-

heur aussi funeste qu'inattendu. Cent soixante-onze galères & trois mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent Philoclès & Adimante, récompensèrent la patience & la bravoure de Lysandre, qui retourna à Lampsaque avec un immense butin, au milieu des acclamations d'un triomphe naval [a].

Avant de poursuivre les avantages qu'il de-

[a] Xénophon, p. 456 & suiv.; & Plut. vie de Lysand. Par la bataille d'Ægos-Potamos les Athéniens perdirent l'Empire de la mer qu'ils avoient acquis du consentement de leurs alliés maritimes, la quatrième année de la soixante onzième Olympiade. Ils jouirent donc de cet Empire depuis l'an 477 jusqu'à l'an 405 avant J. C. C'est une période de soixante-douze ans. Ce calcul important ne se trouve dans aucun ancien écrivain, & il n'y a pas deux auteurs qui s'accordent dans le calcul de la durée de l'Empire d'Athènes. Lysias, dans son oraison funèbre, p. 93, dit: » pendant 70 ans que les Athéniens commandèrent la mer. » Diodore de Sicile dit que les Athéniens commandèrent la mer 55 ans. Isocrate s'accorde dans un endroit (1. p. 174.) avec Lysias, & dans un autre (2. p. 209) avec Diodore. Andocide (3e disc. p. 286.) dit 85 ans: Licurgue (contre Leoc. p. 145) 90: Denys d'Halycarnasse (antiquités Romaines) 68: Démosthènes, comme nous le verrons plus bas, dit tantôt 45, quelquefois 65 & d'autres fois 73.

voit retirer de cet événement, le plus important de tous ceux qui avoient eu lieu jusques-là dans les guerres de la Grèce ; il falloit que Lysandre décidât du sort des prisonniers Athéniens, contre qui les alliés étoient animés de cette haine implacable qui est naturelle au caractère inflexible des républicains, excitée encore par des insultes récentes. L'injustice & la cruauté de l'ambitieuse Athènes fut soigneusement décrite & malicieusement exagérée dans le redoutable tribunal de leurs ennemis. » Il est impossible, disoit-on, d'oublier les crimes abominables dont tant d'individus & tant d'états ont été les malheureuses & innocentes victimes ; & cependant ces crimes sont en si grand nombre qu'il seroit ennuyeux de les compter. Dernièrement encore ils ont détruit sans remords & sans nécessité, les équipages désarmés d'un vaisseau de Corinthe & d'un autre d'Andros. Les dieux ont heureusement détourné le projet atroce, proposé par le sanguinaire Philoclès, projet dont l'auteur n'est pas plus criminel que les barbares qui l'ont approuvé ; enfin ces hommes inaccessibles à la pitié ne méritent pas qu'on leur pardonne. » Ces discours, répétés dans toute l'assemblée, firent connoître, sans qu'on recueillît les voix, la résolution una-

Les prisonniers Athéniens sont mis à mort.

time des alliés. Les prisonniers étant dépouillés de leurs armes, il n'y avoit rien à craindre de leur nombre & de leur désespoir. On les conduisit devant les juges armés ; & pour prélude de ce cruel massacre, Lysandre demanda d'un ton sévère à Philoclès » quel châtiment il méritoit pour les cruautés qu'il avoit méditées. » L'Athénien répondit fièrement : » N'accuse point ceux que tu dois juger, mais punis-nous comme nous eussions châtié nos ennemis, si la fortune nous eût favorisés. » A peine eut-il achevé que Lysandre le hacha en mille pièces. Les soldats du Péloponèse suivirent l'exemple sanglant de leur chef. De trois mille Athéniens, Adimante seul fut épargné, soit pour s'être opposé à la détestable résolution de Philoclès, soit pour avoir trahi son pays par une correspondance secrette avec Lacédémone [a].

On pouvoit s'attendre qu'immédiatement après une action qui lui donnoit le commandement de la mer, Lysandre feroit voile vers le Pyrée, & attaqueroit la malheureuse ville qu'inquiétoit déjà cruellement l'armée Lacédémonienne campée à Decelie. Mais le prudent

Vues de Lysandre.

[a] Xénoph. Hellen. Plut. vie de Lysandre.

Spartiate prévit les nombreux obstacles qui s'opposeroient à la conquête d'Athènes, & il réprima sagement son ardeur & celle de ses troupes. Il sentit que les ports solidement fortifiés de cette capitale, les longs & hauts remparts qui l'entouroient de tous côtés, l'ancienne réputation & le désespoir actuel des Athéniens, rendroient le siége sinon entièrement inutile, au moins très-difficile. Il vit que les précieux momens donnés à cette douteuse entreprise, pouvoient être employés à poursuivre des avantages certains, immédiats, & de la plus grande conséquence.

Il établit l'empire de Sparte sur les côtes & les îles de l'Asie & de l'Europe.

Olymp. 93. 4. A. C. 405.

Il n'y avoit ni sur les côtes de la Grèce & de l'Asie, ni sur celles des îles intermédiaires, de flotte capable de se mesurer avec celle de Lysandre. Athènes seule, parmi tant de places fortifiées, pouvoit résister à l'impétuosité de son armée. C'étoit donc un projet digne de son ambition & approuvé par la prudence, que d'établir ou d'assurer l'Empire de Sparte sur ces côtes aussi opulentes qu'étendues. Les villes peuplées de Byzance & de Calydon furent attaquées & prises, dans le moment de surprise & de terreur où elles apprirent l'effrayant & irréparable malheur des Athéniens, leurs alliés. Après cette importante conquête,

quête, Lysandre fit voile vers l'île de Lesbos, réduisit Mitylène, & reçut de nouveau Méthymne dans son alliance. Pendant qu'il portoit ses armes victorieuses dans les îles voisines & dans les villes maritimes de la Lydie & de la Carie, une puissante escadre, commandée par le brave & entreprenant Eréonicus, ravageoit les côtes de la Macédoine, soumettoit les ports de la Thrace, & dominoit dans l'Hellespont & dans la Propontide, autrement nommées mer Egée & Pont-Euxin. Six ou huit mois après le désastre des Athéniens à Ægos-Potamos, la plus belle partie de l'ancien monde, la plus favorisée par la nature & la plus embellie par l'art, se soumit par force à l'autorité de Sparte.

Pendant cette longue suite de triomphes, Lysandre ne perdit pas de vue la conquête d'Athènes, objet non-seulement utile mais nécessaire pour l'accomplissement de ses projets. La vigilance des escadres du Péloponèse, empêcha les étrangers d'y faire entrer des grains. Dans toutes les villes qui se rendoient ou qui étoient prises d'assaut, les garnisons Athéniènes ne rachetoient leurs vies qu'en se soumettant à retourner dans leur patrie. C'est par de tels moyens que le rusé Spartiate s'atten-

Ses mesures pour la réduction d'Athènes.

doit à forcer le peuple d'Athènes, dont le nombre s'accroissoit chaque jour, à se rendre à l'armée Lacédémoniène campée à Décelie. Mais les Athéniens, qui résistoient aux attaques de l'ennemi, bravèrent aussi les horreurs de la famine. Même après que Lysandre eut bloqué leurs ports avec cent cinquante vaisseaux, ils défendirent vigoureusement leurs murs & leurs remparts; ils souffrirent patiemment la fatigue & la faim, & contemplèrent avec une indifférence opiniâtre l'affliction de leurs femmes & de leurs enfans. Au milieu des ravages de la mort & de la maladie dont les horreurs augmentoient sans cesse, ils punirent avec la dernière sévérité la lâcheté d'Archestrate, qui parla le premier de capitulation, & ils déclarèrent que le même moment finiroit leur indépendance & leurs vies.

Siège d'Athènes. Olymp. 94. 1. A. C. 404.

Mais malgré cette fermeté du peuple, un nombreux & puissant parti étoit gouverné par l'intérêt, plus que par l'honneur; & les plus grands ennemis de la liberté d'Athènes vivoient dans son sein. Le levain Aristocratique des quatre cent avoit infecté tout le corps du Sénat; & non-seulement l'inconstant Théramènes, mais des hommes qui avoient du crédit & des talens, & à qui l'on avoit l'obligation de l'ané-

antissement de cette cruelle tyrannie, regrettoient d'avoir rétabli la démocratie chez un peuple qui venoit de prouver par ses actions qu'il étoit incapable de jouir de l'inestimable don de la liberté, sans en abuser. Dans les républiques, les malheurs qui devroient former l'union la plus ferme & la plus indissoluble entre les diverses classes de citoyens, ne font ordinairement que renforcer les factions politiques qui déchirent & renversent l'état. Au milieu des infortunes de toute espèce, les Athéniens cabaloient, crioient, s'accusoient & se persécutoient les uns les autres; & la faction des nobles, dont les mesures adroites & vigoureuses étoient supérieurement concertées, détruisoit, à force d'insinuations sourdes, de faux témoignages, de parjures & d'autres espèces de fraudes & de cruautés légales, le séditieux Cléophon & les autres démagogues turbulens qui auroient pu contrarier leurs projets [a].

Négociation de Théramènes avec les Spartiates.

Après avoir écarté ces obstacles, Théramènes, dont les services récens éloignoient les soupçons de l'assemblée, proposa une ambassade à Sparte pour demander une suspension d'hos-

[a] Lysias, p. 272.

tilités, &, s'il étoit possible, pour entrer dans quelque accommodement. Il se nomma lui-même avec neuf collégues, comme les personnes les plus en état de remplir cette importante commission, & il flatta le peuple, dans les termes les plus clairs & les moins ambigus, d'une espérance certaine de succès. On rendit sur le champ un décret pour révêtir les ambassadeurs des pouvoirs les plus étendus. Ils prirent la marque sacrée de leur inviolable caractère, arrivèrent en sûreté au camp des Spartiates, eurent une conférence avec le Roi Agis, & se rendirent ensuite à Lacédémone. Pendant quatre mois, ils négocièrent avec le Sénat, les rois, les éphores & surtout avec Lysandre, dont l'autorité, inconnue à l'ancienne constitution de Sparte, étoit bien plus considérable que celle de tous les autres magistrats ensemble. C'est avec lui principalement que fut arrangé le plan par lequel on força les Athéniens à se soumettre à des conditions de paix qu'ils auroient dû regarder comme plus cruelles non-seulement que la guerre, mais que la mort.[a] Il ne s'agissoit de rien moins que de

---

[a] Lysias contre Eratosthène, p. 273.

démolir les fortifications de leurs ports & celles des longs murs qui les joignoient à la ville ; de rendre tous leurs vaisseaux, excepté douze ; d'abandonner toutes prétentions à leurs anciens domaines chez l'étranger ; de rappeler de l'exil ce qui restoit des membres de la dernière aristocratie ; de suivre l'étendard de Sparte à la guerre ; & pendant la paix de diriger leur constitution politique sur le modèle que les vainqueurs se réserveroient de prescrire.

Lorsque Théramènes apporta ces résultats de sa négociation, les Athéniens n'avoient plus la force de résister ni même le courage de mourir. Pendant la longue absence de leurs ambassadeurs, le siège avoit été poussé avec la dernière vigueur. Les Lacédémoniens, renforcés par les Thébains & par leurs nombreux alliés du Péloponèse, avoient investi la ville de tous côtés ; les ports étoient étroitement bloqués par Lysandre, qui s'étoit rendu maître de Melos, Céos, Egine & Salamine, îles si voisines d'Athènes qu'on les regardoit comme une partie de son territoire. La misère la plus affreuse régnoit dans la ville. Déjà s'étoit écoulée cette période de vingt-sept ans, qui, s'il faut en croire un écrivain [a] très-exact & très-fidèle,

Elle est confirmée par le Athé[illegible]

[a] Les mots de Thucydide, l. 5. p. 362, sont très

avoit été assignée par des oracles & des prédictions sans nombre, comme le terme de la guerre du Péloponèse & de la grandeur d'Athènes. Les principaux chefs de la démocratie avoient été détruits par les perfides embûches de leurs adversaires, disposés à porter un joug étranger, pourvu qu'ils pussent usurper l'autorité dans leur patrie. Cette odieuse faction étoit toute prête à approuver les vues de Théramènes, qui redoubla le trouble & l'abattement de l'assemblée, en disant : que la sévérité des Lacédémoniens, toute excessive qu'elle paroissoit, n'étoit que de la modération & même de la douceur, en comparaison de la rage furieuse & implacable des Thébains & des Corinthiens : ces peuples soutenoient que les Athéniens ne méritoient pas qu'on acceptât aucun accommodement ; que leurs crimes devoient être poursuivis par une vengeance impitoyable ; qu'il falloit si bien démolir leur orgueilleuse ville, qu'il n'en restât pas le moindre vestige ;

remarquables. « Il se souvient qu'au commencement des hostilités, il avoit été constamment prédit que la guerre dureroit vingt-sept ans, seule prédiction qui se soit soutenue, ou, selon l'expression grecque, la plus ferme & la plus stable des prédictions. »

& qu'on devoit entièrement extirper de la Grèce ces insolens citoyens qui l'avoient si long-temps troublée par leur ambition & insultée par leur tyrannie & leur cruauté. Cette raison eût été très-bonne dans la bouche de Théramènes, s'il eût été réduit à se justifier de sa négociation avec les Spartiates; néanmoins ce traité honteux fut confirmé & ratifié par la voix de la cabale aristocratique. Mais la plus grande partie de l'assemblée s'y soumit plutôt qu'elle ne l'accepta, ce qui se fit par le silence du désespoir.

Le seize Mai, jour où les Athéniens avoient coutume de célébrer l'anniversaire de l'immortelle victoire de Salamine, la flotte ennemie prit possession de leurs ports, & l'armée combinée entra dans la ville. Les murs & les citadelles de la ville de Minerve, que ses magnanimes habitans avoient abandonnés pour défendre la Grèce contre la fureur d'un barbare usurpateur, ces remparts qu'ils avoient si généreusement sacrifiés à la sûreté publique, furent, au mépris des loix de la reconnoissance, renversés de fond en comble par le ressentiment implacable des Grecs; ces mêmes Grecs exécutèrent leur projet de destruction avec toute l'activité de la vengeance; ils voulurent que la

Athènes se rend. Son humiliation excite la pitié de ses ennemis.

Olymp. 94. 1. A. C. 404.

démolition d'Athènes fût regardée dans les siècles suivans, comme la véritable époque de la liberté de la Grèce. Cependant, après avoir assouvi leur animosité, ils semblèrent en regretter les effets. La journée finît par une fête magnifique dont les ouvrages des poëtes firent, comme à l'ordinaire, le principal ornement. On y représenta entr'autres pièces, l'Electre d'Euripide, & par conséquent ce chœur touchant : » nous venons, ô fille d'Agamemnon ! sous votre humble & rustique toit. » A peine ces mots furent-ils prononcés, que toute l'assemblée fondit en larmes. Le malheureux état de cette jeune & vertueuse princesse, chassée du palais du Roi son père, & habitante d'une triste chaumière, dans le besoin & la misère, cet état causa à tous les Grecs un moment d'angoisse, parce qu'il leur rappela, d'une manière effrayante, les vicissitudes de la fortune. Ils se souvinrent qu'Athènes avoit été maîtresse de la mer & souveraine de la Grèce, & ils ne purent sans émotion la voir privée en un instant de ses vaisseaux, de sa force, de ses remparts, & réduite de l'orgueil du pouvoir & de la prospérité, à la dépendance & à la servitude,

ſans avoir fait un ſeul effort mémorable pour honorer ſon dernier moment, & pour rendre ſa chûte à jamais célèbre [a].

---

[a] Xénoph. Hellen. l. II. c. I. & ſuiv. Diodor, l. 13. p. 104 - 107. Plut. vie de Lyſand. p. 438. Lyſias contre Eratoſt. & Agorat.



CHAPITRE XXIII.

Rapacité & cruauté du gouvernement de Sparte. -- Les trente tyrans d'Athènes. -- Persécution de Lysias & de sa famille. -- Théramènes s'oppose aux tyrans. - Harangue sanguinaire de Critias. -- Mort de Théramènes. -- Persécution & mort d'Alcibiades. -- Trasybule s'empare de Phyle. -- Il défait les tyrans. -- Discours mémorable de Thrasybule. -- Serment d'amnistie. -- Qui n'est pas fidèlement observé.

Rapacité & cruauté du Gouvernement de Sparte.

LA conquête d'Athènes & la domination reconnue de Sparte terminèrent la guerre mémorable de vingt-sept ans. Le général Lacédémonien n'avoit plus à réduire que l'île de Samos [a], qui jouit de l'honorable distinction

[a] Comp. Xénoph. Hellen. l. II. p. 461. & Plut. 3. p. 31. vie de Lysandre. Lysias contre Eratost. p. 274, & Diodore p. 396. Il est remarquable que Xénophon & Lysias, tous deux contemporains, diffèrent dans un point de chronologie ; l'un plaçant la conquête de Samos avant, & l'autre après le voyage de Lysandre à Athènes.

d'avoir été le dernier des établissemens en Orient qui brava l'ambition de Périclès, & le dernier qui se soumit aux armes de Lysandre. Les îles & les villes conquises souffrirent de plus grandes vexations sous l'empire de Sparte qu'elles n'en avoient souffertes sous celui d'Athènes. Parmi les factions, [a] ennemies, formées dans ces turbulentes républiques par l'intérêt ou l'ambition, Lysandre préféroit toujours celle où il se trouvoit le plus d'activité & le moins de patriotisme. Il plaçoit à la tête de la cabale, un gouverneur Spartiate dont la complaisance & la cruauté étoient entièrement à ses ordres. Les citadelles étoient gardées par des mercenaires; une faction tyrannique insultoit comme sujets, ceux qu'elle avoit jalousés comme rivaux, ou redoutés comme ennemis; & les désordres les plus licentieux s'exerçoient avec une insolence qu'on ne pouvoit comparer qu'à la douceur avec laquelle ils étoient supportés [b]. Les Grecs de l'Asie

---

[a] C'étoient les συνωμοσίαι ἐπὶ δίκαις καὶ ἀρχαῖς dont parlent Thucidide & Xénophon; » des associations ou plutôt des conspirations pour se défendre mutuellement dans les cours de justice, & pour s'aider à obtenir du crédit & des places. »

Au lieu de la douce liqueur de la liberté, Sparte

mineure regrettèrent le joug déshonorant de la Perse ; ils regrettèrent la domination sévère d'Athènes ; & ces deux maux comparés à l'oppression cruelle de Sparte & de Lysandre, ne leur parurent plus intolérables. Les contributions qui, anciennement, avoient tant excité leurs plaintes, ne leur parurent plus exorbitantes. Lysandre fut le premier & le dernier conquérant qui imposa sur ces foibles états l'énorme tribut d'un millier de talens [a].

Causes auxquelles on les attribue.

On a généralement attribué l'inflexible sévérité de Sparte au caractère personnel de son général, dont l'arrogance & la cruauté natu-

donna à la Grèce, selon Théopompe, la coupe amère de l'esclavage. Lysandre sacrifia d'une seule fois dans la ville de Milet, huit cens hommes de la faction démocratique, à la rage implacable de leurs adversaires. Plutarq. vie de Lysandre.

[a] Diodore. p. 400, dit : πλειω των χιλιων ταλαντων καθ' ενιαυτον, plus d'un millier de talens par an ; » c'est-à-dire, plus de cinq millions de livres. On peut croire d'après Plut. vie de Lysandre & de Xénophon, p. 462, que Lysandre envoya à Sparte une somme encore plus considérable, après la reddition de Samos. La loi de Licurgue concernant l'or & l'argent, qui étoit depuis long-temps abolie tacitement, le fut dans les formes. L'usage de ces précieux métaux fut permis à l'état &

celles furent confirmées & exaltées par l'élévation soudaine de sa fortune. De simple citoyen d'une petite république, dont la situation à cette époque n'étoit pas fortunée, il étoit devenu en peu d'années l'arbitre de la Grèce. Athènes reconnoissoit son autorité; les petites villes recherchoient bassement sa protection; des poëtes & des orateurs à ses gages, célèbroient ses louanges dans des odes & dans des panégyriques; on lui offroit des couronnes; on lui dressoit des statues; on l'honoroit par des hymnes & des sacrifices [a]. Il est bon néanmoins de remarquer, que quoi qu'on puisse dire du caractère & des mœurs de Lysandre, on peut reprocher justement à sa patrie les maux qu'on lui laissa commettre avec impunité; & il est douteux qu'un autre général, placé dans les mêmes circonstances, eût suivi des principes différens, puisque la nature des institutions de Sparte & les vues ambitieuses de la républi-

interdit aux particuliers sous peine de mort. Toutefois la défense fut généralement méprisée. Plusieurs possédèrent beaucoup d'or & d'argent, sans essuyer le châtiment de la loi. Comparer Plut. & Xénoph. loc. cit. & Isocrate contre Archidame.

[a] Plutarq. vie de Lysandre.

que sembloient demander & justifier des actes extraordinaires de sévérité. Dans la conduite intérieure de leur gouvernement, cinq ou six mille Spartiates tyrannisoient trente mille Lacédémoniens; ceux-ci tyrannisoient avec plus de rigueur encore quatre-vingt-dix mille esclaves: on devoit donc s'attendre que ces trois classes d'hommes, Spartiates, Lacédémoniens & Ilotes [a], marchant sous les mêmes drapeaux, tyranniseroient à l'envi l'un de l'autre leurs sujets conquis.

Impression profonde de la tyrannie des Spartiates sur les contemporains.

Les matériaux défectueux de l'histoire ancienne, ne nous donnent pas les moyens de développer dans tous leurs détails l'humiliation & la détresse des Grecs d'Asie, opprimés par la double tyrannie de leurs concitoyens & des Spartiates. Les écrivains du temps, témoins de cette scène de misère & de désolation, semblent manquer d'expressions pour en retracer l'horreur. Isocrate s'efforce de

[a] Les Ilotes prenoient alors le titre de νεοδαμώδεις, affranchis δύναται δὲ τὸ νεοδαμῶδες ἐλεύθερον ἤδη εἶναι. Thucydid. l. 5. p. 533. On croiroit, par plusieurs passages d'Isocrate, dans son panégyrique de la paix, que Lysandre a souvent donné à ces affranchis des places de confiance & des emplois honorifiques.

rassembler toutes les circonstances déplorables de ce sujet, dans le vague d'une description générale ; il substitue à des renseignemens clairs & positifs, des figures véhémentes & des hyberboles ; mais toute l'abondance & toute l'énergie de la langue grecque ne suffisent pas pour rendre les angoisses de ce peuple malheureux ; & l'ame de l'orateur semble lutter contre une pensée qu'il ne peut exprimer [a]. Ce n'est donc pas dans de pareilles descriptions de rhéteur, que nous pouvons trouver une connoissance satisfaisante & complette de l'administration des Spartiates : l'histoire se plaît dans les faits détaillés & authentiques ; & le traitement rigou-

---

[a] Voyez l'oraison d'Isocrate sur la paix, p. 171, &c. dans le panégyrique d'Athènes. En parlant des factions Aristocratiques soutenues par Lysandre & les Lacédémoniens, Isocrate dit : « elles étoient composées de méchans, dont la cruauté & l'injustice sont sans exemple dans l'histoire du genre humain. De quelles indignités se sont-ils abstenus ? Dans quels excès ne se sont-ils pas jetés ? Ils regardoient les plus factieux comme les plus fidèles, & les plus traîtres comme les plus dignes. Leurs crimes sont devenus contagieux, & ils ont changé la douceur de l'espèce humaine en une férocité sauvage. »

reux subi par les Athéniens mêmes, nous représentera bien mieux les vexations exercées contre leurs colonies & leurs établissemens d'Asie.

Les trente tyrans à Athènes. Olymp. 94. 1. A. C. 404.

Les Athéniens avoient rendu leurs flottes; leurs ports & leurs remparts étoient détruits; leur citadelle étoit occupée par une garnison Lacédémonienne commandée par Callibius, l'ami de Lysandre; & leur gouvernement étoit envahi par trente tyrans dévoués à Sparte, dont ils étoient les créatures. Le furieux & scélérat Critias étoit le digne chef de ce conseil aristocratique, dont les membres ont été justement flétris dans l'histoire [a]. Sous prétexte de délivrer la république de la méchanceté des délateurs & de la turbulence des démagogues séditieux, ils détruisirent la plus saine partie de l'état [b]. Niceratus, fils de Nicias, & héritier

[a] Leurs noms sont conservés dans Xenoph. Hellen. II. 3.

[b] Xénophon, p. 462, que César a évidemment en vue, Ap. Sallust. de Bello Catil. c. 51. « Lacedemonii, devictis Atheniensibus, triginta viros imposuere... Hi primò cœpere pessimum quemque, & omnibus invisum indemnatum necare. Eo populus lætari & meritò dicere fieri. Post, ubi paulatim licentia crevit, juxta bonos &

non-seulemen

non-ſeulement de l'opulènce, mais des vertus de ſon illuſtre père, fut condamné à mort; Léon, l'homme le plus zélé pour le bien public, & Antiphon, le plus éloquent de ſes contemporains, éprouvèrent le même ſort; Thraſybule & Anytus furent bannis. Quiconque paſſoit pour avoir du crédit, étoit regardé comme dangereux; quiconque étoit ſuppoſé riche, étoit accuſé comme criminel. Etrangers, citoyens, tous étoient indiſtinctement enveloppés dans la ruine commune [a].

Exemple de la tyrannie des trente, dans la perſécution de Lyſias & de ſa famille.

Au milieu de cette proſcription générale de tous les citoyens vertueux, je choiſirai la perſécution de Lyſias & de ſa famille, le ſeul forfait de ce genre qui ſoit accompagné de tous les détails qu'exige l'hiſtoire. Cephalus, père de cet ingénieux orateur, étoit Syracuſain de naiſſance. L'amitié de Périclès lui perſuada de s'établir à Athènes, où il acquit des richeſſes & des honneurs ſous les auſpices de ce puiſſant républicain. Son caractère tranquille & généreux le fit échapper à l'inimitié & à la perſécution auxquelles les riches Athéniens

malos libidinoſe interficere. . . . Ita civitas ſervitute oppreſſa, ſtultæ lætitiæ graves penas dedit. »

[a] Xénoph. l. II. p. 463 & ſuiv.

étoient ordinairement exposés, & il jouît du rare bonheur de vivre trente ans au milieu des accusations & des condamnations, sans être obligé de paroître dans aucun procès comme demandeur ou comme défendeur. Ses fils, Lysias & Polémarque, héritèrent de son innocence, de sa générosité & de sa bonne fortune. Quoique doués des plus précieux avantages naturels & acquis, les deux frères se tenoient prudemment éloignés des sentiers dangereux d'une vie publique; ils n'aspiroient point au rang de citoyens d'Athènes; contens de leur félicité domestique, ils contribuoient libéralement aux besoins de l'état, des profits d'une manufacture florissante de boucliers, à laquelle ils faisoient travailler cent vingt esclaves. La cruauté des trente tyrans, dont l'œil rapace ne laissoit rien échapper, & dont les gens de bien ne pouvoient éviter les atteintes, cette cruauté détestable, dis-je, occasionna la mort de Polémarque & les malheurs, ainsi que la gloire future de Lysias, qui joua un rôle distingué dans la destruction de cette odieuse tyrannie, & qui en fit punir les auteurs & les complices par des peines proportionnées à leurs crimes[a].

[a] Voyez la vie de Lysias, & les oraisons qui s'y rapportent. p. 110 & suiv.

Il en donne lui-même les détails avec une précision pleine de clarté & une simplicité charmante. « Les tyrans Théognis & Pison avertirent leurs complices que plusieurs étrangers établis à Athènes étoient mal-intentionés pour le gouvernement. C'étoit un prétexte plausible pour dépouiller ces infortunés ; démarche à laquelle les trente étoient poussés, non-seulement par l'avarice mais encore par la crainte. L'argent étoit devenu nécessaire pour le maintien de leur autorité, qui étant fondée sur l'usurpation, & administrée tyranniquement, ne pouvoit être soutenue que par l'influence de la corruption & les secours mercenaires de soldats étrangers. La vie des hommes étoit donc pour eux de très-peu d'importance ; le principal objet de leurs desirs étoit d'accumuler des richesses ; & ils sacrifièrent d'un seul coup dix étrangers à ce vil motif. Dans ce nombre pourtant, il s'en trouva deux pauvres ; bas & cruel artifice pour vous persuader, ô Athéniens! que les huit autres avoient été condamnés, non pour l'amour de leurs richesses, mais pour la conservation de la tranquillité publique ; comme si l'intérêt du peuple eût jamais occupé un instant cette cabale tyrannique! Ils exécutèrent avec une cruauté barbare leur infâme

Récit de cette aventure par Lysias.

projet. Leurs victimes furent surprises dans leurs lits ou pendant le souper, au milieu de leurs femmes & de leurs enfans. Ils me saisirent exerçant les devoirs de l'hospitalité; mes hôtes furent durement renvoyés, & ils me mirent sous la garde du méchant Pison. Je lui demandai, pendant que ses complices prenoient dans nos atteliers la liste de nos esclaves & de nos effets, « si de l'argent pouvoit me sauver la vie ? » Oui, si c'est une somme considérable, me répondit-il. » « Eh bien, répliquai-je, je vous donnerai un talent d'argent. » Il consentit à le recevoir pour prix de ma sûreté; & j'étois tombé dans un tel désespoir, que ce fut pour moi un moment de consolation, de compter sur la foi précaire d'un homme dont je connoissois si bien le mépris pour toutes les loix humaines & divines. Mais ma consolation fut de courte durée, parce que je n'eus pas plutôt ouvert mon coffre pour le payer, qu'il ordonna à son valet de s'emparer de tout ce qui y étoit renfermé, qui consistoit en trois talens d'argent, une centaine de dariques, trois cens cyzicènes & trois coupes d'argent. Je priai Pison de me laisser une petite somme pour subvenir aux dépenses de ma route. Mais il me dit que je lui devois des remercimens

de ce qu'il me ſauvoit la vie. En ſortant enſemble nous rencontrâmes les tyrans Mélobius & Mnéſiteide qui revenoient des atteliers. Ils demandèrent où nous allions ? Piſon répondit qu'il alloit examiner la maiſon de mon frère Polémarque, & ils m'ordonnèrent de les ſuivre à la maiſon de Damaſippe. Piſon me dit tout bas de me taire & de ne rien craindre, parce qu'il ſe propoſoit d'y venir inceſſamment. A notre arrivée, nous trouvâmes Théognis gardant pluſieurs de mes compagnons d'infortune. J'augmentai le nombre de ſes priſonniers, mais je ſaiſis l'occaſion de repréſenter mon innocence & mes malheurs à Damaſippe, en le priant par notre ancienne amitié, d'employer ſon crédit en ma faveur. Il m'aſſura qu'il alloit me recommander à Théognis, dont l'avarice lui perſuaderoit aiſément de trahir ſon devoir. Pendant leur converſation à ce ſujet, je me ſervis de la connoiſſance de la maiſon pour m'échapper par trois paſſages ſecrets qui, quoiqu'ouverts, n'étoient point gardés, & j'arrivai heureuſement à la maiſon de campagne de mon ami Archimaüs, maître de navire, que j'envoyai à la ville pour m'apporter des nouvelles de mon frère. Il apprit que le tyran Eratoſthène l'avoit arrêté ſur la grande route & l'avoit

conduit en prison, où on l'avoit condamné à boire la ciguë. A cette triste nouvelle je m'embarquai pour Mégare à la faveur de la nuit. Nos effets devinrent la proie des tyrans, dont l'avarice sordide n'épargna pas la plus légère bagatelle qui nous appartint. Les boucles d'oreilles d'or de la femme de Polémarque lui furent même arrachées par le brutal Mélobius [a] ».

Théramène s'oppose aux tyrans.

Les trente justifièrent ces actes abominables de cruauté par l'autorité d'un sénat servile, qu'ils laissoient subsister comme instrument & complice de leur tyrannie. On ne pouvoit s'attendre néanmoins que dans une ville accoutumée à la plus grande liberté d'opinions, un corps de cinq cens ou même de trente hommes pût s'accorder long-temps à soutenir le même système d'oppression. Les premières semences de discorde, ou plutôt les premiers symptômes de repentir, parurent dans les discours & dans la conduite de l'audacieux & actif Théramène, qui, quoique le principal auteur de la tyrannie, étoit déjà disposé par l'humanité de son naturel ou par l'inconstance sin-

[a] Voyez les discours de Lysias contre Agoratus & Eratosthène. p. 258 & suiv.

gulière de son caractère *, à détruire lui-même l'ouvrage de ses mains. Il fit de généreux efforts pour sauver les innocentes & malheureuses victimes que ses collégues furieux sacrifioient journellement à leur lâche ambition. Enhardis par son exemple, les citoyens s'assemblèrent, & exprimèrent leur ressentiment & leur désespoir; bientôt les trente craignirent avec raison que leur gouvernement ne fût détruit par les mêmes moyens & par le même homme qui avoit établi & renversé la tyrannie des quatre cens. L'usurpation actuelle étoit, il est vrai, défendue par une garnison Lacédémoniène; mais les trente redoutoient l'influence de Théramènes sur les troupes étrangères; ils la redoutoient encore plus sur les citoyens d'Athènes. Ils ne pouvoient réfléchir sur la conservation précaire de leur autorité & sur la violence injuste de leur administration, sans se rappeler le passé avec douleur, & sans voir l'avenir avec effroi. Mais ils s'étoient trop avan-

* Thucydide VIII. 68. & suiv. Lysias contre Eratosthène. Xénoph. le peint d'une manière plus favorable, & Aristote, dans Plutarque III. 337 & Diodore, p. 350 & suivantes, d'une manière encore plus favorable que Xénophon.

cés pour reculer, & il ne leur restoit qu'à étayer l'édifice chancelant de leur pouvoir, en élargissant sa base. Trois mille citoyens furent invités à participer aux avantages & aux dangers de leur gouvernement. Le reste fut désarmé & traité avec un redoublement de sévérité.

Il est accusé par Critias.

Théramènes s'opposa vainement aux desseins criminels de ses collégues, dont les opinions étoient aveuglément soumises à la fureur implacable de Critias. Ce fut ce dernier qui les engagea audacieusement à persister dans leurs premières mesures, & à renverser tous les obstacles qui pouvoient s'opposer aux effets de leur tyrannie. « La sûreté de Théramènes, leur dit-il, compromettroit la vôtre. Sa délicatesse réelle ou supposée est entièrement incompatible avec l'esprit de l'administration actuelle, & le gouvernement de trente est comme celui d'un seul, ennemi d'une curiosité inquiète ou d'une résistance dangereuse. Ces idées furent reçues avec approbation; & il étoit vraisemblable que Théramènes alloit être la victime de cette violence ouverte & soudaine qui avoit été fatale à tant d'autres. Mais comme les infracteurs les plus hardis des loix de la société sont obligés d'établir & d'observer entre

eux quelques règles de juſtice, il avoit été réſolu par les trente, au milieu des outrages atroces qu'ils commettoient contre les citoyens, qu'aucun de leurs collégues ne ſeroit mis à mort, ſans avoir été jugé en plein ſénat : privilége qui fut auſſi accordé aux trois mille citoyens, auxquels ils permirent l'uſage des armes, & qui montroit combien le ſort des autres Athéniens étoit malheureux. Le ſénat s'aſſembla pour juger Théramènes ; mais ce tribunal étoit environné d'hommes armés. Quand le prétendu criminel parut, Critias adreſſa à l'aſſemblée un diſcours trop remarquable pour être jamais oublié.

« Sénateurs, ſi vous avez pu nous croire capables d'une cruauté inutile, parce que nous avons condamné à mort une grande quantité de citoyens, vous changerez d'avis en réfléchiſſant que les révolutions dans le gouvernement ne s'achèvent jamais ſans répandre du ſang, ſurtout quand une ville auſſi peuplée qu'Athènes vient à tomber ſous la domination d'un petit nombre de chefs, après avoir été long-temps enivrée de l'amour de la liberté. La forme actuelle d'adminiſtration a été impoſée par les Lacédémoniens, comme une condition de la ſûreté publique. Pour en ſou-

tenir l'autorité, nous nous ſommes défaits de ces démagogues ſéditieux, dont la folie démocratique a cauſé tous nos malheurs paſſés. Il eſt de notre devoir de continuer cette utile opération, & de détruire ſans crainte ni pitié, quiconque cherche à troubler la tranquillité publique. S'il ſe trouve dans votre ordre un homme de ce dangereux caractère, il faut redoubler de rigueur envers lui & le traiter, non-ſeulement en ennemi, mais en traître. Or, telle eſt l'accuſation que j'intente contre Théramènes, & que je prouve par toute ſa conduite. Il a conclu le traité avec les Lacédémoniens; il a détruit le gouvernement populaire; il a dirigé & approuvé les premières & les plus hardies démarches de notre adminiſtration; mais à peine de nouvelles difficultés ſont ſurvenues, qu'il a abandonné ſes collégues, manifeſté ſon oppoſition à leurs projets, & entrepris la défenſe du peuple. Tant que le ciel a été calme & ſerein, il a ſuivi la même route que ſes compagnons; mais ſitôt que le vent a changé, il a navigué vers un autre port. On ne ſauroit tenir le gouvernail de l'état avec un pilote ſi irréſolu, & il eſt impoſſible de conduire le vaiſſeau au lieu de ſa deſtination. On devoit craindre, il

est vrai, cette légéreté dangereuse de la part d'un homme dont le caractère naturel est la perfidie. Il a commencé sa carrière politique sous les auspices de son père Hagnon, partisan violent de la démocratie. Ensuite il a changé de systême pour gagner la faveur des nobles. Depuis, il a établi & abattu le gouvernement des quatre cens ; & toute la suite de ses actions prouve qu'il est incapable de gouverner & indigne de vivre [a]. »

Défense de Théramènes.

Théramènes se défendit long-temps & d'un ton persuasif, en reconnoissant qu'il avoit souvent changé de conduite, mais en niant qu'il eût jamais varié dans ses principes. Il représenta que pendant que la démocratie avoit été en vigueur, il avoit maintenu les justes droits du peuple, mais réprimé son insolence ; que lorsqu'il avoit fallu altérer la forme de la république, pour obéir aux ordres de Sparte, il avoit soutenu l'autorité légale des magistrats, mais en s'opposant à leur tyrannie ; qu'enfin sous toute espèce d'administration, il s'étoit montré l'ami de la modération & de la justice, qu'il continuoit & qu'il continueroit

[a] Xénoph. p. 464. -- 466.

de recommander, convaincu que ces vertus ſeules peuvent aſſurer la durée d'un gouvernement quelconque, ſoit ariſtocratique, ſoit populaire. »

Un murmure d'applaudiſſemens s'éleva parmi les ſénateurs, que la préſence de Critias & de ſes adhérens n'avoit pas encore épouvantés. Mais ce tyran furieux fit ſigne aux gens armés qui entouroient le ſénat, de montrer les pointes de leurs poignards; & portant la violence à la dernière extrémité il leur dit: « Sénateurs, il eſt du devoir & de la prudence d'un magiſtrat de prévenir les erreurs & les dangers de ſes amis. La contenance de cette brave jeuneſſe, (en montrant ſes partiſans armés) prouve aſſez qu'elle ne permettra pas qu'on ſauve un homme qui détruit ouvertement l'autorité: c'eſt pourquoi, du conſentement général, je raye le nom de Théramènes de la liſte de ceux qui ont droit d'être jugés par le Sénat; & avec l'approbation de mes collégues, je le condamne à être mis à mort ſur le champ. Surpris par cette ſentence ſanguinaire & inattendue, Théramènes ſe lève de ſon ſiège & court à l'autel du ſénat. Il implore la pitié & il excite l'intérêt des ſpectateurs, en leur faiſant ſentir que leurs noms pouvoient être ainſi

Théramènes mené au ſupplice.

rayés & leurs vies sacrifiées aussi injustement & aussi cruellement que la sienne. Mais la crainte des gens armés fit que personne ne le secourut & même n'intercéda pour lui ; & les onze (ainsi la délicatesse Athéniène nommoit les exécuteurs de la justice) l'arrachèrent de l'autel & le traînèrent au supplice.

Sa mort.

En traversant la place publique, l'infortuné Théramènes, victime de la tyrannie, invoqua la faveur & la reconnoissance de ses concitoyens, qui avoient été si souvent protégés par son éloquence & défendus par sa valeur. Mais l'impudent Satyrus, principal ministre des vengeances & des cruautés des trente, lui dit impitoyablement que s'il continuoit ses plaintes & ses cris, il en alloit avoir un juste sujet [a]. « Cela ne m'arriveroit-il point, répondit Théramènes, quand même je garderois le silence ? » Quand il but la fatale ciguë, il jeta le reste, de la manière qui s'observoit dans les festins, en disant : ceci est pour l'honnête Critias ; circonstances inutiles à rapporter, si elles ne prouvoient que

---

[a] 'Οτι οιμωξοιτο, ει μη σιωπησειεν. Littéralement, qu'il alloit crier à moins qu'il ne se tût. Cette inexactitude de langage de la part du Satellite, fournit à Théramènes l'occasion de sa piquante réplique.

même dans ses derniers momens, il ne fut abandonné ni par sa gaîté ni par son courage [a].

Excessive cruauté des tyrans.

La mort de Théramènes délivra les tyrans du seul homme qui cherchât à réprimer leur insolence & à modérer leur cruauté. Ils purent alors se livrer aux actions les plus licentieuses & les plus outrageantes, sans craindre les reproches, ni la résistance. Leurs misérables sujets furent chassés de la ville, du Pirée, de leurs maisons, de leurs fermes & de leurs villages, & leurs biens furent partagés entre les détestables suppôts d'une usurpation odieuse. Les tyrans ne s'en tinrent pas là. Ils publièrent sous l'autorité du sénat de Sparte, un décret par lequel il fut défendu à toutes les villes de la Grèce, de recevoir les malheureux fugi-

[a] Xénophon, p. 470. La mort glorieuse de Théramène effaça les taches de sa vie. La plupart des écrivains l'accusent d'inconstance dans le caractère. Lysias contre Eratosthène, lui reproche beaucoup de crimes médités de sang-froid. Mais il est mort pour une cause vertueuse, & quoi qu'il ait fait, il a fini son rôle avec grace & dignité. Quàm me delectat Theramenes! Quàm elato animo est! & si enim flemus, cum legimus, tamen non miserabiliter vi clarus moritur. » Cic. Tusc. Quæst.

tifs. Mais on désobéit presque partout à cet ordre inhumain; les loix sacrées de l'hospitalité prévalurent sur la terreur d'un injuste décret : Thèbes, Argos & Mégare furent remplies d'exilés Athéniens [a].

Ils craignent les intrigues d'Alcibiades.

Les trente n'exerçoient probablement ces actes abominables, de cruauté, que pour la sûreté immédiate de leurs personnes, & ce fut pourtant ce qui hâta la ruine de leur autorité. Les Athéniens opprimés, dont les malheurs sembloient n'être plus supportables, n'attendoient qu'un chef qui leur fît prendre les armes & les conduisît à la vengeance & à la victoire. Les tyrans avoient les plus justes raisons de craindre ce danger, puisqu'ils ne pouvoient espérer que leur garnison fût renforcée, pendant que Lysandre & les Spartiates n'étoient occupés qu'à étendre leurs conquêtes en Asie. Les talens & le ressentiment d'Alcibiades le désignoient comme le personnage le plus capable d'entreprendre le glorieux & difficile projet de rassembler les proscrits, & de leur inspirer le courage de recouvrer la patrie qu'ils avoient perdue. Cet illustre exilé avoit été chassé de sa forteresse de Thrace par les Lacédé-

---

[a] Diodor. l. 14. p. 236.

moniens, alors maîtres de l'Hellespont, & il avoit formé un établissement sous la protection de Pharnabaze, dans le petit village de Grynium en Phrygie, où éloigné du théâtre dangereux de la guerre & de la politique, il jouissoit d'un bonheur obscur, au sein de l'amour & de l'amitié. Mais les craintes barbares des tyrans le poursuivirent dans cette dernière retraite.

Lysandre remontra à Pharnabaze que le sacrifice d'Alcibiades étoit nécessaire à la sûreté de la forme de gouvernement qu'on venoit récemment d'établir à Athènes, & qu'il falloit maintenir pour l'intérêt commun de Sparte & de la Perse. Une raison particulière qui se développera par la suite, engagea ce Satrape à profiter immédiatement de cet avis sanguinaire. Une troupe de Phrygiens armés fut envoyée pour surprendre & tuer Alcibiades. Telle étoit sa réputation de bravoure, que ces timides assassins n'osèrent l'attaquer en plein jour ou à force ouverte. Ils choisirent l'obscurité de la nuit pour entourer & brûler sa maison, qui, selon la coutume du pays, étoit principalement composée de matériaux légers & combustibles. Le bruit pétillant des flammes alarma Alcibiades, dont le caractère perfide soupçon-

Sa mort.

noit

toit partout la perfidie. Il s'arma de son épée; & entortillant son manteau autour de son bras gauche, il se précipita à travers l'édifice enflammé, suivi de l'Arcadien, son fidèle ami; & de Timandre, sa maîtresse chérie *a*.

Les lâches Phrygiens n'osèrent s'exposer à ses coups excités par la fureur, ils le couvrirent d'une grêle de traits. Mais tout barbares qu'ils étoient, ils épargnèrent la foiblesse & le sexe de Timandre, dont les pleurs & les prières obtinrent la triste consolation d'inhumer son malheureux amant: homme dont le caractère ne peut être représenté que par les étonnantes vicissitudes de sa vie & de sa fortune. Il possédoit à un degré éminent les avantages de la naissance, de la richesse, de la valeur & de l'éloquence; il avoit reçu de la nature des dons extraordinaires; il les avoit perfectionnés par le secours de l'art; mais ses indiscrétions & sa mauvaise-foi l'entraînèrent, ainsi que sa patrie, dans un déluge de maux.

Quoique la vie d'Alcibiade eut été si funeste à son pays, sa mort, dans une telle circons-

---

a Corn. Nepos, & Plutarq. vie d'Alcibiades.

tance, auroit pu passer pour une calamité, si les exilés d'Athènes à Thèbes, n'avoient pas eu à leur tête un homme qui réunissoit tous ses avantages sans avoir un seul de ses défauts. Le courage entreprenant de Trasybule étoit animé de l'amour de la liberté; & tandis qu'il suivoit [a] les règles de la justice & de l'humanité, il avoit cette élévation d'ame nécessaire pour concevoir les desseins les plus hardis & les plus difficiles; & il ne manquoit ni de talens pour les conduire, ni de persévérance pour les accomplir. Ayant communiqué ses intentions aux malheureux proscrits qui se trouvoient à Thèbes & à Mégare, il en engagea soixante-dix des plus intrépides à s'emparer de la forteresse importante de Phyle, située sur la frontière de la Béotie & de l'Attique. Cette entreprise audacieuse alarma les tyrans, qui se hâterent d'avancer avec l'élite de leurs troupes pour chasser la nouvelle garnison. Mais la force naturelle de la place déconcerta leurs efforts; & quand ils se déterminèrent à l'investir, une

Thrasybule, avec une poignée de fugitifs, s'empare de Phyle.

Les tyrans sont trompés dans l'espérance de chasser la nouvelle garnison.

---

[a] Sa conduite n'étoit pas uniforme, comme on la verra par la suite.

tempête violente, accompagnée d'une neige extraordinaire, les obligea de renoncer à leur entreprise. Ils retournèrent à Athènes avec précipitation, laissant derrière eux une partie de leurs valets & de leur bagage, qui devint la proie de la garnison de Phyle, dont la force s'accroissoit sans cesse d'une multitude d'Athéniens proscrits, dont le nombre fut bientôt de sept cens.

Les tyrans craignirent avec raison que ces audacieux ennemis ne vinssent ravager les environs de la capitale & même l'attaquer. Alarmés de ce danger, ils détachèrent quelques escadrons de cavalerie, avec la plus grande partie de leurs mercénaires Lacédémoniens, qui campèrent dans un pays couvert de bois à la distance de quinze stades de Phyle, pour observer leurs mouvemens & réprimer leurs incursions. Mais ces forces envoyées pour garantir de toute insulte la ville & le territoire, furent elles-mêmes surprises par Thrasybule, qui marcha en silence à l'entrée de la nuit, posta ses compatriotes dans les secrets détours de la forêt, & attaqua brusquement les Lacédémoniens, avant qu'ils eussent le temps

Thrasybule surprend & défait l'ennemi.

a Επιγιγνεται της νυκτος χιων παμπληθης. Xénop. p. 471.

de se reconnoître & même de recourir aux armes. La crainte d'une embuscade empêcha probablement le prudent général de s'approcher de leur garnison. Cent vingt Spartiates furent tués dans leur fuite ; on éleva un trophée, & le bagage ainsi que les armes furent transportés en triomphe à Phyle [a].

Les tyrans se retirent à Eleusis.

La nouvelle de ce désastre frappa les trente d'un tel effroi qu'ils crurent ne devoir plus habiter une ville démolie comme l'étoit Athènes. Ils se déterminèrent à faire leur résidence à Eleusis, qui étoit dans le voisinage, & où il leur parut qu'ils pouvoient se défendre, en cas d'attaque. Les trois mille à qui il étoit permis d'être armés, les y accompagnèrent, & les aidèrent dans leur perfide projet de mettre à mort tous ceux des Eleusiens qu'ils croyoient malintentionnés pour leur administration. Sous prétexte de passer en revue les habitans, ils les firent passer l'un après l'autre par une porte étroite qui menoit au rivage, & là ces malheureux furent désarmés, attachés & exécutés par les barbares suppôts de la tyrannie [b].

Cependant la garnison de Phyle recevoit

[a] Xénoph. p. 471.

[b] Id. Ibid.

sans cesse de nouveaux renforts. L'orateur Lysias, dont les malheurs domestiques ont été décrits quelques pages plus haut, rassembla trois cens hommes pour tirer vengeance des meurtriers de son frère & des auteurs de son propre bannissement *. Ces utiles secours encouragèrent Thrasybule à tenter de surprendre le Pirée, dont les habitans, composés principalement de négocians, de marchands & de marins, ne souffroient qu'avec impatience & indignation les outrages du conseil inférieur des dix, serviles imitateurs des trente. Cette entreprise fut couronnée du succès, quoique les tyrans se fussent avancés avec toutes leurs forces pour s'y opposer. Trasybule intercepta leur marche vers le Pirée, en s'emparant d'un terrein élevé qui lui donna un avantage décisif pendant l'action. Thrasybule marche vers le Pyrée.

Avant de conduire ses troupes au combat, il anima leur valeur & leur ressentiment, en leur rappelant que la droite de l'ennemi étoit composée de ces Lacédémoniens qu'ils avoient glorieusement défaits & mis en fuite cinq jours

* Justin. l. 5. c. 9. Ce compilateur dit avec son inexactitude ordinaire, Lysias, orateur de Syracuse.

Harangue de Thrasybule à ses compagnons en face de l'ennemi.

auparavant; & que la gauche étoit commandée par les trente tyrans, qui les avoient injustement chassés de leur patrie, qui avoient confisqué leurs biens & assassiné leurs parens & leurs amis. « Mais les dieux, s'écria t-il, nous fournissent enfin l'occasion, si long-temps desirée, de nous mesurer avec nos oppresseurs, les armes à la main, & de tirer vengeance de tant d'outrages & de cruautés. Quand nous avons été investis à Phyle, les dieux nous ont sauvés, en troublant la sérénité du jour par une tempête inattendue. L'assistance du ciel nous a mis en état, avec une poignée d'hommes, d'élever un trophée sur nos nombreux ennemis, & la même providence divine nous favorise encore des marques les plus évidentes de sa protection. Les bataillons ennemis sont serrés & profonds; il faut qu'ils gravissent cette éminence; les javelots de leur arrière-garde ne peuvent porter au-delà de leur front; tandis qu'au contraire aucune de nos armes ne sera sans effet. Profitons de cet avantage que nous devons incontestablement aux dieux; & puisse chacun de nous ne pas oublier qu'il ne peut remporter une victoire plus honorable, ou obtenir une mort plus glorieuse [a]. »

[a] Xénoph. p. 473, & Diodor. l. 14. p. 414.

L'autorité vénérable du prêtre renforça la harangue du général. Il leur promit un succès complet, pourvu qu'ils s'abstinssent de charger, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux fût tué ou blessé : « alors, ajouta-t-il, je vous conduirai à la victoire, dussé-je moi-même y périr. » A peine eut-il fini, que les ennemis lancèrent leurs javelots, & soudain poussé comme par une inspiration divine, il se précipita dans la mêlée. Les deux parties de sa prédiction furent accomplies. La bataille ne fut ni longue ni sanglante ; mais Critias & Hippomaque, deux des plus cruels des trente tyrans, restèrent parmi les morts. Thrasybule évita judicieusement de poursuivre les fuyards dispersés qui étant supérieurs en nombre, auroient pu se rallier & renouveler le combat, s'il avoit abandonné l'avantage du terrein. Mais étant descendu jusqu'au pied de la montagne, il arrêta l'ardeur de ses troupes, & ordonna au héraut Cléocrite de faire à haute voix cette proclamation : « Pourquoi, ô Athéniens, fuyez-vous vos compatriotes ? Pourquoi les avez-vous chassé d'Athènes ? Pourquoi êtes-vous altérés de leur sang ? Nous sommes tous unis par des liens religieux, civils & domestiques. Souvent nous avons combattu sous les mêmes chefs

Les tyrans sont défaits.

Sa proclamation aux vaincus.

par terre & par mer, pour défendre notre commune patrie, notre commune liberté. Même dans cette guerre civile, excitée & fomentée par l'ambition de tyrans impies & abominables, qui ont versé plus de sang en huit mois, que les Péloponésiens, nos ennemis publics, n'en ont répandu en dix ans; dans cette guerre dénaturée, nous avons pleuré vos malheurs autant que les nôtres, & vous n'avez pas laissé sur le champ de bataille un seul homme dont la mort n'excite notre pitié & n'augmente notre douleur. » Les tyrans redoutant l'effet d'une proclamation si propre à réunir des hommes qui ne pouvoient rester ennemis, retirèrent leurs troupes avec précipitation, tandis que de son côté Thrasybule, sans perdre le temps à ensevelir les morts, marcha vers le Pirée [a].

Le lendemain les trente, honteusement défaits & privés de Critias, ce chef intrépide & furieux, prirent leurs places au conseil, d'un air consterné qui annonçoit énergiquement le sort qui les attendoit. Leurs malheureux sujets les accusèrent & s'accusèrent entr'eux;

Gouvernement des Décemvirs.

---

[a] Xénoph. p. 474.

une nouvelle ſédition s'éleva, & ne fut appaiſée qu'après qu'on eut privé les tyrans de leur dignité, & mis à leur place [a] dix magiſtrats choiſis dans chaque tribu. Ce qui reſtoit des tyrans ſe retira à Eleuſis avec ceux qui avoient trop participé à leurs crimes pour n'être pas invariablement attachés à leurs intérêts.

On pouvoit eſpérer que les Décemvirs, placés alors à la tête du gouvernement, auroient toujours devant les yeux l'exemple fatal de leurs prédéceſſeurs, & qu'ils n'oſeroient jamais commettre des injuſtices. Mais dans les républiques turbulentes de la Grèce, des hommes libres par la nature du gouvernement, ne connoiſſoient guères les avantages de cette liberté. Quelque parti qui fût en poſſeſſion de l'autorité, ſoit le peuple, ſoit les nobles, ou une faction dominante de l'un des deux corps, l'adminiſtration étoit également oppreſſive & tyrannique. Alternativement eſclaves & maîtres, ces fiers républicains ne vouloient ou ne pouvoient tracer entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des ſujets, cette ligne de démarcation ſur laquelle ſeule peuvent repoſer les

Auſſi violent que celui des Trente.

a Id., ibid. & Iſocrat. 2. p. 426.

fondemens d'une liberté uniforme, solide & raisonnable.

Les dix ne furent pas plutôt revêtus des marques du pouvoir, qu'ils montrèrent, ainsi que les trente, les mêmes dispositions à obéir aux Lacédémoniens & à tyranniser leurs compatriotes [a]. Après différens combats qui eurent lieu dans le cours de deux semaines, & qui firent généralement beaucoup d'honneur à la bravoure & à l'habileté de Thrasybule, les tyrans d'Eleusis & d'Athènes dépêchèrent des couriers à Sparte & à Lysandre pour solliciter du secours. Cet actif & entreprenant général arriva bientôt pour maintenir le gouvernement qu'il avoit établi. A la tête d'un corps puissant de soldats mercenaires, il marcha vers le Pirée, qu'il investit par terre, tandis que son frère Libys bloqua le port avec une nombreuse escadre [b].

Lysandre marche vers le Pirée.

Ces dispositions rendirent l'espérance & le courage aux tyrans; & l'on ne peut douter que Thrasybule & ses partisans n'eussent été bientôt contraints de se rendre, si les opérations des généraux Spartiates n'avoient pas

Ses mesures renversées par Pausanias.

---

a Lysias contre Eratosth. p. 212 & suivantes.
b Xénoph. p. 476 & Diodor. l. 14, p. 414.

été contrariées ; mais l'arrogance orgueilleuse de Lysandre, & l'avarice rapace de ses amis, provoquèrent l'indignation & le ressentiment de tout ce qu'il y avoit de plus respectable à Sparte. Les rois, les magistrats & le sénat conspirèrent pour humilier son ambition ; & de peur qu'il ne jouît de la gloire de conquérir Athènes une seconde fois, Pausanias, le plus populaire & le plus chéri des princes qui eussent régné à Sparte, leva à la hâte une armée, composée de Lacédémoniens, & d'un corps considérable d'alliés du Péloponèse, & traversant l'Isthme de Corinthe, alla camper dans le voisinage d'Athènes, se faisant peu de scrupule d'augmenter les dissentions qui la déchiroient, pourvu qu'il prévînt & contrariât les projets de Lysandre.

Pausanias épouse les intérêts de Thrasybule & de ses adhérens.

Olymp. 94. 2. A. C. 403.

Tandis que les deux armées de Spartiates témoignoient par la distance de leurs camps, combien ils étoient séparés de vues & d'intérêts, il survint un incident qui décida Pausanias à soutenir Thrasybule & ses compatriotes. Son antipathie pour un rival, objet de sa jalousie & de sa haine, le faisoit déjà pencher vers cette résolution, lorsque Diognotes, Athénien, lui amena les enfans de Nicératus & d'Eucratès, dont le premier étoit fils &

le fecond, frère du grand Nicias, avec qui le Roi de Sparte avoit été uni par les nœuds facrés de l'hofpitalité & de l'amitié. Ayant placé fur les genoux de Paufanias ces orphelins délaiffés, il le conjura, au nom de l'attachement religieux qu'il confervoit pour la mémoire de leur illuftre ayeul, d'avoir pitié de leur innocence & de leur foibleffe, & de les défendre contre la tyrannie d'une faction méprifable, qui s'acharnoit à détruire tous ceux qui étoient diftingués par la naiffance, les richeffes ou la vertu [a]. Quand même cette touchante fcène n'eût pas ému le cœur de Paufanias, elle lui fourniffoit au moins un prétexte plaufible pour embraffer le parti de Thrafybule, puifque celui-ci comptoit au nombre de fes compagnons les amis & la famille de Nicias, qu'on avoit long-temps foupçonné de pencher pour les intérêts de Sparte.

Commiffaires nommés pour arranger les affaires d'Athènes.

Avant qu'il eût pu perfuader tout à fait l'ennemi de fes intentions favorables, on fe livra plufieurs affauts fanglans, dans lefquels les partifans de la démocratie défendirent le Pirée

[a] Lyfias contre Poliaque, p. 303, & la traduction de Lyfias, p. 231.

avec des forces inégales, mais avec un courage extraordinaire [a]. Enfin Pausanias leur fit comprendre qu'au-lieu d'en vouloir à leurs personnes, il desiroit protéger leurs droits. Ses émissaires répandirent dans Athènes la nouvelle de ce changement inattendu ; ce qui engagea un grand nombre d'Athéniens à secouer le joug des tyrans, & à demander une réconciliation avec leurs concitoyens du Pirée. Le Roi de Sparte accueillit favorablement leurs députés, & les envoya sous sa garantie, proposer aux Ephores & au sénat des ouvertures d'accommodement. Les partisans de Lysandre & des tyrans s'efforcèrent de contrarier cette négociation ; mais les Spartiates nommèrent malgré eux quinze députés, qui, de concert avec Pausanias, reçurent le pouvoir de décider du sort des Athéniens [b].

Ses vues heureusement remplies.

Avec l'approbation, ou plutôt par le commandement de ces conciliateurs, les factions d'Athènes cessèrent leurs hostilités. Les tyrans furent dépouillés de leur pouvoir ; on retira la garnison étrangère ; & le gouvernement po-

[a] Xénoph. Diodore. Lysias, ubi suprà.

[b] Xénophon, p. 478.

pulaire fut rétabli. Cette importante révolution fut remarquable par la douceur avec laquelle elle s'exécuta. Les auteurs & les instrumens de l'usurpation la plus oppressive dont il soit fait mention dans les annales d'aucun peuple, eurent la permission de se retirer en sûreté à Eleusis. Thrasybule, à la tête d'une procession militaire, se rendit au temple de Minerve, bâti dans la citadelle; & des tributs de reconnoissance, accompagnés de sacrifices, furent présentés à cette divinité tutélaire, qui avoit restitué à leur patrie de vertueux exilés, & mis fin aux divisions de la république. Les citoyens qui avoient été bannis, & ceux qui avoient occasionné leur bannissement, s'unirent dans cette occasion solemnelle; après quoi s'étant tous assemblés, Thrasybule leur adressa le discours suivant:

Harangue mémorable de Thrasybule.

» L'expérience de vos démarches passées doit vous mettre en état, ô Athéniens! de vous juger vous-mêmes, & de vous connoître les uns & les autres. Sous quel prétexte, vous qui nous chassâtes de ces murs, pouviez-vous soutenir une faction tyrannique? Pourquoi vouliez-vous asservir vos concitoyens? Sur quelle supériorité de mérite pouviez-vous fonder vos prétentions à l'autorité? Est-ce parce que vous surpassez

en sagesse & en vertu les hommes que vous outragiez ? Cependant ils n'ont point cherché à sortir de la pauvreté par l'avidité du luxe, tandis que les tyrans que vous serviez, augmentoient leurs richesses par la rapacité la plus oppressive. Est-ce parce que vous êtes plus braves & plus belliqueux ? Néanmoins ce peuple outragé, seul, dépourvu d'assistance, & presque désarmé, a triomphé de votre multitude, renforcée par la garnison Lacédémoniène, par les puissans secours de Pausanias, & par les mercénaires expérimentés de Lysandre. De même que vous devez céder le prix de la probité & de la bravoure, de même vous ne pouvez revendiquer l'honorable avantage d'une prudence & d'une sagacité supérieures. Non-seulement vous avez été vaincus sur le champ de bataille, vous l'avez encore été dans les négociations, par ceux que vous méprisiez. Vos maîtres Lacédémoniens vous ont livrés à eux comme des chiens sujets à mordre [a], liés & muzelés, pour recevoir la juste pu-

[a] ὥσπερ τοὺς δάκνοντας κύνας κλοιῷ δήσαντες παραδιδόασιν. Xénoph. Hellen. 2. sub. fin. On sait assez que les anciens, dans leurs comparaisons, avoient plus d'égard à la justesse qu'à la dignité.

nition de votre audace & de vos cruautés. Quant à vous, mes compagnons de souffrances & d'exil, vous qui partageâtes les rigueurs de mon bannissement, & qui partagez maintenant le triomphe de mon retour victorieux, je vous exhorte au pardon & à l'oubli de nos communes injures. Que la dignité de vos sentimens relève l'éclat de vos actions. Montrez-vous supérieurs à vos ennemis, non-seulement en valeur, mais en clémence, afin que la concorde puisse naître de la modération, & la force de la concorde. »

L'amnistie. L'effet de ce généreux enthousiasme, excité & répandu par Thrasybule, se manifesta dans une résolution fort étrange que prit l'assemblée. Durant l'usurpation des trente, on avoit emprunté cent talens des Lacédémoniens, pour soutenir la rigueur barbare d'une administration qui avoit banni cinq mille citoyens [a], & en avoit condamné quinze cens à la mort, sans leur faire leur procès. On ne devoit pas attendre du corps de la nation le paiement d'une somme si évidemment employée contre sa sûreté & ses intérêts. Cependant les Athéniens décidèrent

[a] Isocrat. in Aréopag. p. 345, dit qu'ils étoient plus de cinq cens. Diodore spécifie la moitié des citoyens.

d'une

d'une voix unanime, qu'elle seroit levée sans distinction sur eux tous [a]. Cette générosité sans exemple auroit pu enhardir le parti des tyrans, malgré son état de foiblesse, à revenir d'Eleusis; mais il sentoit trop combien il s'étoit rendu coupable pour s'attendre au pardon ou à l'impunité. Ayant fortifié leur résidence autant que les circonstances pouvoient le permettre, ils commencèrent à préparer des armes, à rassembler des stipendiaires, & à tenter de nouveau le sort des combats. Mais leurs hostilités entreprises avec des forces inégales, & conduites par la rage & le désespoir, furent aisément repoussées par l'énergie de la nouvelle république. Les chefs les plus mutins scellèrent de leur sang le salut de leurs complices, qui se soumirent à la clémence de Thrasybule. Cet heureux & magnanime capitaine embrassa généreusement leur cause, & obtint un décret du peuple pour leur rendre le nom de citoyens, les réintégrer dans leurs biens & leurs priviléges, & ensevelir dans l'oubli le souvenir de leurs offenses [b] passées. L'assemblée

---

[a] Isocrat. Ibid, & p. 495 de la traduction.

[b] On comptoit parmi ces offenses les loix arbitraires qu'ils avoient établies durant leur usurpation. Toutes ces

alla jusqu'à ratifier par serment cet acte d'amnistie, dont les nations les plus civilisées ont adopté l'idée & le nom, & qui a reçu les éloges de tous les historiens, tant anciens que modernes. Eblouis par l'éclat d'une démarche si honorable pour Thrasybule & pour les Athé-

loix furent annullées, & l'on rétablit celles de Solon, de Clisthène, de Périclès, &c. Il paroît que les Athéniens profitèrent de cette occasion pour examiner leurs anciennes loix, car ils abolirent celles qui ne convenoient plus aux circonstances d'alors, & en instituèrent de nouvelles. Andocid. orat. 1. de myster. p. 212. & Démosth. adv. Timocrat. p. 496. L'année où la démocratie fut remise en vigueur, ou en d'autres termes, l'Archontat d'Euclides, fut conséquemment regardé comme une époque importante dans la jurisprudence d'Athènes. Les seules altérations essentielles qui nous ayent été transmises, consistoient, 1°. dans la loi, qui borne le droit de voter dans les assemblées, à ceux qui étoient nés d'une mère Athénienne; il suffisoit dans l'origine que le père fût citoyen, & l'on ne regardoit point à la condition d'une mère. Athénée. 13. p. 285, & Mark. dans la vie de Lysias. p. 55. 2°. dans la loi de Démophante, qui exigeoit que les citoyens affirmâssent par serment que nul danger personnel ne les empêcheroit de faire leur possible pour affranchir leur contrée du pouvoir des tyrans. Voyez Lycurg. contre Leocr. p. 180. & Andoc. de myst. p. 220.

niens, ils ont tous oublié de dire que l'on n'observa pas fidèlement les conditions de ce pacte d'indulgence; la plus forte évidence prouve d'ailleurs [a] qu'après la mort des tyrans, les fauteurs de leur usurpation furent accusés, convaincus & punis pour des crimes dont on leur avoit promis l'oubli par un serment solemnel. Tant il est vrai que les Athéniens avoient assez de sagacité pour bien connoître les leçons d'une saine politique, ou même les règles de la justice, mais qu'ils manquoient de la constance nécessaire pour les mettre en pratique. Non observé

[a] Voyez les discours de Lysias contre Agoratus & Eratosthènes, de la p. 233 à 280.



CHAPITRE XXIV.

Accusation de Socrate. -- Artifices de ses accusateurs. -- Sa défense. -- Sa condamnation. -- Son discours aux juges. -- Sa conversation dans la prison. -- Et sa mort. -- Persécution momentanée de ses disciples. -- Ecrits de Cébès. -- Æschynes. -- Etat de la philosophie. -- Des beaux-arts. -- De la littérature. -- Hérodote. -- Thucydides. -- Xénophon. -- Transition aux affaires publiques de la Grèce. -- Les Spartiates s'emparent d'Elis. -- Les Messéniens sont chassés de la Grèce. -- Histoire de Cyzène. -- De la Sicile. -- Guerre avec Carthage. -- Siége d'Agrigente. - Règne de Denys. -- La Sicile, première province de Rome.

Accusation de Socrate. Olymp. 95. 1. A. C. 400.

L'INJUSTE rigueur des tribunaux d'Athènes exercée contre les partisans de la faction aristocratique, seroit moins condamnable sans doute que celle dont Socrate fut l'objet; mais parmi les événemens les plus mémorables qui suivirent le rétablissement de la démocratie, on trouve le procès & la condamnation de ce sage, dont l'unique offense étoit de con-

vrir de honte par sa sublime vertu, les vices & les folies de ses contemporains. Sa mort mit le sceau à la perfection de son utile & glorieuse vie. Elle sembla lui être accordée comme une faveur, & non pas infligée comme un châtiment. En effet, si Socrate, qui avoit déjà passé sa soixante-dixième année, n'eût fait que céder à la nécessité de mourir, sa réputation auroit été transmise à la postérité avec moins d'éclat, & d'une manière à coup sûr moins authentique.

La cause originelle du procès qu'on lui intenta, fut la farce burlesque d'Aristophanes, qui avoit pour titre, *la nuée*, & à laquelle nous avons déjà eu occasion de faire allusion. Dans cette œuvre d'infâmie, Socrate est représenté reniant la religion de son pays, corrompant les mœurs de ses disciples, & professant l'art odieux du sophisme & de la chicane. Les traits du poëte s'envenimèrent par degrés, en passant par la bouche d'une populace licentieuse, toujours excitée par cette envie épidémique qui s'acharne toujours à l'homme de bien, dont la vertu est trop indépendante pour lui plaire & trop sincère pour le flatter. Ses discours insinuèrent & persuadèrent que le prétendu sage étoit réellement tel que l'avoit

Cause principale de cette démarche.

représentée le cynisme effronté d'Aristophanes. La calomnie fut reçue avec avidité, & son fiel rendu plus amer, par les menées des prêtres & des démagogues ambitieux, ainsi que par le ressentiment d'une foule de mauvais poëtes & de vains sophistes, dont le prétendu mérite n'avoit pu se soutenir devant l'œil pénétrant de Socrate, & dont le naturel irascible avoit été fortement aiguilloné par sa franchise *. D'après une conspiration aussi puissante, il paroît extraordinaire que Socrate ait échappé si long-temps à la mort, surtout si l'on considère que, durant la démocratie, il ne déguisa jamais son mépris pour la légèreté capricieuse, l'injustice & la cruauté de la multitude; & que, durant l'usurpation des trente, il blâma ouvertement les vices, & défia le pouvoir de ces tyrans odieux. Il attribua lui-même sa lon-

* Les causes de sa persécution, indiquées par Xénophon, dans son apologie de Socrate, sont plus amplement expliquées dans celle que Platon a composée. Voyez Platon. Apol. Socrat. Sect. 6. Ces deux admirables traités de morale pratique, joints au premier chap. des *memorabilia* de Xénophon, & au Phédon du premier, ont fourni les principaux traits de ce qui est rapporté dans le texte.

gue tranquillité à ſon peu d'ambition. S'il eût pris part aux affaires publiques, & s'il ſe fût armé de l'autorité pour réſiſter à la corruption de ſon ſiècle, il auroit été ſans doute expoſé à une mort plus prompte [a]. Nonobſtant ſa condition privée, ſes diſciples paroiſſent avoir regardé comme une circonſtance ex-

---

[a] Les paroles mémorables de Socrate déshonoreront à jamais l'eſprit ſévère & inflexible de la démocratie. Ευ γαρ ιστε, ω Ανδρες Αθηναιοι, ει εγω παλαι επιχειρησα τα πολιτικα πραγματα, παλαι αν απολωλειν, ϗ ουτε αν υμας ωφεληκειν ουδεν ουτε αν εμαυτον. Και τοι μη αχθεσθε λεγοντι ταληθη, ου γαρ εστιν οστις σωθησεται, ουτε υμιν ουτε αλλω ουδενι πληθει γνησιως εναντιουμενος, ϗ διακωλυων πολλα αδικα ϗ παρανομα εν τη πολει γιγνεσθαι αλλα αναγκαιον εστι τω οντι μαχουμενον υπερ του δικαιου, ϗ ει μελλει ολιγον χρονον σωθησεσθαι, ιδιωτευειν, αλλα μη δημοσιευειν. Plat. Apol. Soc. c. 13.

« Vous ſavez parfaitement, ô Athéniens! que ſi je m'étois ingéré dans les affaires publiques, j'aurois péri beaucoup plus tôt, ſans avantage pour vous ou pour moi-même. Ne vous offenſez pas de ceci; mais celui-là ne ſauroit vivre long-temps qui blâme & contredit avec vigueur votre injuſtice & votre licence, ô citoyens d'Athènes, ou celles de toute autre multitude. Le défenſeur de la vertu, s'il veut ſurvivre ſeulement quelques années à ſes efforts, doit mener une vie privée, & ne point ſe mêler de politique ».

traordinaire, qu'au milieu des troubles de la démocratie, sa gloire & son mérite, tout en excitant l'envie, eussent échappé à la persécution, durant le long espace d'une vie de soixante-dix ans.

Artifices de ses accusateurs.

Quand ses ennemis furent enfin déterminés à intenter une accusation contre lui, ils eurent besoin de beaucoup d'adresse pour donner à leurs calomnies des apparences plausibles. Socrate conversoit publiquement avec toutes sortes de personnes, en tous lieux & en toute occasion. Ses opinions étoient aussi bien connues que sa personne, & elles étoient toujours uniformes & conséquentes. Il n'enseignoit point de doctrine secrette; il n'admettoit point d'auditeurs particuliers: tout le monde étoit admis à ses leçons; & sa pauvreté, comparée avec les richesses exorbitantes des sophistes ses accusateurs, prouvoit assez qu'elles étoient gratuites. Pour balancer ces points irrécusables, ses ennemis s'en reposèrent sur la haine des juges & jurés, composés de la plus vile populace, & sur les mensonges des faux témoins, qu'on pouvoit se procurer à Athènes pour la modique somme de cinq drachmes. Ils n'avoient pas moins de confiance dans les artifices & l'éloquence de Mé-

litus, d'Anytus [a] & de Lycon. Le premier devoit porter la parole au nom des prêtres & des poëtes ; le second devoit représenter les bourgeois & les artistes ; & le troisième, exposer les griefs des sophistes & des rhéteurs [b].

Défauts de formalité dans le procès.

Par la nature de l'accusation, dont la religion étoit le principal objet, la cause, conformément aux loix, auroit dû être portée devant le tribunal moins nombreux, mais plus éclairé de l'Aréopage. Néanmoins elle le fut immédiatement devant l'assemblée tumultueuse, ou, pour mieux dire, devant la tourbe de l'Héliæa [c], cour de judicature qui étoit formée de

---

[a] On laisse entrevoir des raisons personnelles de la part qu'Anytus & Mélitus prirent à l'accusation. Voyez Andocid. Orat. 1. & Xénophon, Apol. de Socrate. Libanius a fait une longue histoire du peu que dit Xénophon, & l'a entièrement défiguré. Apol. de Socrate. p. 642 & suiv.

[b] Platon, Apol. de Socr. c. 10.

[c] Ceci est prouvé par des circonstances innombrables, dont quelques-unes sont mentionnées plus bas, quoique Meursius, dans son traité de l'Aréopage, (v. le trésor de Gronovius, vol. 5.) soutienne que le procès de Socrate fut plaidé à cette cour ; opinion qui a été généralement suivie, mais dont on revient, pour peu que l'on fasse attention aux ouvrages des orateurs d'Athènes. Voyez Isoc. orat. Areop. Lysias contre Andocid.

cinq cens personnes, que leur éducation & leur genre de vie exposoient en général à être entraînées par l'éloquence, intimidées par l'autorité, & corrompues par toutes sortes de moyens de séduction.

Inflexible probité de Socrate.

Dans un siècle, & chez une nation dégénérés, peu d'hommes vertueux ou habiles ont acquis la faveur du peuple par leurs seules vertus, ou par leurs seuls talens. Si au milieu d'une telle nation, il arrive qu'un homme, d'ailleurs estimable, soit ambitieux, il sacrifiera nécessairement à cette passion ses sentimens & ses principes, parce qu'il ne peut gagner la faveur générale qu'en proportion de ce qu'il cesse de la mériter. Une loyauté inflexible sera payée du ridicule; & la sagesse qui dédaigne l'artifice, languira dans l'obscurité, tandis que la célébrité, la fortune & les honneurs ne seront que pour des hommes médiocres & souvent totalement ineptes, mais qui savent flatter les préjugés, imiter les mœurs, satisfaire l'or-

p. 108, & Andocid. orat. p. 215. Le serment auquel Socrate fait allusion dans l'apologie de Xénophon, c. 4. peut seulement s'appliquer à l'Heliæa. Il est rapporté tout au long par Démosthènes, orat. contra Thimocrates.

gueil, ou adopter les ressentimens d'une populace insolente. L'ame supérieure de Socrate étoit incapable de se plier à ces lâches complaisances. Lorsqu'il fut cité pour se défendre, il avoua modestement qu'il étoit lui-même singulièrement affecté de l'éloquence persuasive de ses adversaires, quoiqu'à parler vrai, s'il pouvoit se permettre cette expression, ils n'eussent rien dit qui eût quelque rapport à l'accusation dont il étoit l'objet [a]. Il observa ensuite que Chœréphon, dans le transport de son amitié pour lui, ayant demandé à l'oracle de Delphes s'il y avoit un homme plus sage que Socrate, l'oracle avoit répondu que Socrate étoit le plus sage des hommes. Afin de justifier la réponse d'un dieu dont tous les Grecs reconnoissoient la véracité, il avoit conversé avec toutes les personnes qui remplissoient dans la république les fonctions les plus éminentes; & trouvant que toutes prétendoient savoir plusieurs choses qu'elles ignoroient, il avoit commencé à soupçonner qu'il leur étoit supérieur en ce point, parce qu'il ne se glorifioit d'aucune espèce de connoissances, à moins qu'il ne la

Sa défense.

---

[a] La simplicité de l'original est inimitable: Και τοι αληθες γε, ως επος ειπειν ουδεν ειρηκασι. Plut. Apol.

possédât réellement. Il communiquoit librement ce qu'il savoit, s'efforçant de tout son pouvoir de rendre ses concitoyens plus sages & plus heureux; fonction ajouta-t-il, » ô Athéniens ! à laquelle je me crois appelé par le dieu suprême, dont je respecte l'autorité encore plus que la vôtre. »

Excite le courroux de ses juges.

Les juges furent indignés d'entendre un homme accusé d'un crime capital, parler avec cette fermeté, tandis qu'ils s'attendoient à le voir, suivant la coutume, amener devant eux sa femme & ses enfans, pour que leurs larmes intercédassent en sa faveur [a], & employer le discours que son ami l'orateur Lysias avoit composé pour sa défense; discours également propre à démasquer la calomnie & à exciter la compassion. Mais Socrate, qui regardoit comme un malheur bien plus grand de commettre une injustice que de la souffrir, dé-

[a] Ces circonstances, qui ont été également citées par Xénophon & par Platon, prouvent que le procès de Socrate se plaida devant un tribunal populaire. Il est notoire que l'Aréopage proscrivoit toutes ces méthodes illégales d'altérer le jugement & de séduire les passions. V. Démosthènes, in Near & Aristocrat. Æschyne in Timar. Lucien, Hermotim. & Isocrat. Aréopag.

clara qu'il considéroit comme une action indigne de sa gloire & de son caractère, d'avoir recours à d'autres moyens de défense qu'à ceux qui lui étoient fournis par une vie innocente & utile. Il n'appartenoit qu'aux dieux de savoir si c'étoit un mal que d'encourir le châtiment d'un délit dont on l'accusoit faussement. Quant à lui, il croyoit n'avoir pas lieu de s'affliger, de ce qu'on le délivroit des incommodités de la vieillesse, qui étoient sur le point de l'accabler, & de ce qu'on le forçoit à quitter la vie *, lorsque son esprit, encore actif & vigoureux, étoit propre à laisser après lui la plus agréable impression dans le souvenir de ses amis.

L'intrépide magnanimité de Socrate ne put ébranler la résolution de ses juges. Tel est néanmoins l'ascendant de la vertu sur les ames les plus perverses, qu'il ne fut trouvé coupable que par une majorité de trois voix

Socrate est condamné.

* Xénophon dit qu'il écrivit la défense de Socrate après tant d'autres, qui avoient déjà rempli cette tâche avec assez d'art & de fidélité, en vue d'éclaircir un point sur lequel Socrate avoit beaucoup insisté ;

seulement [a]. Les juges lui ordonnèrent ensuite, conformément à un principe qui décèle le véritable esprit de la tyrannie démocratique, de prononcer lui-même sa sentence, & de nommer la peine qui devoit lui être infligée. La peine que je mérite, dit Socrate, pour avoir consumé ma vie entière à tâcher de rendre mes compatriotes plus sages & meilleurs, & surtout à m'efforcer d'imprimer à la jeunesse d'Athènes l'amour de la justice & de la tempérance, est d'être entretenu dans le Prytanée pendant le reste de ma vie. Cet honneur m'est dû à plus juste titre qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques, puisqu'autant qu'il a été en mon pouvoir, j'ai réellement augmenté le bonheur de mes concitoyens, ce que les autres n'ont fait qu'en apparence. Irrités de cette observation, qui auroit dû les confondre, les juges procédèrent à la sentence, & condamnèrent Socrate à boire la ciguë [b].

Son discours aux juges qui votèrent en sa faveur.

Cette injustice atroce excita l'indignation de ses amis & de ses disciples, qui étoient en grand nombre, & dont plusieurs l'avoient

savoir : « *que pour lui la mort étoit préférable à la vie.* » Xénophon, Apol. sub. init.

[a] Platon. Apol. [b] Id. Ibid.

accompagné devant ses juges. Mais elle n'éveilla d'autres sentimens dans l'illustre sage qu'un sentiment de pitié pour les aveugles préjugés des Athéniens. Il s'adressa ensuite à ceux de ses juges qui avoient été opposés à cette sentence injuste. « Il les considéroit, dit-il, comme des amis avec lesquels il s'entretiendroit volontiers un instant, sur ce qui lui étoit arrivé avant d'être condamné à la mort. Depuis le commencement de la persécution, une circonstance extraordinaire, à ce qu'il observoit, avoit accompagné toutes ses paroles, toutes ses actions & toutes les démarches qu'il avoit faites dans le cours de son procès. Le démon familier qui, dans les occasions ordinaires, avoit été si vigilant à le retenir lorsqu'il étoit sur le point de dire ou de faire quelque chose de messéant ou de nuisible, ne l'avoit pas empêché une seule fois, durant toute la suite de cette affaire, de suivre la pente de ses propres inclinations. Cette raison lui faisoit soupçonner que le sort auquel on venoit de le condamner, bien qu'il fût regardé comme un mal, étoit pour lui un bien réel. Si la mort n'étoit qu'un changement de scène, ne devoit-on pas envisager comme un avantage de s'éloigner de ces prétendus

juges, pour aller devant Minos & Rhadamanthe, qui, pour leur amour de la justice, avoient été élevés par la divinité à cette importante fonction de juger les hommes? Quel délice de vivre & de converser avec les héros & les poëtes immortels de l'antiquité! Il vous convient de même, ô mes amis! d'être tranquilles relativement à la mort, puisqu'aucun mal, soit durant la vie, soit après le trépas, ne sauroit arriver aux hommes vertueux, dont l'intérêt véritable est toujours l'objet de la sollicitude du ciel. Pour ma part je suis persuadé qu'il vaut mieux mourir que vivre, & c'est pourquoi je n'en veux point à mes Juges. Je vous prie de vous conduire envers mes fils, lorsqu'ils auront atteint l'âge de raison, comme je me suis conduit envers vous, ne cessant de les blâmer & de les reprendre lorsqu'ils préféreront la richesse ou le plaisir, ou tout autre objet frivole, à l'inestimable prix de la vertu. S'ils ont une trop haute idée de leur propre mérite, faites-leur-en le reproche avec sévérité, ô Athéniens! comme je vous ai reproché la même illusion. En agissant ainsi, vous vous conduirez avec justice envers moi & envers eux. Il est temps de nous séparer. Je vais mourir; vous allez continuer de

vivre ; mais lequel vaut le mieux, c'est un secret qui n'est su que de la divinité [a].

Il n'est pas surprenant que les disciples de Socrate ayent regardé les événemens de sa vie extraordinaire, & surtout la scène qui la termina, comme des faits dirigés par une providence particulière [b]. Chaque circonstance concourut à prouver sa fermeté inaltérable, & à déployer son inimitable vertu. Il arriva, avant le jour du jugement, que le grand-Prêtre avoit couronné la poupe du vaisseau qu'on envoyoit tous les ans à Délos, pour remercier Apollon du service que Thésée, revenant triomphant de l'île de Crète, avoit rendu à sa ville L'exécution de Socrate différée à cause de la fête de Délos.

a Plat. Apol. sur la fin.

b Suivant Platon, il n'arriva rien dans cette affaire, ανευ θειας μοιρας, sans la participation divine. Plat. Apol. Il dit néanmoins au commencement du Phédon : τυχη τις αυτω, ω ελεκρατες! συνεβη. O Elécrate, quelle a été sa destinée! Mais le mot τυχη se rapproche ici à l'effet, non pas à la cause ; non pas à un hasard aveugle, mais à une inconcevable disposition d'événemens produits par une entremise particulière de la divinité. Ce terme est employé dans ce sens, non-seulement par des philosophes, mais même par des orateurs, & entr'autres par Démosthènes, comme nous le verrons plus bas.

natale, en l'affranchiſſant d'un tribut honteux *a*. Cette cérémonie annonçoit le commencement de la fête, qui finiſſoit au retour du vaiſſeau; & tant qu'elle duroit, il n'étoit pas permis d'infliger aucune peine capitale. Elle fut prolongée par les vents contraires l'eſpace de trente jours, pendant leſquels Socrate demeura en priſon & dans les fers. Ses amis le viſitoient journellement, ſe rendant, au commencement du jour, à la porte de la priſon, & attendoient avec impatience qu'elle s'ouvrît. Leur converſation rouloit ſur les mêmes ſujets qui les avoient ci-devant occupé, mais ne leur procuroit pas ce plaiſir pur & ſans mélange qu'ils avoient coutume d'éprouver dans la compagnie de Socrate. Elle n'occaſionnoit cependant rien de ſemblable à cette douleur ſombre, naturellement excitée par la préſence d'un ami condamné à mourir. Ils ſentoient une eſpèce de mélancolie agréable, une ſenſation mêlée de triſteſſe & de plaiſir qui n'a de nom dans aucune langue *b*.

---

a Voyez tome 1. p. 62.

b Elle eſt admirablement décrite par Platon. Αλλα ατεχνως ατοπον τι μοι παθος παρην καὶ τις αηθης κρασις απο τε της ηδονης συγκεκραμενη ομου καὶ της λυπης. Ce qui ſuit eſt inimitable: καὶ παντες οι παροντες σχεδον τι

Quand le fatal vaisseau fut entré dans le port, Criton, celui des disciples de Socrate en qui il avoit le plus de confiance [a], apporta le premier cette triste nouvelle ; & vivement ému par les approches du danger de l'ami qu'il admiroit, il se hasarda de lui proposer une évasion secrette ; lui disant en même-temps qu'il avoit rassemblé une somme assez forte pour corrompre la fidélité de ses gardiens. Cette proposition pusillanime, qui ne pouvoit être justifiée que par l'attachement aveugle de l'amitié, fut accueillie par Socrate d'un air de plaisanterie, qui montroit l'entière liberté d'esprit dont il jouissoit. « Dans quel pays, ô Criton ! puis-je éviter la mort ? où fuirai-je pour me soustraire à cet arrêt inévitable,

Il refuse de s'évader de la prison.

ουτωδὲ διεκείμεθα ποτὲ μεν γελῶντες, ενίοτε δε δακρύοντες, εις δε ημων δε ημων διαφεροντως. Απολλοδωρος· οισθα γαρ τον ανδρα κ̀ τον τροπον αυτυ : Phæd. 8. c. 2.

Socrate seul n'éprouvoit aucune de ces sensations ; mais, comme dit Montagne, qui avoit parfaitement saisi son caractère : & qui ne reconnoisse en lui non-seulement de la fermeté & de la constance (c'étoit son assiette ordinaire que celle-là) mais je ne sais quel contentement nouveau, & une alégresse enjouée en ses propos & façons dernières.

[a] Trouvant Socrate profondément endormi, il se reposa à ses côtés jusqu'à son réveil. Plat. Ibid.

porté contre tout le genre humain ? » Apollodore, homme d'une médiocre intelligence, mais son admirateur tendre & zélé, lui ayant dit « que ce qui le chagrinoit infiniment, étoit qu'un homme tel que lui pérît injustement ». Il lui répondit en lui caressant le front : « & seriez-vous moins chagrin, Apollodore, si j'avois mérité mon supplice[a] ? » Quand ses amis, & Criton en particulier, insistèrent pour lui persuader que ce seroit manquer de générosité autant que de prudence, que de faire une veuve de sa femme, de ses enfans des orphelins, & de ses disciples des êtres à jamais misérables & délaissés, par condescendance pour la résolution précipitée d'une multitude injuste ou trompée, & qu'ils le conjurèrent, au nom de tout ce qu'il y a de sacré, de sauver une vie si précieuse : » Socrate prit un ton plus sérieux, rappela les maximes qu'il pratiquoit, & les dogmes qu'il avoit toujours enseignés, disant : « que quelqu'injustement que nous fussions traités, il n'étoit jamais de notre intérêt d'être injustes, encore moins de faire rejaillir sur nos parens ou notre patrie,

---

a Xénophon & Plat. ibid.

les injures dont nous avions à nous plaindre de leur part, & d'enseigner par notre exemple la désobéissance aux loix. » La force de ses raisonnemens, & plus encore l'inaltérable fermeté & la sérénité riante qui paroissoient dans ses regards, dans ses discours & dans ses actions [a], réduisirent au silence les sollicitations & le tendre intérêt de ses disciples. La dignité de la vertu exalta leurs ames. Ils le quittèrent en versant des larmes, causées par une admiration qu'ils ne pouvoient exprimer, & dans la ferme résolution de voir leur maître de meilleure heure que de coutume le matin de la funeste journée.

Le lendemain, lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la prison, ils furent priés d'attendre, parce que les onze (c'est ainsi qu'on appeloit les exécuteurs de la justice) détachoient les fers de Socrate, & lui annonçoient qu'il devoit mourir avant le coucher du soleil. Bientôt on leur permit d'entrer. Ils trouvèrent Socrate qui venoit d'être soulagé du poids de ses chaînes, ayant près de lui sa femme Xantippe, qui tenoit dans ses bras le plus jeune de ses fils. Dès qu'ils

Sa conduite le dernier jour de son emprisonnement.

---

a Και ομμασι και σχηματι κ βαδισματι φαιδρος, Xénoph. Apol.

parurent, elle s'écria : « Hélas ! Socrate, voici vos amis qui viennent, que vous voyez pour la dernière fois, & qui vous voyent de même ! » Socrate tournant les yeux vers Criton, demanda que quelqu'un la conduisît à sa demeure. Elle sortit en se frappant la poitrine, & en donnant l'essor à cette douleur bruyante, naturelle à son sexe [a] & à son caractère.

Sa conversation avec ses disciples.

Socrate, cependant, s'appuyant sur son lit avec sa tranquillité ordinaire, tira sa jambe à lui, & frottant doucement l'endroit que les fers avoient froissé, remarqua l'étonnant rapport qui se trouve entre ce que les hommes appellent plaisir, & la douleur qui est son opposé. La première sensation, observa-t-il, (comme il venoit d'arriver à sa jambe, après qu'elle eut été délivrée de la pression des chaînes) étoit en général suivie de l'autre. L'une & l'autre ne pouvoient exister séparément ; elles étoient rarement pures & sans mélange ; & quiconque sent l'une, peut être sûr que dans peu il éprouvera l'autre. « Je pense, dit-il, que si Æsope le fabuliste avoit fait cette ré-

[a] βοωσαν τε καὶ κοπτομένην, & un peu plus haut ; οια δη ειωθασι αι γυναικες. Phédon. sect. 3.

flexion, il auroit dit que la divinité desirant rapprocher ces natures ennemies, mais trouvant le projet impraticable, avoit au moins uni leurs extrémités, & que par cette raison le plaisir & la douleur n'avoient pas cessé depuis ce temps de se traîner respectivement à la suite l'une & l'autre. »

Raison pour laquelle il composa des vers dans sa prison, quoiqu'il n'en eût jamais fait avant cette époque.

La mention qu'il avoit faite d'Æsope, rappela à Cébès le Thébain, une conversation qu'il avoit eue depuis peu avec Euenus de Paros, célèbre poëte élégiaque, qui résidoit pour lors à Athènes [a]. Le poëte lui avoit demandé : « pourquoi son maître, qui ne s'étoit jamais adonné à la poésie, avoit, depuis son emprisonnement, composé un hymne en l'honneur d'Apollon ; & mis en vers plusieurs fables d'Æsope. » Le Thébain saisit l'occasion qui se présentoit pour se satisfaire lui-même sur ce point, & se procurer des renseignemens capables de satisfaire Euenus, qui, à ce qu'il assura, ne manqueroit pas de renouveler sa question. Le sage, dont les sentimens étoient tous

[a] Ce qui suit, jusqu'à la mort de Socrate, est entièrement emprunté du Phædon, auquel il est par conséquent inutile de renvoyer à chaque phrase.

empreints, ou, pour mieux dire, animés de l'enthousiasme de la vertu, pria Cébès de dire à Euenus, « que ce n'étoit point en vue de le rivaliser, ou dans l'espérance de le surpasser comme poëte (car il savoit que ce seroit une entreprise difficile) qu'il avoit commencé si tard cette étude nouvelle. Il s'y étoit essayé par obéissance pour un ordre du ciel, qui lui commandoit souvent en songe de cultiver la musique. En conséquence, il s'étoit d'abord appliqué à la philosophie, la regardant comme la musique par excellence ; mais depuis sa condamnation, il avoit jugé plus sûr d'essayer aussi la musique populaire, de peur d'omettre quelque chose dans l'exécution de ce que les dieux lui avoient prescrit. A cet effet, il avoit composé un hymne en l'honneur d'Apollon, dont on célébroit actuellement la fête ; & ne se trouvant pas assez bon mythologiste, il avoit versifié celles des fables d'Æsope qui s'étoient offertes les premières à son souvenir. Dites cela à Euenus ; faites-lui mes adieux, & ajoutez que s'il est sage, il me suivra ; car je partirai vraisemblablement aujourd'hui : ainsi l'ont ordonné les Athéniens. »

Son opinion touchant le suicide, &

Ces derniers mots amenèrent une importante conversation touchant le suicide & l'im-

mortalité de l'ame. Socrate soutint que, bien que la mort fût pour un sage préférable à la vie, parce qu'il y avoit sujet de croire qu'il seroit plus heureux dans une manière d'exister à venir, néanmoins il n'étoit jamais licite de s'ôter la vie de ses propres mains, ou même d'exposer ses jours sans un motif suffisant, tel que celui qui le faisoit agir, une soumission respectueuse aux loix de sa patrie. Cette intéressante discussion occupa la majeure partie de la journée. Socrate encouragea ses disciples à ne point l'épargner sur ses sentimens par une fausse délicatesse relative à sa situation; il exhorta en même-temps à la persévérance ceux qui étoient de son avis. Puis entortillant sa main dans la longue chevelure de Phédon: « ces belles boucles, lui dit-il, mon ami, vous les couperez ce soir [a]; mais si j'étois à votre place, je ne les laisserois pas revenir, & je ferois vœu, comme firent les Argiens dans une occasion beaucoup moins importante, de ne jamais reprendre l'ornement

l'immortalité de l'ame.

---

[a] On a parlé plus haut de la cérémonie de couper ses cheveux aux funérailles. t. 2. c. 7. p. 9, où l'on rapporte l'action des Argiens, à laquelle le texte fait allusion.

habituel de la beauté, que je n'eusse confirmé la doctrine de l'immortalité de l'ame. »

Concernant la mort, la sépulture & les dévoirs des amis envers les morts.

Les maximes de Socrate versèrent dans l'ame de ses disciples, la persuasion & la consolation, comme elles ont souvent fait depuis dans le cœur des hommes savans & vertueux. Il leur apprit que « ceux qui avoient acquis l'esprit de modération, de justice & de grandeur d'ame, & qui avoient méprisé les vaines parures & les vains plaisirs du corps, ne pouvoient jamais regretter leur séparation de cette enveloppe terrestre. » Et maintenant, continua-t-il, dans le style de la tragédie, l'heure marquée m'appelle à la mort. C'est presque le moment du bain, & certainement il vaut mieux qu'avant de boire le poison, je remplisse moi-même cet usage, que de causer une peine inutile aux femmes, après que je ne ferai plus. « Soit, dit Criton; mais, ô Socrate! apprenez-nous d'abord ce que nous pouvons faire pour vous obliger, relativement à vos enfans, ou à tout ce qui vous intéresse. » « Rien de plus, Criton, que ce que je vous ai toujours dit. En consultant votre propre bonheur, vous ferez le mieux possible par rapport à mes enfans, à moi & à tout le genre humain, sans vous lier à de nouvelles promesses. Mais si vous

abandonnez les maximes de la vertu, que nous venons de tâcher d'expliquer, vous ne rendrez service ni à mes enfans, ni à personne de ceux avec qui vous vivrez, quand même vous jureriez à présent le contraire ». Criton lui demanda ensuite, « comment il vouloit être enterré ? » « Comme il vous plaira, pourvu que je ne vous échappe pas. » Il sourit en disant ces mots, ajoutant que, quant à son corps, ils n'avoient qu'à l'enterrer de la manière qui leur sembloit la plus décente, & la plus conforme aux loix de son pays.

Il se retira ensuite dans la chambre voisine, n'étant accompagné que de Criton. Ses autres disciples demeurèrent où ils étoient, regrettant & pleurant leur père. Quand il se fut baigné & habillé, on introduisit en sa présence ses fils, dont un étoit déjà grand, & les deux autres encore en bas-âge; ils étoient conduits par des femmes ses parentes [a]. Il con- Il se baigne.

[a] Platon les appelle [illegible]. Cette expression semble avoir donné naissance à la fable absurde qui suppose que Socrate avoit deux femmes, rapportée par Diogènes-Laërte & par d'autres. De-là aussi l'explication non moins absurde qu'on a voulu donner à cette irrégularité, en disant; « que les Athéniens, après la peste,

versa avec elles en présence de Criton ; & il retourna près de ses disciples à l'approche du soleil couchant. Avant qu'il eut le temps de traiter quelque sujet de morale, le géolier entra, & se tenant devant lui : « je n'aurai point, dit-il, à vous accuser, ô Socrate ! de la rage & des imprécations auxquelles je suis si souvent exposé de la part de ceux qu'on renferme en ce lieu, quand, par l'ordre des magistrats, je leur annonce qu'il est temps de boire le poison. Votre douceur & votre générosité surpassent tout ce que j'ai vu. Vous me pardonnerez, sachant que je ne fais qu'obéir ; & comme vous êtes au fait de ce que signifie mon message, recevez mes adieux, & supportez votre destin avec toute la patience dont vous serez capable. » A ces mots cet homme endurci aux scènes de mort, fondit en larmes, & sortit. Socrate le suivant des yeux, répondit : « & vous aussi recevez mon adieu. Quant à moi, j'obéirai à vos instructions. » Puis regardant ses disciples : « comme ce géolier, dit-il, possède bien la vraie politesse *! Tant qu'a duré ma cap-

Le messager de la mort lui adresse un discours.

---

avoient permis la polygamie ou au moins la bigamie, pour réparer les ravages de ce terrible fléau.

* ὁ Ἄνθρωπος, le term employé pour signifier l'exécuteur.

tivité, il m'a souvent rendu visite, il a conversé avec moi ; & maintenant avec quelle générosité il plaint mon sort ! Mais qu'on apporte le poison, afin que nous exécutions ses ordres. »

Criton dit alors : « il y a du temps de reste, ô Socrate ! le soleil jaunit encore le sommet des montagnes. J'ai connu plusieurs personnes qui ont pris le poison bien avant dans la nuit ; à la suite d'un souper abondant, après avoir bu des vins exquis, & avoir joui des embrassemens des personnes qu'ils aimoient[a]. Ne vous hâtez donc pas. » Socrate lui répondit : « ceux dont vous me parlez avoient raison de faire ce que vous dites, parce qu'ils croyoient y gagner, & j'aurai raison d'agir autrement, parce que je suis convaincu que je ne gagnerois que du ridicule par une sollicitude inquiète pour la vie, qui est sur le point de m'abandonner. » Criton fit pour lors un signe à l'enfant qui attendoit ; l'enfant sortit, broya la ciguë, & retourna avec celui qui devoit l'administrer. Socrate, en l'appercevant : indiquez-moi, lui dit-il, car vous êtes expert dans ces

Sa conversation avant de boire le poison.

---

a Συγγενόμενοι γ' ἐνίους ὧν ἂν τύχωσιν ἐπιθυμοῦντες, Phæd. c. 48.

Quelle étrange peinture des mœurs Athéniènes !

matières, ce qu'il faut que je fasse. » « Rien de plus que de vous promener, jusqu'à ce que vous sentiez vos membres s'appesantir; alors vous vous reposerez sur le lit. » Socrate, prenant la coupe dans sa main, & regardant cet homme avec une sérénité inexprimable: dites-moi, est-il permis d'employer en libation une partie de ce breuvage? » L'homme répliqua: il n'y en a que ce qu'il en faut. »

Il prie & meurt.

Mais il est à propos, reprit Socrate, il est nécessaire même, si nous voulons faire notre devoir, de prier les dieux, pour que notre passage à une autre vie se fasse heureusement. Cela dit, il garda le silence un instant, & but ensuite le poison, sans qu'il parut la moindre altération dans sa contenance. Avec un mélange de douceur & d'autorité, il appaisa les bruyantes lamentations de ses amis, disant qu'il avoit commencé par congédier les femmes, exprès pour s'épargner ces doléances qui n'appartenoient qu'à leur sexe. Comme le poison commençoit à gagner ses parties nobles, il se découvrit le visage, & dit à Criton: » nous devons un coq à Esculape: sacrifiez-le, ne négligez pas ce devoir. » Criton lui demanda s'il avoit quelque chose de plus à commander, mais il ne lui répondit rien. Peu

de temps après, il fut à l'agonie. Criton lui ferma les yeux. Ainsi mourut Socrate. « Si quelqu'un, dit Xénophon, d'une manière inimitable, si quelqu'un, aimant la vertu, trouva jamais un compagnon avec qui il y eût plus à gagner qu'avec Socrate, je le regarde comme le plus heureux des hommes [a]. »

Persécution passagère de ses disciples.

Le cours des passions populaires n'est nulle part plus uniforme que dans l'histoire d'Athènes. Le ressentiment factice excité contre Socrate par des calomnies si peu probables, que ceux même qui étoient le plus disposés à les croire & à les répandre, ne pouvoient se les persuader, s'étendit avec rapidité sur ses nombreux amis & sur ses disciples. Mais par bonheur pour l'intérêt des lettres & de l'humanité, cette frénésie populaire fut circonscrite dans les frontières de l'Attique. Platon, Antisthènes, Æschine, Critobule & d'autres Athéniens, évitèrent sagement un orage auquel ils n'auroient

[a] Platon s'exprime avec la même sensibilité, ou plutôt avec le même enthousiasme. Και γαρ το μεμνησθαι, ϗ αυτον λεγοντα, ϗ αλλε ακουοντα εμοι γε αιει παντων ηδιςον. Je n'aurai jamais plus de plaisir qu'à me le rappeler, soit lorsqu'il parloit lui-même, soit lorsqu'il prêtoit l'oreille aux discours d'autrui. Phæd. s. 2.

pu résister. Quelques uns se réfugièrent à Thèbes avec leurs compagnons de doctrine Simmias, Cébès & Phædondas. D'autres trouvèrent à Mégare la protection d'Euclide & de Terpsion. Néanmoins cette persécution suscitée contre la philosophie, fut accidentelle & passagère. Des sentimens mêlés de compassion, de honte & d'animosité, portèrent le peuple à punir les accusateurs & les juges de Socrate, avec d'autant plus de cruauté qu'ils avoient été plus injustes envers lui [a]. Plusieurs furent envoyés en exil; plusieurs mis à mort. Le désespoir en poussa quelques-uns à se détruire de leurs propres mains. L'illustre sage fut honoré par des monumens remarquables de l'admiration publique [b]; sa gloire, comme un chêne robuste, se fortifia avec les années [c], & s'accrût d'âge en âge, jusqu'à ce que la superstition des Athéniens honora enfin comme un dieu [d], celui que

Les Athéniens se repentent, & honorent la mémoire de Socrate.

---

a Plut. tr. de l'envie. p. 538

b Des statues, des autels, même une chapelle, nommée Socrateïon. Voyez Diogène-Laërte, vie de Socrate.

c Crescit occulto, velut arbor ævo
Fama Marcelli. HOR.

d Ou plutôt comme un demi-dieu, mais les limites

leur

leur injustice avoit condamné comme un malfaiteur.

Les écrits de ses Disciples.

La persécution de Socrate, sa mort & les honneurs qu'on lui rendit, tout concourut à animer l'affection & à augmenter le zèle de ses disciples. Leur nombre avoit été grand pendant sa vie ; il devint plus grand après sa mort ; puisque ceux qui admettoient & ceux qui rejetoient sa doctrine, s'intitulèrent également philosophes Socratiques. Son nom fut ainsi adopté & profané par plusieurs Sectes, qui, tout en différant étrangement les unes des autres, s'accordèrent toutes à changer, à exagérer, ou à pervertir les maximes de leur commun maître. Parmi les vrais sectateurs de ce grand-homme, Xénophon, comme on le verra par la suite, mérite incontestablement la première place. Platon vient immédiatement après lui. On peut placer au même rang Cébès le Thébain, Æschines, Criton & Simon, tous quatre Athéniens. Le tableau de Cébès qui nous a été transmis, renferme une belle & touchante peinture de la vie humaine, tracée

Cébès.

de ces deux qualifications n'étoient pas fort exactement tracées, quoiqu'Arrian ait essayé de le faire. Expéd., d'Alexand. l. 4. p. 86.

avec un jugement exact, & embellie de l'expression du sentiment. Trois dialogues qui nous restent d'Æschines respirent la même sublimité, & abondent en motifs irrésistibles pour porter à la vertu. On y lit : « que le bonheur s'obtient, non pas en obéissant aux passions, mais en sachant les modérer ; que celui-là seul est riche & puissant, dont les facultés excèdent les desirs ; que la vertu est la vraie sagesse, & qu'étant accompagnée du seul bonheur assuré dont on puisse jouir ici-bas, elle doit, suivant les loix inaltérables de la Providence, être couronnée dans l'autre vie d'une félicité immortelle. »

Æschines.

Les fragmens de Cébès & d'Æschines, & mieux encore, comme la suite le fera voir, les abondans écrits de Platon & de Xénophon, peuvent nous mettre à portée de distinguer la philosophie de Socrate de celle de ces sectes diverses qui représentèrent sous un faux jour, ou corrompirent ses opinions. L'établissement de ces sectes n'appartient pas à la période historique qui nous occupe ; mais les fondemens de leurs dogmes respectifs, tels qu'ils avoient été posés dans un siècle plus reculé, furent affermis par les philosophes contemporains de Socrate. Les plus distingués de ceux-là furent

Philosophes qui présentèrent ses opinions sous un faux jour.

Euclide de Mégare, Phædon d'Elis, Aristippe de Cyrène, Antisthène l'Athénien. Les deux premiers remirent en vigueur la logique captieuse des Sophistes. Aristippe embrassa leur morale licentieuse; & tandis que les écoles d'Elis & de Mégare travailloient à confondre l'entendement, celle de Cyrène tendoit à corrompre le cœur. Antisthène prit sur lui de combattre ces sectes pernicieuses, en tournant en ridicule les subtilités raffinées des Sceptiques, & en dédaignant les vils plaisirs des Epicuriens[a], préférer l'ame au corps, le devoir à l'intérêt, & la vertu au plaisir, étoient la grande leçon d'Antisthènes. Il poussa néanmoins jusqu'à l'extravagance cette philosophie sublime[b],

Euclide & Phædon, Aristippe & Antisthènes.

---

[a] Je les nomme ainsi par anticipation. Le scepticisme de Pyrrhon, comme je l'expliquerai dans la suite, naquit des sophismes entortillés des écoles d'Elis & de Mégare. Epicure ayant adopté & raffiné la philosophie personnelle d'Aristippe, eut l'honneur de donner son nom à la secte Epicurienne.

[b] Diogéne, qui lui succéda, comme je le ferai voir, poussa encore plus loin cette extravagance : tous deux donnoient leurs leçons dans le fauxbourg d'Athènes appelé le Cynosarges; d'où il arriva qu'eux & leurs disciples furent nommés Cyniques. J'expliquerai dans la suite

prétendant non-seulement modérer & gouverner, mais réduire au silence & extirper les passions, & déclarant les plaisirs corporels non-seulement indignes d'être recherchés, mais faits pour être soigneusement évités, comme les plus grands & les plus dangereux des maux. La rigide austérité de sa vie ne fut pas capable d'en imposer à la pénétration de Socrate. Il sut distinguer à travers les lambeaux d'Antisthène, les motifs d'orgueil & de singularité qui lui avoient fait adopter des principes si austères.

Etat des beaux-Arts durant cette période. A. C. 431—404.

Tandis que la philosophie, vraie ou fausse, florissoit ainsi dans la Grèce, une destinée favorable veilloit sur les Arts d'imitation, qui, pendant un demi-siècle de guerres & de révolutions perpétuelles, furent cultivées avec autant d'assiduité que de succès. Les plus illustres élèves de Phidias furent Alcamène, Athénien, & Agoracrite, de l'Isle de Paros. Ils disputèrent le prix de la sculpture en travaillant l'un & l'autre à la statue de Vénus; & les Athé-

---

de cet ouvrage, comment la philosophie Cynique donna naissance au Stoïcisme, ainsi appelé, parce que Zénon & ses disciples enseignèrent à Athènes sous le *Stoa pœcile*, Le portique peint.

niens, dit-on, aveuglés par la partialité, décidèrent en faveur de leur compatriote. Agoracrite ne voulant pas que son ouvrage restât dans une ville où il avoit trouvé si peu d'équité, le vendit au bourg de Rhamnus. Il y fut contemplé avec admiration, & passa bientôt pour être de Phidias même. [a] Le sculpteur Crésilaus excella à représenter les héros. Il choisissoit des sujets nobles, & les ennoblissoit encore par son travail [b]. Patrocle, son contemporain, se distingua par ses statues des vainqueurs Olympiques, & principalement des lutteurs célèbres. Secondé par Canachus, il exécuta le plus grand ouvrage dont il soit fait mention à cette époque, trente-une figures de bronze, représentant les chefs respectifs des différentes cités ou républiques, qui, sous la conduite de Lysandre, avoient remporté la mémorable victoire d'Ægos Potamos. Elles furent placées dans le temple d'Apollon Delphien, avec celle de Lysandre lui-même, couronné par Neptune. Des artistes inférieurs [c]

a V. Suid. & Hesych. Au mot Ραμνους.

b Plin. l. 35.

c V. Leurs noms dans Pausanias, l. 10. p. 625. & suiv.

furent employés à copier les statues de différentes divinités, dont la dédicace eut lieu en même tems, & dans le même lieu, par le conquérant Lacédémonien.

De la littérature.

Toutefois il ne paroît pas que durant la guerre du Péloponèse, on ait essayé un nouveau style de peinture ou de sculpture; les artistes de ce tems se contentoient de marcher sur les traces de leurs illustres maîtres. La même observation peut s'appliquer à la musique & à la poësie; l'éloquence, au contraire, reçut une plus grande énergie des divisions populaires; elle acquit ce caractere concis, rapide & mâle qui distingua dès-lors les compositions des écrivains Attiques. Les ouvrages d'Homère, de Sophocle & de Pindare, laissoient à leurs successeurs peu de lauriers à cueillir. Il étoit impossible de les surpasser; il étoit dangereux de s'annoncer pour leur rival. On exigeoit du génie, que s'il entroit dans une carrière fournie par de tels concurrens, il la parcourût sans déshonneur. Mais le génie est rare, & dédaigne pour l'ordinaire l'imitation. Les premières palmes poétiques étant déjà prises, les hommes qui sentoient l'impulsion & la force de leurs propres talens, les dirigèrent naturellement vers des objets qui présentoient les charmes de la nouveauté, &

laissoient entrevoir l'espérance de la supériorité.

Dans les ouvrages en prose, la réputation d'Hérodote & de Démocrite [a] opposoit des obstacles bien redoutables à l'ambition de leurs successeurs. Dans un ouvrage aussi beau qu'important, le père de l'histoire profane avoit rapporté ce qui s'étoit passé entre les Grecs & les Barbares, depuis les traditions les plus anciennes jusqu'à la fin de la guerre des Perses. Son ouvrage comprenoit l'histoire de plusieurs siècles, & faisoit connoître les plus grandes Monarchies & les principaux Etats de l'ancien monde. Ce vaste sujet étoit traité avec méthode & avec dignité; les épisodes étoient ingénieusement fondues avec l'action principale; la

Principaux écrivains en prose, antérieurs à cette époque.

---

[a] Itaque video visum esse nonnullis Platonis & Democriti locutionem, etsi absit à versu, tamen quod incitatiùs feratur, & clarissimis verborum luminibus utatur potiùs poëma putandam, quàm comicorum poëtarum. Cicer. ad M. Brutum, orator. C. 20. V. aussi son traité de l'Orateur, L. 1, c. 21. Il est impossible de lire Lucrèce, sans imaginer, si l'on se rappelle la critique que Cicéron fait de Démocrite, que nous parcourons les ouvrages de ce grand philosophe, perdus depuis si long-tems.

géographie, les usages, la religion, les loix & les arts, étoient entrés dans le plan de l'ouvrage; & il est à remarquer que le premier des historiens se rapproche beaucoup plus, quant au dessin & à la forme de son entreprise, des auteurs éclairés du siècle actuel, qu'aucun auteur historique dans la longue suite des siècles intermédiaires.

Son style étoit la peinture de son ame, naturel, coulant, persuasif; majestueux dans les grands intérêts [a], touchant dans les scènes de détresse [b], clair dans la narration, animé dans la partie descriptive. Néanmoins cet auteur, si justement admiré, a quelquefois adopté des récits romanesques & incroyables. Il est vrai de dire que l'expérience des siècles a prouvé la réalité de ce qu'on appeloit les fables d'Hérodote, par le peu de connoissance qu'on avoit des sources où il avoit puisé. Les découvertes & les voyages des modernes semblent expressément avoir pour but de venger la réputation

[a] Longin cite comme un exemple du sublime, un passage du c. 60, l. 7. d'Hérodote. Toute l'expédition de Xercès est écrite avec un élévation qui convient au sujet.

[b] V. la touchante histoire d'Adraste, l. I. c. 35.

d'un écrivain que Cicéron honore de la qualification de Prince des Historiens [a]. Son propre discernement lui a fait voir la futilité de quelques autres contes merveilleux qu'il rapporte. Il rejette avec dédain tout ce qui est contraire à l'analogie naturelle. Il parle avec mépris des hommes à pieds de chèvres, des Arimaspes avec un œil unique, & de diverses autres fictions ridicules & absurdes qu'ont néanmoins adoptées quelques écrivains crédules, même du dix-huitième siècle. Mais Hérodote se croyoit obligé par devoir de raconter ce qu'il avoit entendu dire, non de croire toujours ce qu'il racontoit [b]. Ayant voyagé en Egypte & dans l'Orient, il rapporte avec fidélité les bruits qui couroient dans ces pays éloignés. La sphère de son esprit s'étant aggrandie par une profonde observation des hommes & des usages, il avoit appris à mettre des bornes à son incrédulité, aussi bien qu'à sa crédulité. Cependant il ne faut pas

[a] De orator. l. 2.

[b] Εγω δε οφειλω λεγειν τα λεγομενα, πειθεσθαι γε μην ου παντάπασι οφειλω. Je dois dire tout ce qui se dit, mais je ne dois pas tout croire. Hérod. l. 7, c. 152, p. 433.

dissimuler que les traditions fabuleuses qui abondent chez lui, donnent à son histoire la physionomie d'un roman. [a] Il semble que cet auteur, vraiment instructif, ait écrit en vue d'amuser l'imagination, plutôt qu'avec le desir d'éclairer le jugement. La vivacité & les graces de sa diction tendent à confirmer cette hypothèse. Sa manière peut être regardée comme faisant la nuance intermédiaire entre l'épopée & l'histoire. Sans être concise ou véhémente, elle est en général naturelle, riche & coulante [b], elle respire par-tout la mollesse ionienne, plutôt que la vigueur attique.

---

[a] Les reproches que Juvénal, dans sa 10e. satyre, & Plutarque, dans son traité qui a pour titre la malignité d'Hérodote, font à ce grand historien, sont amplement réfutés par Manutius, Camerarius, & Stepharius. Plutarque étoit sans doute offensé de ce que ses compatriotes faisoient une si pauvre figure dans l'ouvrage d'Hérodote. La critique de Denys d'Halicarnasse, écrivain doué de plus de goût & de discernement que Plutarque, justifie pleinement le père de l'histoire.

[b] Aristote, dans sa rhétorique, l. 3., c. 9, distingue deux sortes de style ; le style continu & le périodique. Le premier coule sans interruption, jusqu'à ce que le sens soit complet. L'autre est divisé par pauses, en teme

Ce fut sous ce rapport que les Athéniens jugèrent Hérodote dans le siècle qui suivit immédiatement le sien. Il avoit lu son ouvrage aux jeux olympiques avec l'applaudissement universel. Thucydides, qui n'étoit encore qu'un jeune homme, versa des larmes de surprise & d'émulation *. Son père reçut des complimens de l'ardeur généreuse d'un fils qui, par ce sentiment d'inquiétude que la gloire d'un autre occasionnoit en lui, annonçoit de si bonne heure un caractere formé pour des travaux qui conduisent à l'immortalité. Mais Hérodote s'étoit emparé d'avance des sujets les plus propres

De Thucydides.

---

proportionnés, qui sont aisément sentis par l'oreille, & mesurés par l'esprit. Le premier de ces styles est fatigant, parce qu'en tout les hommes aiment à voir la fin; les coureurs même, lorsqu'ils passent le terme, sont tout-à-fait hors d'haleine. Hérodote est l'exemple le plus remarquable du style continu. On en employoit à peine d'autres de son tems; mais il est maintenant tombé en désuétude. Voilà tout ce qu'en dit Aristote, qui a l'air d'être injuste envers Hérodote, puisque plusieurs endroits de son ouvrage sont suffisamment ornés de périodes, bien que le style lâche y domine d'ordinaire. Mais la partialité de Denys d'Halicarnasse, son compatriote, le venge complettement de ces inculpations.

* Suidas, Photius, A. Marcellin.

à la composition historique ; & ce ne fut que vers le commencement de la guerre célèbre qui dura vingt-sept années, que Thucydides, au milieu des dangers qui menaçoient sa patrie, s'applaudit de trouver un sujet digne d'exercer le génie, & d'exciter toute la vigueur d'un historien. Dès l'entrée de cette guerre, où lui-même joua un rôle malheureux, il jugea qu'elle seroit la plus grande, la plus opiniâtre & la plus importante de celles qu'on eût jamais faites. En conséquence, il commença à thésauriser, si je puis m'exprimer ainsi, à recueillir les matériaux nécessaires pour la décrire ; & dans leur choix, ainsi que dans leur distribution, il décela par la suite un projet évident de rivaliser & de surpasser Hérodote. Un excès d'indulgence pour les fables avoit déshonoré les récits de ce dernier. Thucydides fit profession de n'être animé que par l'amour de la vérité. « Son récit n'étoit point destiné à charmer les oreilles d'un auditoire rassemblé aux jeux olympiques. Par un détail fidèle du passé, il espéroit aider ses lecteurs à conjecturer l'avenir. Tant que la nature humaine ne changeroit pas, son ouvrage ne cesseroit d'être utile, étant fondé sur des principes qui lui assuroient pour toujours l'applau-

dissement universel. « L'exécution répondit à ce noble dessein. Dans son introduction, il passe en revue les siècles fabuleux de la Grèce. En parlant de la Thrace, il touche, avec la briéveté convenable, le conte de Terée [a]; & en décrivant la Sicile, il ne fait qu'une allusion légère aux Cyclopes & aux Lestrigons. Il s'éloigne, en quelque sorte, avec dégoût de ces phantômes monstrueux, & retourne immédiatement au but principal de son ouvrage, pour en faire un tableau fidèle de ces tems-là. Il s'attache à rapporter non-seulement ce qui fut fait, mais encore ce qui fut dit, en insérant les harangues des hommes d'état & des généraux, qu'il avoit entendues lui-même, ou que d'autres lui avoient rapportées. Cette précieuse partie de son ouvrage a été imitée par tous les historiens qui l'ont suivi, jusqu'à ce que la perfection de la discipline militaire, d'une part, & la corruption des mœurs de l'autre, ayent rendu ces sortes de harangues superflues. L'éloquence étoit jadis un aiguillon du courage, & un instrument de l'administration. Mais il devoit venir un tems où les foiblesses

[a] Ovid. Métam. l. 7., f°. 8.

de la crainte & les motifs d'intérêt personnel devoient avoir la prépondérance. Dans la plupart des contrées de l'Europe, le despotisme a fait une représentation théâtrale des assemblées publiques; & dans ce petit nombre d'états, où les hommes ne sont pas asservis par un maître, ils sont les esclaves de l'orgueil, de l'avarice & des factions.

Comparaisons entr'eux.

Thucydides trouva sans doute un modèle dans les discours abrégés & indirects d'Hérodote; mais il faut convenir que dans cette partie, il surpasse de beaucoup son maître. Il est au-dessous de lui dans la distribution de son ouvrage. Thucydides, visant à une exactitude extraordinaire, divise son histoire par hivers & par étés, racontant séparément les événemens compris dans chaque sémestre. Mais cet espace de tems est d'ordinaire trop court, pour que les événemens dignes de l'attention de l'histoire y soient commencés, suivis & achevés; c'est pourquoi sa narration est continuellement coupée & interrompue. La curiosité est excitée sans être satisfaite, & le lecteur est transporté, comme par magie, d'Athènes à Corcyre, de Lesbos au Péloponèse, de la côte d'Asie en Sicile. Thucydides suit l'ordre du

tems ; Hérodote, la liaison des événemens. Suivant le langage d'un grand critique, l'art & le goût d'Hérodote ont réduit un sujet extrêmement compliqué, en un tout régulier & harmonieux ; tandis que Thucydides a divisé un sujet très simple en plusieurs parties éparses qu'il est difficile de rassembler en un corps [a]. Le même critique observe que l'histoire d'Hérodote n'a pas seulement plus d'art & de variété, mais plus d'agrémens & d'éclat. Sans doute une épaisse obscurité repose sur les événemens de la guerre du Peloponèse ; mais qu'est-ce que l'histoire de toutes les guerres, sinon une description de crimes & de calamités? L'austère gravité de Thucydides correspond admirablement bien avec son sujet. Sa majesté est digne d'Athènes, lorsqu'elle commandoit à mille républiques tributaires. Son style concis, rapide & énergique, sa brièveté tranchante, & la clarté de ses expressions, représentent les contrariétés d'une vie active, & le tumulte des assemblées démocratiques. Démosthènes, que Denys d'Halycarnasse élève lui-même au-dessus de tous les orateurs, transcrivit huit fois, non

[a] Denys d'Halic., d'Hérodot. & Thucydid.

l'agréable histoire d'Hérodote ; mais les annales sententieuses, dures & souvent obscures de Thucydides [a].

Transition aux opérations militaires de la Grèce.

Cet historien laissa son ouvrage imparfait à la vingt-unième année de la guerre du Péloponèse. Il fut continué par Xénophon, qui déduisit les révolutions de la Grèce dans une suite de quarante-huit années, jusques à la bataille de Mantinée ; & c'est son ouvrage qui nous fournit les matériaux qui doivent servir à continuer l'histoire intéressante de la Grèce.

Un lecteur accoutumé aux opérations uniformes & conséquentes de la politique moderne, doit trouver extraordinaire que, moins de deux ans après le renversement de la démocratie d'Athènes par un général Lacédémonien, la même forme turbulente de gouvernement pût avoir été rétablie avec un nouvel éclat, par l'approbation & même le secours d'un Roi de Sparte. Les raisons expliquées dans le chapitre précédent, peuvent diminuer sa surprise, mais non la détruire ; & pour comprendre pleinement les causes de cet événement, il est indispensable de considérer, non-seulement

[a] Id. Ibid.

les

les factions intérieures qui troubloient les conseils de Sparte, mais aussi les objets extérieurs d'ambition ou de vengeance qui exigeoient & occupoient ses armes.

Pendant que le sort de la guerre du Péloponèse restoit encore incertain, les paisibles habitans d'Elis témoignèrent souvent le desir de rester neutres, afin de pouvoir s'adonner entièrement aux travaux champêtres qui faisoient leur bonheur, à l'administration des fêtes olympiques, & au culte indispensable de ces Dieux & de ces Héros à qui leur territoire étoit particulièrement consacré. Les sollicitations continuelles de Sparte, & la violence à laquelle Athènes se porta, sans y être provoquée, décidèrent les Eléens à se déclarer pour la première de ces deux républiques. Mais de tous les alliés de Sparte, ils étoient les plus indifférens & les plus lents. Leur secours, lorsqu'il falloit agir, étoit languissant & inefficace; & quand le retour régulier de la solemnité olympique suspendoit le cours des hostilités, ils montroient peu de partialité ou de respect pour leurs puissans confédérés, dont le génie ambitieux & guerrier paroissoit incompatible avec les douces jouissances de leur vie tranquille. Non contens de manquer ainsi à leur devoir, les

Les Eléens encourent la disgrace de Sparte.

Eléens y renoncèrent totalement : de concert avec les Mantinéens & les Argiens, ils abandonnèrent l'alliance de Sparte, se défendirent à main armée contre les usurpations de cette république, & exclurent ses membres du droit de consulter l'oracle, & de participer aux jeux & aux sacrifices qu'on célébroit à Olympie [a]. Ces injures demeurèrent impunies jusqu'à ce que l'heureuse issue de la guerre du Péloponèse eut disposé les Spartiates à ne plus dissimuler les insultes qu'on leur avoit faites, & les eût mis en état de les punir sévèrement.

Les Spartiates font une invasion dans l'Elide. Olymp. 94. 2. A. J. C. 403.

Tandis que Pausanias & Lysandre arrangeoient les affaires d'Athènes & de l'Asie, Agis, le plus belliqueux de leurs Princes, leva une puissante armée, pour infliger aux Eléens une vengeance tardive, mais terrible. Afin de les surprendre, il conduisit ses troupes à travers l'Argolide & l'Achaïe ; il entra sur leur territoire par le chemin de Larisse, en se proposant de marcher vers leur capitale par le chemin le plus court. Mais il eut à peine franchi le Larissus, qui donne son nom à la ville, & sépare les provinces adjacentes de l'Elide & de

---

a Thucyd. l. 5.

l'Achaïe, que ses troupes furent averties, par les secousses répétées d'un tremblement de terre, de s'abstenir de ravager un pays qui étoit sous la protection immédiate du Ciel. Au moins la superstition du Roi de Sparte donna cette interprétation à ce terrible phénomène. Il repassa sur le champ la rivière, & retournant à Lacédémone, il congédia son armée. L'inimitié des Spartiates fut retenue pour cette fois & non pas éteinte. Ayant offert aux Dieux les supplications & les sacrifices requis pour sanctifier leur profane invasion, les Ephores, l'année suivante, commandèrent à Agis de lever de nouvelles troupes, & de rentrer sur le territoire des Eléens. Aucun prodige défavorable n'arrêta le progrès de ses armes. Pendant deux étés & deux automnes, le pays fut en proie au ravage; les villages furent brûlés ou détruits; leurs habitans traînés en captivité; les édifices sacrés furent dépouillés de leurs ornemens les plus précieux; les portiques, les gymnases & les temples qui ornoient la ville de Jupiter, furent pour la plupart renversés.

Les Spartiates ne furent pas seuls coupables de ces attentats, & ne jouirent pas seuls des fruits de cette cruelle dévastation. L'invasion de l'Elide fournit une belle occasion de pillage aux

Arcadiens & aux autres républiques du Péloponèse, dont la rapacité étoit enflammée par la beauté virginale d'une contrée long-tems protégée par la religion contre les ravages de la guerre. Quand les principaux biens des Eléens eurent été détruits ou pillés, les Spartiates leur accordèrent enfin la paix, à condition qu'ils rendroient leur flotte, reconnoîtroient l'indépendance des villes ou villages subalternes, qui étoient semés le long des bords délicieux du Pénée & de l'Alphée, & prendroient pour modèle de leur gouvernement intérieur un plan prescrit par leurs conquérans [a].

Les Spartiates chassent les Messéniens de la Grèce. Olymp. 95. 4. A. C. 401.

La guerre d'Elide occupa mais ne captiva point l'attention des Spartiates ; & le châtiment de cette malheureuse république ne les détourna nullement de leurs autres projets de vengeance. Les Messéniens étoient leurs ennemis, non par circonstance & momentanément, mais par une haine naturelle & invétérée ; & ces peuples pouvoient s'attendre avec raison à se ressentir des suites fatales de leur triomphe. Après la destruction de Messène, la ville de Naupacte,

---

[a] Xénoph., Hellen. l. 3., c. 2., Diodor., l. 14 p. 404.

située sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, avoit offert une retraite sûre aux foibles restes de cette ancienne république. Florissante depuis, sous la protection d'Athènes, elle s'étendit sur la côte occidentale, & fonda une colonie considérable dans l'île de Céphalénie, qui en étoit voisine. Nous avons déjà rendu compte de la gratitude signalée des Messéniens, qui furent les plus zélés partisans & les plus utiles alliés d'Athènes dans la guerre du Péloponèse. Mais leurs secours & d'autres beaucoup plus puissans que les leurs, furent infructueux; & le tems étoit arrivé où ils devoient éprouver une punition cruelle, pour leurs injures récentes, ainsi que pour les anciennes. Le ressentiment de Sparte les chassa de Naupacte & de Céphalénie. La plupart se sauvèrent en Sicile; plus de trois mille firent voile vers la Cyrénaïque, seul pays qui fût hors d'atteinte de la puissance Lacédémoniène *.

Causes qui retirèrent la Sicile & la Cyrénaïque des vues politiques de la Grèce.

Depuis l'époque de cette importante émigration, les noms de Sicile & de Cyrénaïque s'offriront rarement dans cette histoire. C'est pourquoi il ne sera pas hors de propos de développer

* Diodor., l. 15. p. 415.

briévement les causes qui firent perdre de vûe à la politique générale de la Grèce une côte vaste & fertile, & une île qui ne l'étoit pas moins. D'ailleurs la situation isolée de ces provinces lointaines, en même-tems qu'elle empêchoit la Grèce d'intervenir aisément dans leurs affaires, exposoit particulièrement ces mêmes provinces à deux inconvéniens, qui rendoient plus incommode encore pour elles, la prétention d'intervenir, à leur tour, dans les affaires de la Grèce. Loin de la protection de leurs ancêtres Péloponésiens, les Cyrénéens & les Siciliens gémirent souvent de l'oppression de quelques tyrans domestiques & des ravages des barbares.

Histoire subséquente de la Cyrénaïque.

Les habitans de la Cyrénaïque eurent à soutenir la guerre alternativement avec les Libiens & les Carthaginois [a]. Ils furent ensuite opprimés par le tyran Ariston. Bientôt après ils recouvrèrent leur liberté civile [b]; mais ils furent souvent réduits à combattre pour leur indépendance nationale. Quoique fréquemment exposé à des invasions, leur pays ne fut jamais subjugué par aucun barbare; & leur liberté survécut

---

[a] Aristot., Polit., Salluste, de Bello Jugurth.

[b] Diodor., L. 14. p. 415.

aux républiques de leurs frères d'Europe, puisque leur premier acte de sujétion fut en faveur d'un des généraux d'Alexandre, qui, dans le partage des conquêtes de ce chef, obtint pour sa part la riche & fertile Egypte *.

Les révolutions de la Sicile sont beaucoup mieux connues que celles de Cyrené, & plus dignes d'être rapportées. Pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, les secours donnés par Syracuse aux Lacédémoniens se réduisirent insensiblement à rien ; ce qui fut occasionné par la nécessité de défendre la Sicile entière, contre les descentes formidables des Carthaginois, appelés par Ségeste & plusieurs autres cités subalternes, jalouses du pouvoir de leurs voisins, & sur-tout de celui de la capitale. L'espérance, d'ailleurs, d'acquérir tout d'un coup ces denrées précieuses qui faisoient sortir tant de trésors de l'Afrique, & sur-tout le desir de venger la mort d'Hamilcar, ainsi que le déshonneur du nom Carthaginois, au siége malheureux d'Himère, encourageoient ces fiers Africains à entreprendre sans cesse de nou- De la Sicile.

* Diodor., l. 19. p. 715, & Strabon., l. 17. p. 826.

velles expéditions pour subjuguer entièrement cette île.

Qui est long-tems harrassée par les Carthaginois ; Olymp. 92. 3. Olymp. 94. 1. A. C. 410 – 404.

Hannibal, petit-fils d'Hamilcar, fut chargé de la conduite de la guerre, qui commença l'an 410 avant l'ère chrétienne, & dura presque sans aucune interruption jusqu'à l'an 404. Les troupes de Carthage furent renforcées de leurs alliés d'Afrique. On fit des levées considérables parmi les naturels de l'Espagne & de l'Italie, qui jalousoient naturellement la gloire des Grecs & redoutoient leur puissance, avec d'autant plus de raison qu'ils ne voyoient aucune borne à leurs conquêtes & à leurs colonies. L'armée rassemblée excédoit le nombre de cent mille hommes ; elle fut transportée sur les côtes méridionales de la Sicile, dans une quantité proportionnée de galères & de vaisseaux de transport [a].

Dont les conquêtes sont interrompues par la peste.

Le projet d'Hannibal, ainsi qu'il paroît d'après ses démarches, étoit de conquérir successivement les plus petites villes & celles qui étoient le moins fortifiées, avant de mettre le siège devant Syracuse, dont la force naturelle, augmentée récemment par les ressources de l'art,

---

[a] Diodor. Sicul., l. 13., ch. 42. & suiv.

bravoit tous les assauts, & qui ne pouvoit être prise que par un blocus. La première campagne se rendit mémorable par la conquête de Sélinus & d'Himère; la seconde, par la démolition d'Agrigente; la troisième, par la prise de Gela. Les villes inférieures de Solas, d'Egeste, de Motya, d'Ancyre, d'Entella & de Panormus, appelèrent les Carthaginois dans leurs murs, où se rendirent sans résistance. Les conquérans auroient pu alors entreprendre le siège de Syracuse, objet principal de leur expédition; mais la peste mêla ses coups funestes aux ravages sanglans de la guerre, & frappa indifféremment & les vaincus & les vainqueurs. Non-seulement le général, mais la plupart de ses nombreuses troupes, furent les victimes de ce fléau; & Hamilcar, qui succéda au commandement, se contenta de laisser des garnisons dans les villes qui avoient été conquises, & s'en retourna en Afrique avec les débris de son armement, qui, pour surcroît de maux, apporta la contagion à Carthage, où elle fit pendant longtemps les plus grands ravages [a].

A. C. 409.
A. C. 406.
A. C. 405.

Cruauté excessive des Carthaginois.

Il étoit naturel, suivant l'esprit de la superstition Grecque, d'attribuer les malheurs des

[a] Diodor., l. 13, ch. 70, & suiv.

Carthaginois à la cruauté, & à l'impiété sans exemple avec lesquelles ils avoient dévasté successivement la Sicile. Il seroit inutile & même affligeant de décrire les scènes horribles de carnage & de meurtres qui se passèrent dans les différentes places où l'on osa leur résister. Sélinus, Himère, Géla & Agrigente, éprouvèrent tout ce que l'aveugle licence des Italiens put inventer de plus atroce, tout ce que la grave insensibilité des Espagnols put voir de sang froid, & tout ce que l'implacable vengeance des Africains put commettre de cruautés. Après la prise d'Himère, Hannibal sacrifia dans un seul jour trois mille de ses habitans aux mânes de son grand-père, qui avoit péri devant les murs de cette ville, dans la première invasion des Carthaginois; & le sort de ces malheureuses victimes, tout effrayant qu'il étoit, put paroître digne d'envie aux citoyens de Géla & de Sélinus, long-tems tourmentés de tous les maux de la guerre, de la peste & de la famine.

Ancienne magnificence d'Agrigente.

Mais de toutes les villes de Sicile, le sort d'Agrigente parut le plus déplorable, sur-tout en le comparant à sa prospérité récente. Sa situation délicieuse,[a] étoit assurée par la force

[a] Les particularités suivantes dans le texte, concernant

de ses murailles, & embellie de tous les agrémens de la nature & de l'art. Quiconque avoit observé les avantages sans nombre dont cette cité jouissoit dans son intérieur, & les campagnes riantes du territoire d'alentour, qui abondoit en toutes sortes de productions utiles, ne pouvoit s'empêcher de regarder les Agrigentins comme les habitans de la terre les plus fortunés. La fertilité prodigieuse du sol, & particulièrement l'abondance excessive des vignes & des oliviers [a], surpassoient tout ce qu'on a dit des climats les plus heureux, & fournissoient les objets d'un commerce très-lucratif avec les côtes peuplées de l'Afrique qui manquoient principalement de ces articles de culture. L'opulence extraordinaire des Agrigentins s'étoit développée dans la magnificence des édifices publics & dans l'éclat des fortunes particulières. Ils avoient commencé & presque achevé le célèbre temple de Jupiter, bâti dans le plus grand style d'architecture que les Grecs

Le temple de Jupiter.

Agrigente, sont tirées de Diodore de Sicile, p. 374--379. Valer. Maxim. l. 4. 8. Athenæus, l. 1. ch. 3.

[a] Diodore célèbre la hauteur des plants de vigne; ce que nous ne sommes pas accoutumés à regarder comme le sujet d'un panégyrique.

eussent employé pour les occasions les plus solemnelles. Ses murs étoient bordés de colonnes en dehors, & ornés de pilastres en dedans; & son étendue excédoit de beaucoup les dimensions ordinaires des anciens temples, puisqu'il avoit trois cens quarante pieds en longueur, soixante en largeur, & cent vingt en hauteur, sans comprendre le dôme qui étoit très-vaste & très-élevé. La grandeur des portes & du vestibule répondoit à la majesté de tout l'édifice, dont les ornemens en sculpture représentoient, avec une élégance & un travail finis, la défaite des Géans & la prise de Troie, conséquemment les plus illustres exploits des Dieux & des héros Grecs.

Leur luxe. Ce noble monument, consacré à la piété & au patriotisme, pouvoit faire dans l'esprit d'un philosophe, un contraste singulier avec d'autres édifices destinés à un objet tout-à-fait différent. Hors des murs d'Agrigente, étoit un lac artificiel de trente pieds de profondeur & de près d'un mille en circonférence, qui étoit continuellement rempli d'une rare variété de poissons les plus délicats, pour fournir un supplément de provisions aux tables des riches & aux festins publics. Mais rien ne pouvoit approcher de l'élégance & de la beauté des

tombeaux & des sépulcres érigés par les Agrigentins pour perpétuer la réputation de leurs coursiers qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques, &, si nous en croyons un témoin oculaire*, pour conserver le souvenir des cailles & des oiseaux délicats qui avoient été l'objet d'une tendre affection de la part des jeunes gens des deux sexes. Il ne seroit point étonnant, au reste, qu'un tel abus de l'opulence & des arts ait eu lieu chez un peuple aussi distingué que les Agrigentins par ses richesses exorbitantes & par son luxe excessif. Le travail de leurs nombreux esclaves faisoit valoir leurs champs & leurs manufactures. Ce fut par les labeurs & l'activité de ces mains serviles, que plusieurs citoyens surpassèrent en fortune, non seulement les Grecs anciens, mais les plus riches particuliers de ces tems modernes. Peu de tems avant le siège de la ville, Hexenitas revint en triomphe d'Olympie avec trois cents chariots, traînés chacun par deux chevaux blancs de race Siciliene. Antisthène avoit surpassé cette magnificence en célébrant le mariage de sa fille; mais aucun Agrigentin n'avoit pu le disputer

Excessive richesse des individus.

* Timæus apud Diodor. l. 13.

en splendeur au bon Gellias, dont le palais entretenoit & logeoit cinq cens hôtes, & dont les celliers, consistant en trois cens larges réservoirs taillés dans le roc, invitoient chaque jour les citoyens & les étrangers à des fêtes bachiques.

Siège d'Agrigente.

Les Agrigentins, avertis, avant la seconde invasion des Carthaginois, par le destin de Sélinus & d'Himère, avoient préparé toutes les choses les plus nécessaires à leur défense. Leurs magasins étoient comblés de provisions & leurs arsenaux remplis d'armes. Pleins de confiance en leur prospérité, ils avoient eu le courage de résister aux premières attaques de leurs ennemis; mais amollis par le luxe & par les commodités de l'opulence, ils n'eurent pas la force de persévérer. Leurs alliés en Sicile & en Italie, ne montrèrent pas ce degré d'ardeur qu'on auroit pu attendre d'eux dans une guerre qui les intéressoit tous. Les Agrigentins, cependant, par le moyen de quelques secours de Syracuse, de Géla & de Camérina, ainsi que de plusieurs de leurs alliés Grecs d'Italie, soutinrent le siège huit mois, durant lesquels les Carthaginois employèrent toutes les ressources de la force & de l'industrie. Insensiblement la place fut serrée de près, par le moyen d'immenses machines

de bois, tirées sur des roues, & qui mettoient les assiégeans de niveau avec ceux qui défendoient les murailles; mais avant qu'on eût fait aucune brèche, la plus grande partie des habitans se détermina à abandonner la ville.

Ils partirent durant l'obscurité de la nuit avec leurs femmes & leurs familles, & plusieurs d'entr'eux se sauvèrent heureusement à Géla, à Syracuse & à Leontium. D'autres, manquant de courage pour suivre cette résolution, ou dédaignant de survivre au destin de leur patrie, se tuèrent de leurs propres mains. Une troisième classe, plus timide ou plus superstitieuse, s'enferma dans les temples, espérant se sauver par la protection des Dieux ou par les terreurs religieuses de l'ennemi. Mais les Barbares ne respectèrent pas plus les lieux sacrés que les profanes. Les statues consacrées, les autels & les offrandes furent confondus avec les choses les plus viles, & pillés ou détruits indifféremment. Un seul acte mémorable de désespoir peut donner une idée de l'horreur de cette scène épouvantable. Le bon & charitable Gellias s'étoit réfugié, avec ses nombreux amis & ses plus riches trésors, dans le temple de Minerve; mais lorsqu'il apprit la

Destinée malheureuse de ses habitans.

désolation universelle de sa patrie, il mit le feu à l'édifice sacré, aimant mieux périr par les flammes que par la rage des Carthaginois *.

Denys s'élève au milieu du tumulte de la guerre & des factions, Olymp. 93. 1. A. C. 408.

Près de quatre-vingt ans avant la démolition d'Agrigente, la Sicile avoit acquis une gloire immortelle, par la défaite d'un plus grand nombre d'usurpateurs ; mais alors toutes les forces de l'île étoient réunies & animées par les vertus & les talens de Gélon ; au-lieu que dans cette seconde circonstance, les Siciliens étoient divisés par des factions domestiques. Syracuse avoit banni le seul homme dont la sagesse consommée, ainsi que la valeur & la fidélité reconnues, auroient pu résister à l'orage. Hermocrates, ce digne patriote, étoit revenu en Sicile dans l'intervalle du siège d'Himère & de celui d'Agrigente, & il avoit essayé, à la tête de ses nombreux partisans, de se faire admettre dans la capitale. Mais cette tentative lui devint funeste, & occasionna par ses suites la destruction de la liberté publique. Ses amis, quoique repoussés & bannis, trouvèrent bientôt un chef propre à venger leur cause, & à punir l'ingratitude des Syracusains.

* Diodorus, p. 379.

Ce

Ce chef étoit le célèbre Denys, jeune homme de vingt-deux ans, né dans une classe inférieure, mais d'une ambition sans bornes; dénué (si nous en croyons les historiens) de presque toute sorte de vertus & doué de tous les talens; & dont le destin étoit de vivre & de briller au milieu des troubles d'une guerre étrangère, & des dissentions civiles qui sont toujours favorables à l'élévation des génies supérieurs. Quoiqu'estimé & considéré d'Hermocrates, qui pouvoit plus aisément discerner le mérite de ses talens, que découvrir le danger de son ambition, Denys s'étoit fait des amis dans la faction opposée, & il fut rappelé de son exil. Ses services dans la guerre des Carthaginois le firent distinguer. Il excelloit en valeur & nul ne pouvoit l'égaler en éloquence; il persévéroit constamment dans ses vues; il savoit se plier aux circonstances, & faire valoir ses moyens avec souplesse & avec dextérité: l'apparence du patriotisme le fit aimer du peuple, & il employa son influence sur le peuple pour faire rappeler ses amis de leur bannissement. Son caractère.

La reconnoissance d'un parti & l'admiration de tous deux le mirent en état d'obtenir le commandement des troupes mercenaires, & Moyens par lesquels il usurpe le gouvernement de Syracuse Olymp. 93. 4. A. C. 405.

la conduite de la guerre. Mais il s'occupa moins du soin de vaincre les Carthaginois, que d'assujettir ses concitoyens, que leur turbulence factieuse rendoit indignes de la liberté. Sous prétexte de redouter la violence de ses ennemis, il se fit donner une garde qu'il s'attacha aisément par une générosité adroite. Le pouvoir militaire, l'influence & les richesses de Philistus, l'historien de Sicile, qui fut honoré du nom de second Thucydide [a], & surtout son ambition pleine de ruse & d'audace, mirent Denys en état, à l'âge de vingt-cinq ans, d'usurper le gouvernement de Syracuse, où il régna pendant trente-huit ans.

Succès de son règne. Olymp. 93. 4. A. C. 405. Olymp. CIII. 2. A. C. 367.

Durant ce long règne, il fut presque toujours occupé à la guerre, tantôt contre les Carthaginois, tantôt contre ses sujets rebelles. Il triompha enfin de ses ennemis & de ceux de sa patrie, ayant réduit presque à rien la puissance Carthaginoise en Sicile, & appaisé ou intimidé les révoltes domestiques. Mais quoique sa situation fut brillante alors, il ne la regardoit que comme un degré pour arriver à un plus haut point de grandeur. Il assiégea & prit Rhégium, la clef de l'Italie ; & la

[a] Cicero de Orator., l. II.

foible confédération des Grecs de cette contrée n'auroit pu en empêcher la conquête, si les hostilités renouvelées de la part des Carthaginois & de nouveaux troubles dans l'intérieur, n'eussent arrêté le progrès de ses armes. Il résista aussi heureusement à cet orage qu'au précédent, & transmit à son fils le paisible héritage de la plus grande partie de la Sicile; ayant augmenté les fortifications de la capitale avec un art merveilleux; ayant élargi & perfectionné la forme des galères Syracusaines; ayant inventé les catapultes, machines de guerre qu'il employa avec grand succès aux sièges de Motya & de Rhegium; & après avoir non-seulement défendu son île contre les invasions étrangères, mais avoir rendu sa puissance formidable aux contrées voisines.

Ses ouvrages de poésie furent de toutes ses entreprises celles qui eurent le moins de succès. Ses vers, quoiqu'exaltés par les plus habiles *rapsodistes* du tems, furent reçus avec un mépris signalé aux jeux olympiques. Il renouvela une seconde fois ses prétentions à la renommée littéraire devant cette illustre assemblée; mais son ambassadeur y reçut les affronts les plus humilians: l'orateur Lysias prononça un discours dans lequel il soutint qu'il étoit indé- Son ambition littéraire.

cent d'admettre le représentant d'un tyran impie, dans une solemnité consacrée à la religion, à la vertu & à la liberté [a]. L'oraison de Lysias donne lieu de soupçonner que la plénitude du pouvoir de Denys, plutôt que les défauts de sa poësie, l'exposa à la censure & à la dérision des spectateurs Olympiques; & ce soupçon reçoit un nouveau degré de force, en considérant que la dernière année de son règne, il mérita & obtint la couronne poëtique à Athènes; ville renommée pour l'impartialité de ses décisions littéraires [b].

A. C. 387.

Raisons pour lesquelles le caractère de Denys a paru si odieux aux anciens historiens.

C'est une chose remarquable, qu'avec un esprit aussi actif, aussi intelligent & aussi vigoureux, avec autant de talens en tout genre & autant de gloire, Denys ait été universellement représenté comme l'exemple le plus frappant d'un tyran odieux & misérable, & comme un objet de terreur pour lui-même & d'exécration pour les siècles suivans. L'évidence incorruptible de l'histoire prouve cependant que le caractère de Denys n'étoit pas aussi odieux qu'on a voulu le peindre. Sa situation le contraignoit

[a] Vie de Lysias, p. 117. Denys d'Halicarn. de Demosth.

[b] Isocrat. Panégyr.

à l'artifice ; & on convient qu'il prenoit souvent les dehors de la vertu. Toujours prévoyant & rusé, il étoit tour-à-tour, suivant qu'il convenoit à ses intérêts, doux, affable & complaisant, ou cruel, arrogant & impérieux. Les Syracusains ne ressentirent jamais la rigueur de sa tyrannie, qu'après l'avoir provoqué par une révolte, durant laquelle ils traitèrent sa femme & ses enfans avec la plus grande brutalité & la dernière barbarie. Mais il y a deux circonstances dans le caractère de Denys qui excitèrent particulièrement l'indignation des moralistes de la Grèce & de Rome, & que la modération ou la douceur des tems modernes sera disposée à considérer avec moins de sévérité. Il avoit usurpé le gouvernement d'une république libre, ce qui devoit paroître nécessairement un crime odieux aux yeux de ceux qui regardoient l'assassinat d'un tyran comme l'effort le plus méritoire de la vertu humaine ; & il avoit un souverain mépris pour la religion de son pays ; crime qui ne se pardonnoit point, & dont le plus foible soupçon avoit coûté la vie aux hommes les plus aimables & les plus respectables. Mais l'impiété de Denys ne provenoit que de son intérêt, & quelquefois du jeu de son esprit. Il dépouilla une célèbre statue

de Jupiter, d'une robe d'or dont elle étoit couverte, en observant que cette robe étoit trop pesante en été, trop froide en hiver. Ce fut par une raison également ingénieuse qu'il priva Esculape de sa barbe d'or, assurant qu'un ornement aussi vénérable convenoit mal au fils de l'imberbe Apollon. Mais s'il dépouilla les autels & les statues, il augmenta & perfectionna la marine & les armées de Syracuse, qui furent employées avec succès contre l'ennemi public. On peut opposer, d'ailleurs, au torrent général des satyres & des déclamations contre cet homme extraordinaire [a], l'opinion de Polybe & de Scipion l'Afriquain, les deux personnages les plus célèbres du siècle le plus illustre de Rome : « que personne ne concerta ses projets avec plus de prudence, ou

[a] L'histoire authentique du règne de Denys est recueillie en détail par Diodore de Sicile, l. 14 & 15. Rapporter les anecdotes nombreuses & invraisemblables que Ciceron, Plutarque, Sénéque & d'autres moralistes racontent de lui, ce seroit transcrire ce qui n'est pas aisé à croire. Le lecteur peut consulter particulièrement Plut. Edit. de Paris, in moral. p. 78 & 83. De Garrul. p. 508. in Dion. p. 961; & plusieurs passages de Ciceron, de officiis, & Tusculan. Quæst.

ne les exécuta avec plus de hardiesse que le vieux Denys. »

Son fils, Denys le jeune, surpassa ses vices sans posséder ses talens. Le règne de ce second tyran fut plein de trouble & sans gloire. Dion, son parent, l'aimable disciple de Platon, s'efforçoit de corriger les désordres de cet esprit indomptable. Mais cette tâche fut trop pénible pour Dion & pour Platon lui-même. Le premier voyant qu'il étoit impossible de retenir les excès du prince, entreprit la défense du peuple. Son patriotisme arrêta pour un moment, mais ne détruisit pas la tyrannie de Denys, qui fut enfin abolie, après vingt-deux ans de règne, par la magnanimité de Timoléon *. Cette révolution n'arriva que deux ans avant que Corinthe, la patrie de Timoléon, ainsi que les autres républiques de la Grèce, fussent soumises aux armes de Philippe de Macédoine; & ces républiques ayant perdu leur propre indépendance, ne purent plus défendre la liberté de leurs colonies.

Règne peu glorieux du jeune Denys. Olymp. CIV. 3. A. C. 362. Olymp. CX. A. C. 340.

De nouveaux tyrans s'élevèrent dans Syracuse & presque dans chaque ville de la Sicile,

La Sicile devient province Romaine. Olymp. 142. 1. A. C. 212.

* Corn. Nepos. Diodor. Sic. Plut. Dion.

& tinrent leur autorité précaire, tantôt de la protection des Carthaginois, tantôt de celle des Romains. Les citoyens de Syracuse, se rappelant leur ancienne indépendance, détrônèrent les usurpateurs, & jouirent encore pendant long-tems de leur liberté. Mais avec le tems les Romains s'emparèrent de la ville. La valeur de Marcellus, secondée par la perfidie de la garnison, prévalut, après un siège de trois ans, sur les efforts puissans des machines que le génie inventif d'Archimède avoit employées [a]. La réduction de la capitale fut suivie immédiatement de la conquête du territoire; & la Sicile, dès-lors, fut regardée comme une province Romaine, & fut la première contrée, hors des limites de l'Italie, qui apprit à cette république victorieuse à goûter les douceurs d'une domination étrangère [b].

---

[a] Polyb. Excerpt. l. 8., Plut. in Marcell.

[b] Livy. l. 24. & Cicero in Verrem, en peu de mots: — Omnium exterarum gentium princeps Siciliæ ad amicitiam fidemque, P. R. aplicuit; primaque omnium, id quod ornamentum imperii est, provincia est appellata: prima docuit majores nostros, quam præclarum esset exteris gentibus imperitare.

CHAPITRE XXV.

Mort de Darius Nothus. — Cyrus dispute la succession du Trône à son frere aîné Artaxerces. — Caractère de Cyrus. — Etat de l'Asie mineure sous son Gouvernement. — Ses forces & ses ressources. — Son expédition dans la haute Asie. — Il rencontre son frère avec une nombreuse armée. — Bataille de Canaxe. — Mort de Cyrus. — Les Grecs, ses Auxiliaires, remportent la victoire. — Ils font un traité avec Tissaphernes. — Les généraux Grecs sont assassinés par trahison. — Artaxerces envoie demander les armes aux troupes Grecques. — Conférence à ce sujet.

TANDIS que les opérations de la guerre conspiroient, avec les révolutions du Gouvernement, à détacher les colonies Grecques, en Italie, en Sicile & à Cyrène, des intérêts généraux & de la politique de la mère-patrie, une série d'événemens, non moins curieuse qu'importante, lioit, sous des rapports intimes, l'histoire de la Grèce aux annales de l'Empire Persan. La même année mémorable qui

Mort de Darius Nothus. Olymp. 94. 1. A. C. 404.

vit finir la guerre destructive du Péloponèse, termina la carrière active & le règne prospère de Darius Nothus. Il avoit nommé pour son successeur Artaxerces, appelé Mnemon, à cause de sa grande mémoire; & il avoit persisté dans ce choix, malgré les instances de l'ambitieuse Parysatis, qui avoit fait valoir toute son influence sur l'esprit de son vieux & complaisant mari, pour obtenir le royaume en faveur de Cyrus, le jeune frère d'Artaxerces, & le benjamain de sa mère. La rivalité des jeunes princes, qui se trouvèrent tous deux à la cour dans les derniers momens de Darius, dégénéra malheureusement en inimitié; & une circonstance, qui seroit regardée aujourd'hui comme indifférente, augmenta l'indignation de Cyrus. La naissance d'Artaxerces étoit arrivée avant que son père montât sur le trône; mais Cyrus étoit né fils d'un Roi, distinction qui, toute frivole qu'elle puisse paroître dans les tems modernes, avoit néanmoins engagé Darius Hystaspes à préférer Xercès, le plus jeune de ses fils, à son frère aîné Artabazanes [a].

La succession d'Artaxerces lui est disputée par son jeune frère Cyrus.

[a] Hérodote, l. 7. ch. 2.

Cet exemple donné par un Monarque aussi illustre, avoit pu justifier les instances de Parysatis, tandis que, d'un autre côté, le mérite de Cyrus réclamoit fortement en sa faveur. Ce prince avoit montré de bonne-heure tous les talens & les vertus propres à remplir dignement le rang le plus élevé & à exécuter les plus grandes entreprises. Il avoit obtenu, à l'âge de dix-sept ans, les Gouvernemens de la Lydie, de la Phrygie & de la Capadoce; & le même décret de Darius qui détruisoit ses espérances à la succession du trône de Perse, le rendoit satrape héréditaire de ces belles provinces. Après le décès de ce Monarque, Cyrus se préparoit à retourner dans l'Asie mineure, avec la même escorte qui l'avoit accompagné à Suze, & qui consistoit en trois cens Grecs pesamment armés, commandés par Xénias, Arcadien. Mais au moment où il se disposoit à quitter la cour, il fut accusé de trahison par le perfide Tissaphernes, qui croyoit, par ce moyen, profiter des dépouilles du jeune prince. On l'arrêta par ordre d'Artaxerces; mais la puissante protection de Parysatis, qui, quoiqu'elle ne chérit que Cyrus, étoit respectée de ses deux fils, défendit sa vie, vengea son honneur, & le fit rétablir dans son gouvernement.

Cause de son ressentiment contre Artaxerces.

Circonstances favorables à son ambition.

Le danger dont la personne de Cyrus avoit été menacée, ne pouvoit affecter beaucoup la force héroïque de son esprit; mais l'affront fait à sa dignité le piqua jusqu'au vif; & dès le moment qu'il eut recouvré sa liberté, il se détermina à venger ses injures [a], ou à périr dans l'entreprise. Comme dans les contrées despotiques de l'Orient, il n'y a presque aucune gradation intermédiaire entre le prince & le peuple, & d'autre alternative que celle de la domination ou de la servitude, un sujet mécontent ou rébelle doit étouffer son animosité, ou se soumettre à mourir, ou aspirer à régner [b]. La grande ame de Cyrus préféra naturellement la carrière du danger & de la gloire; il se prépara non-seulement à punir

---

[a] Xénoph. Anab., l. 1. ch. 1. Ce fut l'origine de son ressentiment, que Xénophon exprime avec une grande délicatesse : ὁ δε κινδυνευσας κ̀ ατιμασθεις βȣλευεται ὁπως μηποτε ετι εϛαι επι τῳ ἀδελφῳ, &c. Il assuroit son indépendance, le premier desir d'un grand cœur.

[b] Cyrus se détermina, dit Xénophon, à ne pas dépendre plus long-tems de son frère, αλλα ην δυνηται βασιλευσειν αντ' εκεινȣ, « mais à régner en sa place, s'il étoit possible.

l'injustice d'Artaxerces, mais à usurper son trône, défendu par un million d'hommes armés, & protégé du pouvoir de la superstition & de l'éclat d'une réputation héréditaire. Ce projet, tout grand qu'il étoit, eût paru extravagant, si le jeune prince n'eût pas eu des ressources extraordinaires dans les facultés de son esprit, dans la tendre affection de ses sujets barbares, & sur-tout, dans la fidélité & la valeur des Lacédémoniens ses alliés.

Caractère de Cyrus.

Soit que nous considérions ce qu'il dit ou ce qu'il fit, soit que nous nous en rapportions au témoignage de ses contemporains, ou au témoignage plus sûr encore de sa vie & de ses actions, Cyrus paroît avoir vécu pour l'honneur de la nature humaine & particulièrement pour l'honneur de l'Asie; qui n'a jamais produit, dans aucun siècle, un nombre bien considérable de grands caractères, quoiqu'elle soit la partie du globe la plus riche & la plus peuplée. Dès l'âge de sept ans, il avoit été élevé aux portes du palais, à tirer de l'arc, à manier le cheval & à dire la vérité, suivant la discipline instituée par le grand fondateur de la Monarchie; discipline bien propre à former, dans l'âge de la simplicité, les princes & les

En contraste avec celui des nobles Persans.

nobles Persans. Mais dans le cours de deux siècles les progrès du luxe, l'exemple contagieux d'une cour corrompue, & les perfides leçons des gens du monde, avoient perverti ce système salutaire d'éducation; & les grands de la Perse, quelque avantage qu'ils tirassent d'ailleurs de leurs exercices, avoient si peu de respect pour la vérité (ainsi qu'on le verra par la suite) que s'ils la disoient quelquefois, ce n'étoit que pour tromper, & qu'ils faisoient rarement une promesse sans la rompre ou un serment sans le violer. La conduite de Cyrus fut absolument l'opposé de tout cela. Il égaloit & surpassoit même ses compagnons dans toutes sortes de qualités extérieures. Mais tandis qu'il excitoit l'admiration de la multitude par sa beauté mâle, par son adresse, son activité & son courage supérieur, ainsi que par son habileté dans tous les exercices militaires, il ne paroissoit pas donner une grande importance à ces avantages superficiels. Il regardoit la droiture du cœur comme la seule base solide d'un grand caractère. Sa probité étoit uniforme, sa parole sacrée, son amitié inviolable. Dans la fougue de la première jeunesse, il cédoit, avec une docilité rare, aux avertissemens qu'on lui donnoit. Ni la richesse,

ni la naissance, ni le rang, mais l'âge & la vertu, étoient les objets de son respect: & sa conduite aussi singulière que méritoire, fut admirée universellement & à juste titre.

Ses sujets dans l'Asie mineure, furent en particulier saisis de l'étonnement le plus agréable, lorsqu'au-lieu d'un satrape voluptueux & dissolu, avide d'amasser & de jouir, ils virent un prince qui préféroit l'intérêt public au sien propre; qui diminuoit les impôts pour encourager l'industrie; dont les mains elles-mêmes donnoient l'exemple utile des travaux champêtres [a]; dont les décisions réunissoient la justice & la clémence, & dont la vigilance active introduisit (ce qui n'a jamais eu lieu dans cette péninsule de l'Asie avant ni depuis le gouvernement de Cyrus) une police si bien réglée, que les propriétés y étoient assurées, & que le commerce y jouissoit de la plus grande liberté. Etat de l'Asie mineure durant son administration.

Lorsque l'esprit de justice & l'intégrité sont accompagnés des talens & de l'activité, ces vertus inspirent un tel degré de respect pour l'administration d'un prince, que ce respect Ses actes de popularité.

---

a Xénoph. ibid., Cic. in Senect., Plut. in Lysand. ont tous célébré cette partie de son caractère.

s'étend naturellement sur sa personne. Mais il ne suffit pas, cependant, d'obtenir la reconnoissance & l'estime publiques, il faut exciter encore l'affection & l'ardeur de ses amis, sans le secours desquels il est impossible d'accomplir un grand projet. Cyrus surpassa tous ses contemporains dans l'art d'acquérir & de conserver l'amitié des hommes les plus importans & les plus estimables. Sa gratitude fut toujours au-delà du service qu'on lui avoit rendu; mais sa libéralité fut dirigée par le discernement, & ses largesses furent rehaussées par la manière affectueuse & caressante avec laquelle il les faisoit. Quand il découvroit un homme réellement digne de sa confiance & de son estime, il ne se contentoit pas de lui donner une part dans son affection, il lui donnoit son cœur tout entier; & la grace qu'il demandoit aux dieux dans ses prières habituelles, c'étoit de vivre assez long tems pour pouvoir reconnoître dignement les bons services de ses amis & punir les injures de ses ennemis.

Nombre de ses troupes d'Asie.

Avec un tel caractère & de pareils sentimens, Cyrus s'attacha un grand nombre d'amis fidèles, & trouva la plus prompte obéissance dans tous ses sujets. Les provinces où il commandoit pouvoient mettre sur pied cent mille combattans;

qui,

qui, quoique peu belliqueux, surpassoient néanmoins en bravoure & en adresse les troupes efféminées de la haute Asie.

Sa grande confiance dans la gratitude & la valeur des Grecs.

Il étoient redevables de cet avantage à leur commerce avec les Grecs, dont la valeur disciplinée, plus encore que le nombre de ses barbares, encouragea Cyrus à entreprendre une expédition pour acquérir l'empire d'Orient. Il avoit mérité, par les services les plus importans, la reconnoissance de la république de Lacédémone, qui s'étoit élevée au premier rang dans la Grèce, & avoit acquis la prépondérance sur mer, principalement par son secours. Pour reconnoître cette faveur, si précieuse aux yeux d'un peuple ambitieux, les Spartiates s'empressèrent de satisfaire à sa demande, en envoyant en Asie huit cens hommes pesamment armés, sous le commandement de l'intrépide Cheirisophus; & ils chargèrent leur amiral Samius, qui avoit succédé à Lysandre dans le gouvernement de la côte Ionique, d'agir de concert avec Cyrus, en employant leur puissante flotte à toutes les opérations que le prince Persan jugeroit convenables [a]. Quand

[a] Xénophon Hellen., l. 3.

même ils n'eussent rendu que ce service à Cyrus, il auroit eu lieu d'être très-satisfait de leur reconnoissance, d'autant plus que leur alliance, le rassurant du côté de l'Europe, le mettoit en état de retirer ses garnisons de l'Occident & d'augmenter la force de son armée. Mais l'amitié des Spartiates alla beaucoup plus loin. Ils lui permirent de faire des recrues dans toutes les provinces de leur domination; & la généreuse munificence de Cyrus s'étoit attaché de nombreux partisans bien propres à faire ces levées & à les commander. Cléarchus le Spartiate, Menon le Thessalien, Proxénus le Béotien, Agias l'Arcadien, & Socrate l'Achéen, tous également dévoués à l'intérêt & à la gloire du prince Persan, rassemblèrent, sur-tout dans leurs républiques respectives, environ dix mille hommes pesamment armés, & près de trois mille archers & gens de bouclier.

Nombre de ses troupes Grecques.

Ces préparatifs, qui se faisoient en silence & avec célérité, trompèrent l'indolence hautaine des Perses; mais ils n'échappèrent point à la vigilance d'Alcibiades, qui résidoit pour lors à Grynium, ville de Phrygie, sous la protection de Pharnabaze. Excité par le ressentiment contre les Lacédémoniens, ou jaloux de se faire un mérite auprès du grand Roi, il demanda une

Secret de ses préparatifs.

escorte au Satrape, pour aller en sûreté à Suze, afin d'avertir Artaxerces du projet de son frère. Pharnabaze, qui n'avoit point eu le mérite de cette découverte, voulut en avoir la récompense; c'est pourquoi il s'empressa, comme nous avons eu occasion de le rapporter [a], de consentir à la demande de Lysandre, en faisant périr Alcibiades.

Cyrus entreprend son expédition dans la haute Asie. Olymp. xcv. 1. A. C. 400.

Mais ni l'avis donné par le gouverneur Persan, ni les sollicitations répétées de Tissaphernes, ni la conscience de sa propre injustice & de sa cruauté, ne purent faire sortir Artaxerces de la profonde sécurité où il reposoit. Cyrus completta ses levées, sans peine & presque sans donner aucun soupçon; & il se prépara, au commencement de l'année 400 avant Jesus-Christ, à marcher des côtes d'Ionie dans la haute Asie, à la tête de cent mille Barbares & d'environ treize mille Grecs. Son voyage vers Babylone, sa défaite & sa mort dans la plaine de Canaxa, la retraite & la dispersion de ses troupes, & le retour mémorable des Grecs dans leur pays, ont été rapportés par l'admirable disciple de Socrate (que l'amitié de

Détail de cette expédition par Xénophon.

---

[a] Voyez plus haut ch. 23.

Proxénus le Béotien avoit recommandé à Cyrus) avec des descriptions si belles, une connoissance si profonde de la guerre & de la nature humaine, & une éloquence si inimitable, qu'il n'y a que l'ouvrage de Xénophon l'Athénien, qui puisse réunir tant de choses ensemble. La retraite fut principalement conduite par Xénophon lui-même; ce qui le mit à portée d'embellir son récit d'une variété si intéressante d'incidens & de caractères, que ce récit sert à prouver combien la force de la vérité & la nature sont au-dessus des facultés de l'imagination la plus fertile. Ce seroit une entreprise, non-seulement hardie, mais présomptueuse, de vouloir revenir sur un objet traité par un écrivain aussi accompli, si le plan de cet ouvrage ne nous obligeoit pas à choisir les principales circonstances qui peuvent nous éclairer sur la condition des anciens tems, & qui lient l'expédition de Cyrus à l'histoire subséquente de la Grèce.

Rapidité de sa marche.

Ayant assemblé ses forces à Sardis, le prince Persan se porta vers la haute Asie avec la plus grande célérité, poussé par l'activité de son ressentiment ou de son ambition. En quatre-vingt-treize jours de marche, il traversa les provinces de Lydie, de Phrygie, de Capa-

doce, les montagnes de Cilicie & la Syrie; il passa l'Euphrate à Thapsaque; & ensuite pénétrant dans le désert, il arriva aux frontières de la Babylonie. Sa nombreuse armée éprouva beaucoup moins de difficultés qu'on ne devoit naturellement l'espérer dans une marche de plus de douze cent milles. Le fertile territoire de l'Asie mineure la fournissant abondamment de toutes sortes de provisions, la mit en état de faire ordinairement quinze à seize milles par jour. Les Satrapes dépendans ou les vice-rois de la Lycaonie & de la Cilicie, furent moins empressés à défendre le trône d'Artaxerces qu'à empêcher le pillage & la dévasta-tastion de leurs provinces. Mais le premier fut sévèrement puni d'avoir voulu s'opposer au passage de Cyrus sans avoir ni les forces ni le courage pour résister [a].

Syénesis, gouverneur de Cilicie, eût raison de craindre que son pays ne fût pillé avec la même rapacité qu'avoit éprouvée la Lycaonie. C'est pourquoi il essaya de profiter de la force naturelle d'une province dont les frontières méridionales sont baignées de la mer & défen- La Cilicie épargnée en faveur de la belle Epyaxe.

---

[a] Xénophon. Anabas., l. 1. p. 248.

dues des autres côtés par les branches tortueuses du mont Taurus [a]. Il n'y a vers l'ouest qu'un seul passage, appelé par Arrien, les portes de Cilicie [b], dans lequel on ne peut admettre qu'un seul chariot de front, & dont l'accès, très-difficile, est obscurci par les montagnes élevées & presqu'inaccessibles qui l'environnent. Ces montagnes étoient occupées par les troupes de Syénesis, qui auroit pu empêcher le passage de l'armée, s'il eût conservé son poste. Mais le timide Cilicien ne s'étoit pas confié entiérement à ses armes pour la défense de son pays. Sa femme, la belle Epyaxe, avoit été, par son ordre ou tout au moins avec sa permission, au-devant de Cyrus à Cylène, sur les frontières de la Phrygie ; & elle avoit présenté, suivant la coutume de l'Orient, la foi & hommage, avec de l'or, de l'argent & d'autres dons précieux. Mais le plus beau présent qu'elle put faire à Cyrus, fut celui de sa jeunesse & de sa beauté, qu'elle soumit, dit-on, au prince amoureux, qui après l'avoir traitée avec la plus grande distinction & la plus grande magnifi-

a Xénoph. p. 248.

b Arrian., Expéd. Alexand., l. 2. p

vence *, la renvoya en Cilicie par le chemin le plus court, mais le plus difficile, qui conduisoit à travers les montagnes.

Cyrus ajouta à l'escorte qui l'accompagnoit, un corps considérable de Grecs, commandé par Ménon le Thessalien. La plus grande partie de ce corps arriva à Tarse, la capitale, avant que l'armée de Cyrus eût atteint les portes de la Cilicie; mais deux compagnies, qui se montoient ensemble à une centaine d'hommes, se trouvèrent perdues, & on supposa qu'elles avoient été détruites par les Montagnards, tandis qu'elles alloient à la recherche du butin. Syénesis fut humilié en apprenant que l'ennemi étoit déjà entré dans sa Province.

Les Grecs pillent Tarse.

---

* Elle pria Cyrus de lui faire voir ses troupes. Il y consentit, & suivit sa voiture dans un char ouvert. Mais la curiosité d'Épyaxe pensa lui coûter cher. « Lorsque les Barbares eurent été passés en revue, les Grecs eurent ordre de se mettre sous les armes, & d'avancer comme pour la charge; après quoi les soldats, de leur propre mouvement, coururent vers leurs tentes, avec de grands cris, ce qui jeta les Barbares dans la consternation; Épyaxe sortit de sa voiture; les Grecs revinrent en riant; & Cyrus se réjouit en voyant la terreur que les Grecs avoient inspirée aux Barbares. » Xénoph. Anabas., l. 1. p. 247.

Mais lorſqu'il ſut, d'un autre côté, que la flotte Péloponéſiene avoit fait voile d'Ionie pour agir de concert avec l'armée, il fut entièrement déconcerté dans ſon plan de défenſe. Il s'enfuit à la hâte, abandonnant ſes tentes & ſon bagage aux uſurpateurs. Cyrus paſſa les montagnes ſans obſtacle, & traverſa les belles plaines de Cilicie, arroſées de toutes parts d'un grand nombre de rivières, ornées d'arbres & de vignes, & abondantes en orge, en ſeſame, en millet & en froment. Il arriva en quatre jours dans la grande & riche cité de Tarſe, qui fut pillée par les Grecs pour venger la perte de leurs compagnons.

Cyrus fait un échange de préſens avec Syéneſis Satrape de Cilicie.

Cyrus fit demander immédiatement le Gouverneur, qui avoit quitté ſon palais, & s'étoit retiré avec la plus grande partie des habitans, dans les montagnes voiſines. Epyaxe eut toutes les peines du monde à raſſurer ſon timide époux [a], & à lui perſuader de ſe rendre au

[a] L'orgueil auſſi bien que la crainte, ſemble avoir fait agir Syéneſis; ὁ δε ὐδε προτερον ὐδενι πω κρειττονι εαυτȣ εις χειρας ελθειν εφη, ὐδε τοτε κυρω ιεναι ηθελε πριν ἡ γυνη αυτον επεισε. « Syéneſis déclara qu'il ne s'étoit jamais ſoumis auparavant au pouvoir d'aucun homme qui lui fût ſupérieur; & qu'il n'iroit point vers

pouvoir d'un supérieur auquel il apporta une somme considérable d'argent pour prix de sa sûreté. Cyrus reçut gracieusement ce subside qui venoit fort à propos pour payer ses troupes ; & en retour, il honora Syénesis par des presens qui étoient regardés comme d'une grande valeur chez les rois de l'Orient. Ils consistoient en un habillement Persan, en un cheval avec un frein d'or, en une chaîne, des bracelets & un cimeterre d'or. Les prisonniers furent mis en liberté, & la Cilicie fut exemptée dès-lors du pillage [a].

L'abondance & la prospérité corrompirent les Grecs durant leur séjour à Tarse. Ils dédaignèrent d'obéir à leurs commandans, & refusèrent de continuer leur voyage. Le dessein de marcher à Babylone, quoiqu'il ne fût pas inconnu à Cléarchus ou au sénat de Sparte, avoit été caché aux soldats, de crainte qu'ils ne s'alarmassent de l'idée d'une entreprise aussi longue & aussi périlleuse. Ce fut à Tarse qu'ils soupçonnèrent

Mutinerie dans le camp des Grecs.

Cyrus, jusqu'à ce que sa femme lui eût persuadé de faire cette démarche, &c. Vraie peinture des mœurs orientales : la bassesse à côté de l'orgueil !

[a] Xénophon. Anabas., p. 249.

pour la première fois qu'on les trompoit, ce qui les excita à des clameurs licentieuses. Ils insultèrent à la majesté de Cyrus; ils accusèrent leurs généraux de perfidie; & leur colère étoit prête à éclater en une sédition ouverte, lorsque la fermentation fut appaisée par l'adresse & la prudence de Cléarchus. Ayant rassuré Cyrus en particulier sur ses intentions, & sur les efforts qu'il alloit faire pour donner un tour favorable à la chose, il embrassa ouvertement le parti des soldats, affectant de ressentir vivement leurs griefs, & prenant toutes les mesures qui paroissoient propres à les satisfaire. Son éloquence & ses pleurs les détournèrent d'abord du projet d'agir par la voie des armes. On convoqua ensuite une assemblée pour délibérer sur l'état instant des affaires. Plusieurs offrirent leur opinion de leur propre mouvement; d'autres parlèrent comme s'ils eussent été dirigés par Cléarchus. Un, entr'autres, qui avoit été écouté avec applaudissement, leur conseilla de plier bagage, & de demander des guides ou des vaisseaux à Cyrus, pour faciliter leur retour. Un autre montra la folie qu'il y auroit à prétendre ce service de la part d'un homme dont ils avoient traversé les mesures, & dont ils vouloient faire manquer le

Appaisée par l'adresse de Cléarchus.

projet [a]. Ils ne pouvoient certainement avoir aucune confiance dans des guides donnés par un ennemi, ni espérer que Cyrus se départiroit de ses vaisseaux, qui étoient si évidemment nécessaires au succès de son expédition. Il fut décidé à la longue qu'on enverroit des commissaires pour traiter avec Cyrus, afin qu'il accordât aux Grecs ce qu'ils demandoient pour le suivre, ou qu'il leur permît de s'en retourner chez eux. Cyrus promit à chaque soldat une darique & demie de paye par mois, au-lieu d'une darique qu'il leur donnoit auparavant; & le différend fut ainsi ajusté [b].

Cyrus passe les portes Syriènes.

Lorsque cet orage fut appaisé, l'ennemi quitta Tarse & marcha pendant cinq jours, à

---

[a] Ce passage est traduit, ainsi qu'il suit, par M. Spelmam. « Après lui un autre se leva, montrant la folie de celui qui conseilloit de demander les vaisseaux, comme si l'expédition de Cyrus ne devoit pas s'achever; il montra aussi combien le moyen étoit foible de s'addresser, pour avoir un guide, à celui dont ils avoient fait manquer l'entreprise. » Si Cyrus acheva son expédition, on ne pouvoit pas dire que son entreprise étoit manquée; ce n'est pas le sens propre du mot λυμαινόμενος, qui signifie choquer ou affoiblir, &c.

[b] Xénoph. ibid., p. 150. & suiv.

travers les plaines fertiles de la Cilicie, jusqu'à Issus, ville riche, grande & peuplée, & la dernière de la province, à quinze milles seulement des frontières de la Syrie. Cette contrée opulente étoit défendue par deux forteresses, appelées les portes de la Syrie & de la Cilicie. Elles s'étendoient depuis les montagnes jusqu'à la mer. Il y avoit dans l'espace de trois stades de l'une à l'autre, plusieurs passages étroits & tortueux, outre le fleuve rapide de Kersas, qui couloit au milieu, de la largeur d'une centaine de pieds. Ce fut dans cette occasion que Cyrus connut toute l'importance du secours des Lacédémoniens. Une flotte de soixante voiles, conduite par le Spartiate Pithagoras, qui avoit succédé à Samius dans le commandement sur mer, se préparoit à débarquer les Grecs sur le côté oriental des portes, ce qui auroit exposé les Syriens à un double assaut; mais la lâcheté d'Abrocomas, qui commandoit les troupes nombreuses de la Syrie & de la Phénicie, rendit inutile l'exécution de ce débarquement. Le projet seul avoit suffi pour l'épouvanter. Il abandonna ses forts, & s'enfuit précipitamment à l'approche de l'ennemi [a].

---

[a] Xénoph. p. 253.

Cyrus dès-lors continua sa marche sans l'apparence même d'aucun obstacle, & en quinze jours il arriva sur les bords de l'Euphrate. Cette belle rivière a plus d'un demi mille de largeur à Thapsaque, qui, en plusieurs langues orientales, signifie le gué [a], mais elle y est si basse que la navigation en est regardée comme très-dangereuse par les bateaux même qui tirent le moins d'eau. La crûe occasionnée par les pluies de l'automne, qui fut le tems où l'armée passa l'Euphrate, étoit si peu considérable, que dans les endroits les plus profonds elle n'alloit pas jusqu'à la poitrine. Cette circonstance favorable donna occasion aux habitans de Thapsaque de flatter Cyrus, en lui disant que la grande rivière s'étoit visiblement soumise à lui comme à son roi futur [b]. Animé par cette prédiction, il poursuivit sa route à travers la Mésopotamie, dont une partie étoit anciennement comprise sous le nom de Syrie [c]. Tandis qu'il traversoit cette contrée fertile, il n'oublia point qu'il

L'armée passe l'Euphrate au gué.

---

a Dissertation géographique de Foster, sur la retraite de Xénophon.

b Xénophon, p. 255.

c Elle est ainsi appelée par Xénophon. Ibid.

avoit une marche pénible de quinze jours à faire, par un désert stérile, avant d'arriver aux plaines cultivées de Babylone.

Elle traverse le désert & entre dans la Babylonie.

S'étant pourvu amplement pour cette traversée dangereuse, il la fit avec une célérité extraordinaire, tant pour éviter le risque du défaut de provisions, que pour surprendre l'ennemi. L'armée marcha plusieurs jours sans interruption dans la province de Babylonie; & le cinquième elle arriva à un fossé large & profond, qui avoit été creusé récemment pour intercepter ou retarder son passage. Mais comme ce fossé étoit absolument sans défense, & que le grand Roi n'avoit pris aucune mesure pour protéger la plus belle partie de son royaume, on croyoit généralement que son projet n'étoit pas de hasarder une bataille. C'est pourquoi les troupes de Cyrus, qui avoient jusques-là gardé scrupuleusement leurs rangs, n'observèrent plus aucun ordre dans leur marche; elles mirent leurs armes sur des chariots, ou sur des chevaux; & leur général alloit dans son char, à l'avant-garde, avec un très-petit nombre d'hommes armés. Tandis qu'ils avançoient ainsi dans cette sécurité & qu'ils approchoient de la plaine de Canaxa, qui est à une

journée de chemin de Babylone [a], Patagias, Persan, un des confidens de Cyrus, s'en vint au grand galop, son cheval tout en écume, criant de toutes ses forces, tantôt dans son langage, tantôt en grec, que le Roi étoit tout proche avec une vaste armée [b].

Cyrus découvre l'immense armée de son frère.

Les Grecs, à qui l'expérience avoit fait connoître le danger d'être attaqués en désordre, furent le plus alarmés de cette nouvelle imprévue. Cyrus, sautant de son char, mit son corselet, monta sur son cheval, saisit sa javeline, ordonna à ses troupes de s'armer & à chacun de prendre son poste. Ses ordres furent promptement exécutés; & l'armée avança quelques heures après en ordre de bataille. Il étoit alors midi; l'ennemi ne paroissoit point encore; mais vers le soir on apperçut un nuage blanc

---

[a] Je me suis servi d'une expression indéterminée, pour désigner la situation incertaine de ces endroits tels qu'ils sont décrits par Strabon, L. 11, & Plut. in Artaxer. M. Spelman observe avec raison, que l'erreur de Xénophon (qui n'a été observée par aucun traducteur précédent) qui fait cette distance entre Babylone & Canaxa, de trois mille & soixante stades, est si énorme qu'elle ne peut être dûe qu'à la méprise d'un copiste.

[b] Xénoph. p. 263.

de poussière, qui épaississoit & noircissoit insensiblement en s'élargissant sur la plaine. Bientôt on vit étinceler les armures de bronze; & bientôt on apperçut distinctement le mouvement & les ondulations des rangs & des piques. Le front de cette immense colonne étoit garni d'une quantité prodigieuse de chariots, armés de faulx tranchantes dans une direction oblique & surbaissée. La cavalerie, commandée par Tissaphernes, se distinguoit par des corselets blancs; les Perses par leurs cuirasses d'osier; les Egyptiens par leurs boucliers de bois qui les couvroient jusqu'aux pieds. Ces derniers formoient la principale force d'Artaxerces; mais la multitude variée des autres nations, marchant en colonnes séparées, suivant l'usage de leurs contrées respectives, n'avoit aucune armure défensive, & ne pouvoit endommager l'ennemi qu'à une certaine distance avec leurs frondes, leurs dards & leurs flèches [a].

Le nombre & la dispotion des troupes d'Artaxerces.

Tandis que les bataillons ennemis approchoient, Cyrus, accompagné de Pigrès l'interprête, & de quelques officiers choisis, tous montés sur des chevaux d'une vitesse extraor-

---

[a] Xénophon. p. 263. & suiv.

dinaire,

dinaire, couroit dans l'espace intermédiaire, observant le nombre & la disposition des troupes qu'il avoit à combattre. Il avoit appris par quelques déserteurs, que l'armée du grand Roi se montoit à douze cent mille hommes, divisée en quatre corps égaux, respectivement commandés par les quatre généraux Tissaphernes, Gobrias, Arbaces & Abrocomas. Le dernier cependant n'avoit pas encore joint, & il n'arriva à Babylonne que cinq jours après la bataille. Mais malgré son absence, les troupes d'Artaxerces étoient encore en assez grand nombre pour exécuter tout ce qu'on peut attendre d'une multitude aussi considérable. Le Roi, environné d'un corps choisi de cavalerie, occupoit, suivant la coutume de l'Orient, le centre de l'armée, comme la place où il y avoit le moins de danger, & d'où l'on pouvoit envoyer les ordres de toutes parts avec le plus de promptitude. L'étendue de terrein, couverte par les différentes nations qu'il commandoit, étoit si considérable, que le centre même dépassoit l'aîle gauche de l'armée de Cyrus; c'est pourquoi ce prince appela à lui Cléarchus, pour avancer contre la garde du Roi, qui, étant une fois rompue, mettroit tout le reste en désordre. Mais Cléarchus ne voulut

pas retirer ses Grecs, qui étoient adossés à l'Euphrate, de peur que l'ennemi ne les environnât ; il garda son poste, en assurant Cyrus qu'il auroit grand soin à bien conduire l'attaque de son côté.

La bataille de Canaxa. Olymp. XCV. I. A. C. 403.

La désobéissance de Cléarchus & la défiance de Cyrus furent cause de la perte d'une journée où il s'agissoit du destin de la Perse & de la réputation de la Grèce. Cléarchus néanmoins éluda par de savantes évolutions, les chariots armés & la cavalerie de l'ennemi ; & les Grecs, par leur contenance & leurs cris seulement, mirent successivement en fuite la foule qui se présentoit à eux, & qui ne pouvoit soutenir la vue de leurs bataillons serrés & mouvans & de leurs armes rembrunies, ni entendre, sans terreur, les sons guerriers de leurs harmonieux Poeans, mêlés au cliquetis de leurs lances contre leurs boucliers d'airain. Le grand Roi, appercevant que les Grecs poursuivoient leur attaque avec rapidité, & que dans ce moment, il n'avoit point d'ennemis en présence, commanda à sa garde de tourner à gauche, & avança avec célérité pour attaquer leur arrière-garde. Si ce projet eût été mis à exécution, il est probable que les Grecs, après avoir triomphé dans le premier choc, auroient fait volte-face immédiatement, & qu'animés

par la joie de la victoire, & par leur ardeur naturelle; ils auroient repoussé & mis en déroute les troupes d'Artaxerces.

Mais l'impatience de Cyrus détruisit cette perspective favorable. Il vit le mouvement de son frère, & courut au-devant de lui à la tête de six cens chevaux. La rapidité de son attaque fut si violente, que les gardes avancées du Roi furent mises en désordre, & que leur chef Artaxerces tomba sous les coups de Cyrus, qui, avec toutes ses grandes qualités, n'avoit pas appris à distinguer les devoirs d'un soldat de ceux d'un général. Il auroit peut-être pu encore, par une prompte retraite, sauver sa vie & gagner une couronne. Mais ses yeux, cherchant au travers de la foule, rencontrèrent ceux de son frère. Il s'élança alors, avec une fureur aveugle, en criant tout haut: » je vois l'homme! » & pénétrant le globe épais des soldats environnans, il lança son javelot au Roi, perça son corselet & le blessa à la poitrine. L'aigreur & la vivacité qu'il mit à ce mouvement, l'empêchèrent de faire attention au danger que couroit sa propre vie. Il reçut d'une main inconnue, une blessure au visage qui ne fit qu'augmenter la fureur avec laquelle il attaquoit son frère. On a donné différens détails

Impétuosité téméraire de Cyrus.

Sa mort.

de la mort de Cyrus, de la part même de ceux qui furent présens à la bataille. La foule des historiens crut qu'il étoit plus convenable de le faire mourir comme un héros de tragédie, après plusieurs vicissitudes de la fortune & plusieurs espèces de malheurs. Dinon & Ctésias [a], pour susprendre plus long-temps la curiosité de leurs lecteurs, le font périr par une arme dont la pointe étoit émoussée; mais Xénophon se contente de dire qu'il tomba au milieu du choc tumultueux de ses soldats & des gardes d'Artaxerces, qui défendoient respectivement leurs maîtres avec le plus grand zèle; & que huit de ses plus chers amis restèrent morts auprès de lui, scellant de leur sang leur affection & leur fidélité inviolables [b].

Les troupes Persanes pillent le camp de Cyrus.

Telle fut la catastrophe de cette audacieuse & fatale entreprise. Les troupes d'Artaxerces avançant ensuite, par l'ardeur du succès, se portèrent sans obstacle jusques dans le camp ennemi; & Ariæus se retira avec les forces de l'Asie mineure, abattues & déconcertées par la perte de leur prince. Au milieu du butin

---

a Apud. Plutarq., in Artaxer.

b Xénoph. p. 266.

précieux que firent les Barbares dans les tentes de Cyrus, ils trouvèrent deux femmes Grecques, ses maîtresses favorites, la plus âgée de Phocée, & la plus jeune de Milet. La première, qui joignoit aux charmes de la beauté toutes les graces de l'esprit, reçut & mérita le nom d'Aspasie, d'après celui de la célèbre maîtresse de Périclès, dont elle égaloit les talens, & avec laquelle elle avoit une ressemblance singulière de caractère. La jeune Milésiène tomba également dans les mains de l'ennemi; mais elle profita, pour s'échapper, du moment où les Barbares, trop occupés du pillage, ne l'observoient pas, & elle arriva toute nue dans le quartier des Grecs, où l'on avoit laissé une petite garde pour défendre le bagage.

Cependant Cléarchus, à la tête de la phalange Grecque, poursuivant les fuyards, s'étoit emporté à la distance de plus de trois milles d'Artaxerces. Mais lorsqu'il apprit que les Barbares étoient dans sa tente, & qu'il s'apperçut que lassés du pillage, ils s'avançoient pour attaquer son arrière-garde, il fit volte-face pour les recevoir. Le tems se perdit, jusqu'au coucher du soleil, en différentes dispositions faites par la cavalerie d'Artaxerces; mais ni les soldats, ni leurs commandans, n'eurent le courage

Les Grecs victorieux, de leur côté, poursuivent l'ennemi.

de venir jusqu'à la portée des lances Grecques. Ils fuyoient en désordre par-tout où les Grecs avançoient. Ceux ci, fatigués de marcher contre un ennemi qui sembloit incapable de combattre, se déterminèrent à la fin à retourner dans leur camp, s'étonnant de ne voir paroître ni Cyrus ni aucun de ses messagers [a]. Ils arrivèrent au commencement de la nuit; mais ils trouvèrent leurs tentes en désordre, leur bagage pillé & leurs provisions détruites. Ils regrettèrent sur-tout la perte de quatre cens voitures chargées de vin & de farine dont la prévoyance de Cyrus les avoit approvisionnés en cas de disette: elles avoient été enlevées par les troupes du Roi; & les Grecs, que l'apparition soudaine de l'ennemi avoit empêchés

---

[a] En racontant cette bataille, j'ai suivi l'avis de Plutarque dans Artaxerces, qui dit: « que Xénophon l'a décrite avec tant de perspicacité, d'élégance & de force, que le lecteur semble être témoin de l'action, & qu'il éprouve à chaque incident l'émotion que produit, non un événement passé, mais présent. C'est pourquoi un homme sensé ne basardera point de vouloir égaler Xénophon; & au-lieu de rapporter l'action en détail, il se contentera de choisir les circonstances qui sont les plus dignes d'attention. »

de dîner, furent obligés de passer la nuit sans souper, épuisés par la fatigue d'une journée laborieuse, & pleins d'inquiétude sur la destinée de leurs alliés [a].

Conduite des Grecs lorsqu'ils apprirent la mort de Cyrus.

Ils se préparoient, à l'approche du jour, à lever leur camp, lorsque les messagers d'Ariæus vinrent leur apprendre la mort de Cyrus. Le nouveau commandant leur faisoit dire qu'il avoit rassemblé les troupes de l'Asie mineure dans leur premier campement, à douze milles environ du champ de bataille, & qu'il y resteroit le jour entier, pour attendre la jonction des Grecs; mais que s'ils tardoient à venir, il feroit route le lendemain sans eux vers l'Ionie, avec la plus grande célérité. Lorsque les Grecs furent revenus de la consternation où les jeta cette nouvelle inattendue, Cléarchus répondit: « plût aux dieux que Cyrus fût vivant! Mais puisqu'il est mort, qu'Ariæus sache que nous avons vaincu le Roi; que ses troupes ont fui par-tout devant nous, & que maintenant nul ennemi ne paroît pour résister à nos armes. C'est pourquoi, vous pouvez assurer Ariæus, que s'il veut venir ici, nous le pla-

a Xénoph. pag. 270. & suiv.

cerons sur le trône de Perse, qui est la juste récompense de notre victoire. » Les messagers partirent avec cette proposition, & Cléarchus conduisit ses troupes sur le champ de bataille, pour ramasser des provisions, qui furent apprêtées, en se servant pour combustibles des boucliers de bois & des fléches des Barbares *.

Leur réponse aux hérauts d'Artaxerces qui demandoient leurs armes.

Le lendemain matin, des Hérauts arrivèrent de la part d'Artaxerces, qui avoit une opinion bien différente de celle de Cléarchus sur le sort de la bataille. Parmi eux se trouvoit Philinus, transfuge Grec, homme fort estimé de Tissaphernes, & aussi bon capitaine que négociateur habile. Lorsque les chefs furent assemblés, Philinus, parlant pour ses collégues, déclara que la volonté du grand Roi, qui avoit défait & tué Cyrus, étoit « que les Grecs, devenus alors les esclaves du vainqueur, rendissent leurs armes. » Cette demande ne fut entendue qu'avec une indignation universelle. L'un fit dire au roi « de venir les prendre; » un autre « qu'il valoit mieux mourir que de remettre leurs armes. » Xénophon prit la parole à cette occasion : « nous n'avons rien, comme

* Xénophon, p. 272.

vous voyez, ô Philinus! que nos armes & notre valeur. Tant que nous garderons l'un nous pourrons profiter de l'autre ; mais si nous rendons nos armes, nous livrons aussi nos personnes. Ne croyez donc pas que nous abandonnerons les seuls avantages qui nous restent encore ; soyez certain, au contraire, qu'en nous fiant à nos armes & à notre valeur, nous vous disputerons ces avantages dont vous jouissez. » Cléarchus appuya les sentimens de Xénophon, qui furent confirmés par l'armée ; & Philinus, après avoir tenté en vain de découvrir le projet immédiat des Grecs, retourna avec ses collègues au camp des Perses [a].

Leur plan de retraite concerté avec Ariæus.

Pendant ce tems-là, Ariæus répondoit à l'ambassade honorable qu'on lui avoit envoyée, « qu'il y avoit plusieurs Persans d'une plus grande considération que lui, qui ne souffriroient jamais qu'il fût leur roi ; qu'il renouvelloit aux Grecs la proposition de venir le joindre ; mais que s'ils refusoient, sa résolution étoit prise de retourner promptement en Ionie.» Cette proposition fut approuvée par les indications propices des victimes : l'armée marcha en ordre de bataille vers le camp d'Ariæus ;

a Xénophon, p. 273.

qui, ayant rassemblé les plus distingués de ses capitaines, entra en traité avec les commandans Grecs, s'obligeant tous par des sermens mutuels à remplir les uns envers les autres les devoirs de bons & fidèles alliés. Ayant ratifié cet engagement par un sacrifice solemnel, ils commencèrent à délibérer sur le voyage qu'ils avoit à faire. Il fut déterminé qu'au-lieu de traverser les contrées désolées par lesquelles ils étoient arrivés au champ de bataille, ils dirigeroient leur course vers le nord; au moyen de quoi ils éviteroient le désert, & se procureroient des provisions en plus grande abondance, & d'ailleurs passeroient les grandes rivières, qui diminuent ordinairement vers leur source, avec moins de difficultés & de dangers. Ils résolurent aussi de forcer leur marche les premiers jours, pour éviter l'approche du Roi; parce qu'il ne hasarderoit point de les suivre avec un petit nombre de troupes, & qu'avec une grande armée il lui seroit impossible de les atteindre *.

Ils acceptent une trève d'Artaxercès. Ce plan de retraite proposé par Ariæus, avoit tout l'air d'une honteuse fuite; mais la

* Xénophon, pag. 276.

fortune en rendit l'événement plus glorieux. Le courage & la fermeté des Grecs avoient produit un tel effet dans le conseil d'Artaxerces, que ce Monarque hautain, qui venoit de leur ordonner de mettre bas les armes, leur envoya des hérauts le jour suivant pour leur proposer une trève. Ce traité mémorable, dont les suites furent si malheureuses, quoique si honorables aux Grecs, fut conclu par l'intervention de Tissaphernes, qui s'engagea au nom de son maître, de leur procurer des provisions, de les faire traiter comme amis dans les contrées où ils passeroient, & de les conduire sans dangers jusques dans la Grèce. D'un autre côté, Cléarchus & les autres généraux Grecs jurèrent pour eux & leurs compagnons de ne commettre aucun ravage sur le territoire du Roi; de ne chercher à se procurer par eux-mêmes la viande & le vin seulement, que lorsque, par accident, ils ne pourroient point en acheter; mais que dans le cas où ils en trouveroient pour un prix raisonnable, ils s'abstiendroient scrupuleusement d'en prendre ailleurs [a].

Lorsque cette transaction fut passée, Tissa- Trahison de Tissaphernes & d'Ariæus.

[a] Xénoph. p. 281, & suiv.

phernes retourna vers le Roi, promettant de revenir le plus tôt possible. Mais sous différens prétextes il tarda vingt jours, pendant lesquels les Perses eurent le tems de négocier avec Ariæus. La crainte du châtiment, s'il persistoit dans sa rébellion ; la promesse du pardon, s'il retournoit à l'obéissance ; & sur-tout les vives instances de ses parens & de ses amis, détachèrent entièrement ce barbare de l'intérêt des Grecs ses alliés. Sa conduite donna lieu de soupçonner cette disposition, qui devint très-évidente après le retour de Tissaphernes. Dès ce moment Ariæus ne campa plus avec les Grecs, mais préféra le voisinage de ce perfide Satrape. Pendant trois semaines, à la vérité, il ne se commit aucune hostilité ; les armées, en défiance l'une de l'autre, suivoient la même ligne de marche ; Tissaphèrnes alloit en avant, & fournissoit, conformément au traité, des provisions aux Grecs ; mais par une suite de sa trahison, il augmentoit les difficultés de leur route, en les conduisant par différens détours au travers des canaux & des marais entre le Tigre & l'Euphrate. Lorsqu'ils eurent traversé le premier de ces fleuves, ils continuèrent à marcher au nord le long de ses rives orientales, campant toujours à la distance de

deux ou trois milles des Barbares. Cette précaution, néanmoins, n'empêchoit pas les partis envoyés à la provision du bois ou du fourrage de se quereller entr'eux ; ils en venoient quelquefois aux coups ; & ces rencontres particulières ne pouvoient que produire les plus fâcheuses conséquences, en enflammant l'animosité sourde, mais générale, qu'il avoit été si difficile d'étouffer ou de cacher [a].

Les généraux Grecs sont saisis par trahison.

Ils arrivèrent à la longue sur la scène fatale où devoit se consommer le dénouement de la trahison des Perses. C'étoit à l'endroit où la rivière Zabatus, coulant à l'ouest des montagnes de Médie, verse son onde tributaire dans le fleuve du Tigre. Les généraux Grecs, & particulièrement Cléarchus, qui voyoient depuis long-tems, avec douleur, l'esprit d'animosité & de jalousie qui régnoit entre ceux qui s'étoient juré une fidélité réciproque, proposèrent une conférence de part & d'autre entre les chefs, afin de s'expliquer mutuellement, & d'écarter tout motif de haine & de plaintes. Tissaphernes & Ariæus, ainsi que leur collègue Orontes, desiroient vivement cette conférence,

[a] Xénoph. p. 282.

quoique leurs motifs fussent biens différens de ceux qui faisoient agir Cléarchus. On mit donc en exécution une démarche qui étoit si agréable aux deux partis ; & ce fut dans cette seule occasion que la prudence des Grecs, qui ne les avoit point abandonné auparavant, & qui les servit si bien ensuite, leur manqua totalement. Cinq généraux & vingt capitaines se rendirent dans la tente de Tissaphernes ; deux cens soldats seulement les suivoient, sous prétexte d'aller à la provision. Cléarchus, avec ses collégues, Ménon, Proxénus, Agias & Socrate, furent conduits dans l'appartement du Satrape ; le reste, soit capitaines ou soldats, n'eut pas la permission d'entrer. Cette séparation donna des craintes & de la défiance. L'apparition de plusieurs Barbares armés augmenta la terreur. Un sombre silence régnoit ; lorsque tout-à-coup, à un signal donné, ceux qui étoient dans la tente furent saisis, & ceux de dehors taillés en pièces. Au même instant la cavalerie Persane couroit dans la plaine détruisant tous ceux qu'elle rencontroit. Les Grecs étonnés ne savoient à quoi attribuer cette excursion soudaine, qu'ils contemploient de leur camp, jusqu'à ce que Nicarchus, un Arcadien, arriva tout meurtri, & les informa

de la scène épouvantable qui venoit de se passer a.

Sur cette nouvelle, ils coururent aux armes, s'attendant à chaque minute à être attaqués. Mais les Barbares, n'osant pas en venir à une guerre ouverte & honorable, s'efforcèrent lâchement d'accomplir leurs desseins par la même trahison avec laquelle ils les avoit commencé. Au-lieu d'avancer en corps pour attaquer le camp des Grecs, ils envoyèrent Ariæus, Artéasus & Mithridates, personnages dont les intentions ne pouvoient être suspectes à l'ennemi, ayant possédé le plus grand crédit auprès de Cyrus. Ils étoient suivis de trois cens perses, couverts d'une armure complette. Lorsqu'ils furent près des Grecs, un héraut cria à haute voix : « que si quelques-uns des généraux & des capitaines étoient présens, ils eussent à s'avancer pour savoir la volonté du Roi. » Cheirisophus le Lacédémonien, qui, après Cléarchus, avoit la plus grande influence sur l'armée, se trouvoit pour lors absent avec un parti de fourrageurs. Mais les autres généraux, Cléanor l'Orchoménien, & Sophonetus

Artaxerces envoie demander les armes des Grecs.

a Xénophon, p. 286. & suiv.

le Stymphalien, s'avancèrent avec précaution hors du camp, accompagnés de Xénophon l'Athénien, qui, quoique simple volontaire, suivit les commandans pour apprendre ce qu'étoit devenu son ami Proxénus [a]. Lorsqu'ils furent à portée d'entendre les Barbares, Ariæus leur dit : « Cléarchus, ô Grecs ! ayant violé son serment & les articles de paix, est puni d'une juste mort ; mais Proxénus & Menon, qui ont donné avis de ses crimes, sont récompensés de la faveur du Roi. Quant à vous, le Roi demande vos armes, qui sont maintenant, dit-il, sa propriété, parce qu'elles appartenoient à Cyrus, qui étoit son esclave. » Cléanor l'Orchoménien, parlant au nom de tous, répondit à cette demande avec la plus vive indignation, reprochant à Ariæus d'avoir trahi les amis & les bienfaiteurs de son maître Cyrus, & de s'être réuni avec le plus grand ennemi de son maître, le fourbe & l'impie Tissaphernes. Le Persan tâcha de se justifier, en répétant son accusation contre Cléarchus. Sur quoi Xénophon observa, « que si Cléarchus étoit coupable de parjure, il avoit été

Conférence ce sujet.

[a] Ibid., p. 288 & suiv.

puni

puni avec justice ; mais où sont Proxénus & Menon, vos bienfaiteurs & nos commandans ? Qu'on nous les envoie du moins ; puisqu'il est évident que leur amitié pour les deux partis les avisera sur ce qu'il y a de mieux à faire pour l'un & l'autre. » Il étoit impossible d'éluder une demande aussi raisonnable ; & les Barbares, après avoir conféré long-tems entre-eux, partirent sans faire de réponse [a]. Leur basse duplicité dans cette entrevue indiquoit suffisamment le triste sort des commandans Grecs, qui furent gardés dans une étroite prison, & ensuite envoyés à Artaxerces, par l'ordre duquel ils furent mis à mort.

---

[a] Ibid, pag. 289.



CHAPITRE XXVI.

Consternation des Grecs. — Avis courageux de Xénophon. — Leur retraite. — Difficultés qui l'accompagnent. — Ils les surmontent par leur habileté & leur persévérance. — Leurs souffrances dans les montagnes Carduchéennes. — Ils traversent l'Arménie. — Ils découvrent la mer du sommet du Mont-Théchès. — Ils défont les Colchidiens. — Description des côtes Méridionales du Pont-Euxin. — Ce qui se passe entre-eux & les colonies Grècques de ces contrees. — Ils arrivent à Bysance. — Ils entrent au service de Seuthès. — Son histoire. — Expéditions des Grecs & des Thraces réunis. — Les Grecs rentrent au service de leur Patrie

Consternation des Grecs.

LE perfide assassinat de leurs chefs, changea l'alarme & la terreur qui régnoient dans le camp des Grecs, en consternation & en désespoir. Cette funeste catastrophe mit le comble à leur malheureuse position : ils se trouvoient éloignés environ de douze cens milles de leur pays natal, entourés de montagnes escarpées,

de rivières rapides & profondes, menacés par la famine, la guerre, & par la trahison de leurs alliés, plus redoutable encore que le ressentiment de leurs ennemis. Les soldats voyoient bien qu'il étoit dangereux de se mettre en marche, mais plus dangereux encore de rester; ils ne pouvoient se procurer les moyens de subsister que par la force; tous les peuples étoient armés contre-eux; s'ils triomphoient d'un ennemi, un autre se présentoit pour les combattre: ils manquoient de cavalerie pour poursuivre les Barbares, ou pour éluder leur poursuite; la victoire elle-même devenoit infructueuse, & la défaite une ruine certaine.

Ils avoient passé la plus grande partie de la nuit dans ces douloureuses réflexions, lorsque Xénophon inspiré, comme il l'avoue, par un songe favorable, & animé, comme sa conduite le prouve, par la vigueur naturelle d'une ame courageuse que l'adversité élève & enhardit, conçut le projet, au milieu de l'épouvante & de l'abattement où étoient ses compatriotes, de les sauver du danger. Après avoir assemblé les capitaines de la division de son chef Proxénus, il leur exposa fidèlement leur situation qui, toute dangereuse qu'elle étoit, ne devoit pas conduire au désespoir de braves

Avis courageux de Xénophon.

guerriers. Dans les circonstances même les plus malheureuses, la valeur, dit-il, la valeur seule peut fournir des secours. Nous avons été trompés & non vaincus par les Barbares, qui, en violant lâchement leur foi, l'amitié & l'hospitalité, se sont rendus odieux & méprisables aux yeux des hommes & des dieux; des dieux, arbitres de nos débats, dont l'assistance fera triompher la cause de la justice & du courage, sur la supériorité du nombre & des forces [a].

Qui, conjointement avec Cheirisophus le Lacédemonien, est nommé au commandement en chef.

La piété mâle de Xénophon se communiqua à l'ame de ses compagnons qui, se dispersant dans les differens quartiers du camp, rassemblèrent les principaux officiers de l'armée. Xénophon leur tint à tous un même discours, les encourageant, par tous les motifs que la religion, la philosophie, leur propre expérience, ainsi que celle de l'histoire de la Grèce, pouvoient lui fournir, à n'attendre de succès que de leur propre bravoure & de la faveur du ciel, & à mépriser toute offre d'accommodement (s'il leur en étoit faite) de la part des Barbares impies, dont les fausses appa-

[a] Xénophon, p. 295.

rences d'amitié, leur avoit été toujours plus fatales que la haine déclarée. L'approbation que le Spartiate Cheirisophus donna à ce discours ajouta du poids & de l'autorité à l'éloquence persuasive de l'Athénien, qui alors les exhorta à nommer d'autres chefs à la place de ceux qu'ils avoient perdus; à se débarrasser de toute charge inutile qui pourroit retarder le progrès de leur marche, & à s'avancer avec toute la célérité possible vers les sources du Tigre & de l'Euphrate, en forme de bataillon quarré, renfermant dans le milieu le bagage & ceux qui l'accompagnoient, & présentant de tout côté aux ennemis les armes & la valeur de leurs soldats. Ces résolutions furent unanimement approuvées par le conseil, & les troupes assemblées y applaudirent & se disposèrent à les exécuter. [a] Timasion, Xanriclès, Cléanor, Philysias, succedèrent aux commandans tués en trahison. Xénophon remplaça Proxénus; & l'ascendant de la vertu des Spartiates & des Athéniens, maintenu par lui & Cheirisophus, fut tel, que les noms de leurs col-

[a] Xénophon, p. 299.

lègues ne se rencontrent que rarement dans le récit ultérieur de leur retraite.

Les Grecs harrassés dans leur retraite par les archers & la cavalerie des Perses.

La plus grande partie de la journée fut employée à prendre les mesures nécessaires pour le voyage ; & l'après-midi, les troupes ayant passé le Zabatus, continuèrent leur marche dans la disposition recommandée par Xénophon. Mais leur arrière-garde fut bientôt harrassée par les archers & la cavalerie des Perses, ce qui leur fut d'un sinistre présage pour les fatigues auxquelles ils seroient continuellement exposés, pendant dix-huit jours de marche, dans les plaines de la Médie. Il étoit difficile de repousser ces troupes légères, & impossible de les attaquer sans être exposé à une perte considérable ; parce qu'un détachement de soldats pesamment armés, ne pouvoit les atteindre dans un court espace, ni les poursuivre, sans être coupé par le reste de l'armée. Xénophon, avec plus de valeur que de prudence, en fit le triste essai ; il fut obligé de se retirer en combattant, & il ramena ses soldats découragés, abattus & couverts de blessures [a].

---

[a] Ibid., p. 365. & suiv.

Cet événement malheureux n'abattit ni n'humilia point le commandant. Il reconnut ingénuement sa faute, qui fit appercevoir aux Grecs qu'ils n'avoient ni cavalerie ni troupes armées à la légère. On pouvoit monter des cavaliers avec les chevaux de bagage que l'on avoit pris sur les ennemis ; & les Rhodiens (habiles frondeurs) qui étoient en assez grand nombre à l'armée, pouvoient remplir le second objet. Cet avis fut approuvé ; on leva bientôt une compagnie de cinquante chevaux, les soldats se disputant l'honneur de ce service distingué, & l'on tira des rangs deux cens Rhodiens, qui se fournirent de frondes & de balles de plomb, qu'ils lançoient deux fois aussi loin que les pierres employées par les Barbares. Les cavaliers portoient des buffles & des corselets : ils étoient commandés par l'Athénien Lycius [a].

Ils montent de la cavalerie avec leurs sommiers, & arment les Rhodiens de frondes.

On reconnut bientôt l'utilité de ces nouvelles ressources, aussi-tôt que les ennemis, avec mille chevaux & quatre mille frondeurs & archers, vinrent renouveler la charge. Les nouvelles levées s'avancèrent avec impétuosité,

Leur succès en conséquence de ces mesures.

[a] Xénophon, p. 307.

étant sûres que leur attaque inégale seroit soutenue par les gens de bouclier & les troupes pesamment armées. Mais les Perses n'osant les attendre, s'enfuirent en désordre; les Grecs les poursuivirent, prirent nombre de prisonniers, firent une sanglante boucherie, & déchirèrent les cadavres des vaincus, à dessein d'épouvanter, par un si affreux spectacle de vengeance, leurs lâches & perfides ennemis [a].

Nouvelles difficultés qu'ils ont à combattre.

Après cet avantage, l'armée continua à marcher le long des bords du Tigre, & des limites occidentales de la Médie, rencontrant des villages riches & peuplés, qui leur fournissoient des provisions, & admirant sur leur route, les murailles immenses, les pyramides, les villes spacieuses mais désertes, qui attestoient l'ancienne grandeur de ce florissant royaume, avant que les Mèdes eussent été forcés de se soumettre au gouvernement tyrannique de la Perse. Les Barbares s'efforçoient encore de les troubler, mais avec peu de succès, à moins que ce ne fût au passage de quelques ponts ou de quelques défilés étroits. Dans ces occasions, la forme quarrée qu'ils avoient conservée jus-

a Ibid, p. 308.

ques-là, leur parut doublement incommode [a]; les soldats se trouvoient obligés de resserrer les aîles, & de se presser dans un espace de peu d'étendue, ce qui faisoit rompre les rangs & les jetoit dans la confusion. Lorsqu'ils avoient passé le pont ou le défilé, ils étoient de nouveau obligés de s'étendre à la hâte, pour déployer les aîles, & reprendre leurs rangs, ce qui occasionnoit un vuide dans le centre, & décourageoit beaucoup les soldats, exposés par ce moyen à l'attaque subite de l'ennemi.

Pour obvier à ces deux inconvéniens, les Grecs séparèrent du corps de l'armée six compagnies, de cent hommes chacune. Celles-ci furent subdivisées en plus petits corps, de cinquante & de vingt-cinq, chaque division de la compagnie, ainsi que le tout, commandé par son propre officier. Quand il devenoit nécessaire de resserrer les aîles pour passer un défilé, ces troupes restoient en arrière, déchargeant ainsi l'armée d'une masse superflue, & par-là lui donnant la facilité de s'avancer sans désordre en tenant ses rangs. Le passage traversé, l'armée pouvoit de nouveau étendre

Surmontées par leur science militaire.

[a] Xénophon, p. 310.

ses aîles, & reprendre la disposition précédente, sans craindre de mettre le centre en danger parce que le vuide qui s'étoit fait, se trouvoit immédiatement rempli par des compagnies détachées *.

Les Grecs approchent du pays des Carduchéens.

Avec cette précaution les Grecs arrivèrent heureusement dans les montagnes des Carduchéens, où la cavalerie des ennemis ne pouvoit plus les incommoder. Mais ils y trouvèrent des dangers beaucoup plus redoutables que ceux qu'ils avoient surmontés jusqu'alors. Le Tigre, sur leur gauche, étoit si rapide & si profond, que le passage en paroissoit absolument

* Je suis entré dans des détails sur cette matière, parce que les paroles de Xénophon sont mal interprêtées par de célèbres écrivains militaires. Le major Mauvillon, habile ingénieur & savant littérateur, propose une transposition des paroles de Xénophon, afin que les plus grandes ouvertures soient remplies par les plus grandes divisions. Il observe avec justesse qu'aucun traducteur ni commentateur n'a pris garde à la difficulté qui se présente naturellement en lisant ce passage, qui, néanmoins, j'espère, est assez clair dans le texte. Voyez l'essai sur l'influence de la poudre à canon, &c. Ouvrage qu'aucun militaire, à mon avis, ne peut lire sans en tirer un grand avantage.

impraticable ; devant eux s'élevoient des montagnes hautes & escarpées, qui ombrageoient le fleuve : elles étoient habitées par une nation guerrière, dont la fière indépendance avoit toujours défié les hostilités [a] de la Perse, comme leurs successeurs, les Curdes modernes, bravent les armes des Turcs, dont ils ne sont sujets que de nom [b]. Tandis que les Grecs balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, un Rhodien entreprit de les délivrer de leur perplexité, moyennant un talent de récompense. Outre cela, continua-t-il, il me faut deux mille outres que l'on peut se procurer en écorchant des mouton, des bœufs & des boucs, dont nous avons une si grande abondance autour de nous. Les outres une fois enflées, on les attachera ensemble avec les sangles des chevaux de-bagage, puis on les couvrira avec des fascines & ensuite avec de la terre. Je me servirai de larges pierres en guise d'ancres ; chaque outre portera deux hommes, que les fascines & la terre empêcheront de glisser, & que la rapidité du courant, jointe

Ingénieuse invention d'un Rhodien pour passer le Tigre.

---

[a] Xénoph., p. 315.
[b] Rauwolfs Travels.

au peu de mouvement qu'ils se donneront, entraînera de l'autre côté de la rivière.

Souffrances des Grecs dans les montagnes des Carduchéens.

Cette ingénieuse invention fut très-approuvée mais ne fut point exécutée, parce que les Grecs apprirent de quelques prisonniers qu'en traversant le pays des Carduchéens, ils arriveroient bientôt dans la fertile Arménie. Ils pénétrèrent donc dans ces montagnes sans crainte, & sans s'inquiéter des récits qu'on leur faisoit que sous le règne précédent, une armée de cent vingt mille Perses avoit été taillée en pièces par ces fiers Barbares, dont les mœurs étoient plus rudes & plus sauvages que les monts qu'ils habitoient. A l'approche des Grecs, les Carduchéens se retirèrent dans leurs forteresses, laissant les villages de la plaine à la merci des soldats. Les troupes ne se permirent aucune déprédation; mais leur conduite généreuse, de même que leurs offres de paix, furent regardées avec mépris par des hommes qui étoient les ennemis des Grecs, des Perses & du genre humain. Ils inquiétèrent la marche de l'armée; & quoiqu'ils ne fussent pas préparés pour une attaque, ils se servirent avec

a Xénophon, p. 314.

un succès funeste de leurs arcs, longs de trois coudées, qu'ils bandoient en pressant la partie inférieure avec leur pied gauche. Les fléches étoient presque aussi longues que les arcs, & leurs pointes irrésistibles perçoient les boucliers & les corselets les plus forts. Les Grecs employèrent leur science dans la tactique & leur valeur à éluder ou à repousser l'assaut de ces dangereux ennemis, qui leur firent souffrir plus de maux en sept jours de tems, qu'ils n'en avoient essuyés dans plusieurs semaines, des plus braves troupes d'Artaxerces [a]. A la fin, ils arrivèrent à la rivière Centrites, large de deux cens pieds, qui forme les limites méridionales de l'Arménie, ayant de justes raisons de se réjouir d'avoir échappé aux armes des Carduchéens, dont les descendans, les Parthes [b], avec les mêmes armes & la même adresse, se rendirent formidables à Rome, lorsque Rome étoit formidable à l'univers entier [c].

Le mois de janvier fut employé à traverser

Ils traversent l'Arménie.

---

[a] Xénophon, p. 218--226.

[b] Strabon, l. XVI. p. 515.

[c] Plut. in Crasso & Marc. Anton.

les fertiles plaines de l'Arménie [a], qui sont agréablement diversifiées par des collines d'une pente douce. Téribaze étoit gouverneur de cette province pour le Roi du Perse; il convint avec les généraux que s'ils ne commettoient aucune hostilité, il ne s'opposeroit point à leur marche, mais qu'il leur fourniroit des provisions en abondance. Cette trève ayant été violée, les Grecs eurent recours aux armes; ils poursuivirent Téribaze, assaillirent & mirent son camp au pillage [b]. Le lendemain ils furent exposés à un plus grand péril, dont ni leur valeur, ni leur habileté ne pouvoient les garantir. Il tomba une si grande quantité de neige pendant la nuit, que les soldats & leurs armes en furent entièrement couverts. Leurs corps étoient engourdis & desséchés par le froid perçant d'un vent du nord. Plusieurs esclaves & des chevaux de bagage y périrent avec trente soldats. Xénophon eut de la peine

En danger de périr par le froid excessif de cette contrée.

---

[a] Les Grecs y trouvèrent πάντα τὰ ἐπιτήδεια, ὅσα ἐστὶν ἀγαθὰ, ἱερεῖα, σῖτον, οἴνους παλαιοὺς εὐώδεις, ἀσταφίδας, ὄσπρια παντοδαπὰ, de quoi satisfaire leurs besoins & même leur luxe, des victimes, du bled, des vins exquis, des raisins séchés, & toutes sortes de légumes.

[b] Xénoph., p. 328.

à leur persuader de se mettre en marche, ce qui étoit l'unique remède à leur détresse ; & comme la rigueur du tems continua pendant le reste de leur séjour en Arménie, plusieurs soldats perdirent la vue par l'éclat de la neige ; d'autres, quelques extrêmités de leur corps par l'intensité du froid.

Continuent leur marche par les terres des Trachéens.

De l'Arménie ils s'avancèrent dans la contrée des Trachéens, qui, alarmés de l'approche d'un ennemi inconnu, avoient abandonné les vallées, & cherché leur refuge dans les montagnes, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Ils y avoient aussi conduit toutes leurs provisions ; de sorte que les Grecs se virent obligés de les attaquer dans leurs retranchemens, sans quoi l'armée auroit péri par la famine. Les Barbares se défendirent courageusement, en faisant rouler le long des précipices une prodigieuse quantité de pierres. Mais cette artillerie fut bientôt épuisée ; les Grecs se rendirent maîtres des hauteurs, & furent la cause & les témoins d'un désespoir

a Xénophon, p. 329 & suiv.

Ibid, p. 338.

horrible. Les femmes jettèrent d'abord leurs enfans le long des rochers, & s'y précipitèrent ensuite elles-mêmes. Les hommes imitèrent cet exemple; de sorte que les assaillants firent peu de prisonniers, mais prirent une grande quantité de troupeaux de toute espèce.

Naturel fier & audacieux des Chalybéens.

L'armée poursuivit de-là sa route, avec une promptitude extraordinaire, à travers la contrée froide & montueuse des Chalybéens, parcourant, dans dix-sept jours, un espace d'environ cent cinquante milles. Les Chalybéens étoient la nation la plus féroce de tous ces cantons. Ils portoient pour leur défense des corselets de toile, des cuissarts & des casques; ils attachoient un petit coutelas à leur ceinture, & faisoient leur attaque avec des piques de quinze coudées de longueur. Loin de marquer la moindre frayeur ou l'envie de fuir, ils chantoient, dansoient & se réjouissoient à l'approche d'un ennemi. Ils défendirent courageusement leurs villages, n'évitant pas même le combat avec les Grecs, qui, pendant leur marche dans ce pays sauvage & guerrier, dont ils ne purent tirer aucune provision, furent obligés

obligés de subsister entièrement du bétail précédemment pris sur les Trochéens [a].

L'Harpasus, rivière large de deux cens pieds, séparoit les territoires des Chalybéens & des Scythiniens. Les Grecs trouvèrent peu de résistance dans cette nouvelle contrée où ils firent une marche de treize jours, qui les amena au pied du Théchès, haute montagne que les habitans des régions voisines ont en vénération particulière. L'avant-garde n'eut pas plutôt gagné le sommet de ce Mont sacré, que le reste des troupes fut alarmé par des cris aigus qui redoubloient avec une nouvelle violence. Un péril inattendu, un ennemi prêt à les assaillir, se présentoient à leur imagination. Les soldats de l'arrière-garde accoururent au secours de leurs compagnons; mais étant arrivés à la portée de la voix, ils furent agréablement surpris d'entendre répéter mille fois : la mer ! la mer ! Cette vue si long-tems desirée, les remplit des transports d'une joie tumultueuse, leur rappela le souvenir de leurs parens, de leurs amis, de leur patrie, & de tout ce qu'ils avoient de plus cher [b].

Les Grecs arrivent au mont Théchès, d'où ils voyent la mer.

---

a Xénoph., p. 338.

b Ibid., p. 339.

Les soldats, les larmes aux yeux, s'embrassoient les uns les autres, sautoient au col de leurs commandans; & bientôt, comme par une impulsion secrète, par un mouvement général & inexplicable, ils élevèrent un monticule de pierres, qu'ils couvrirent des armes des barbares, comme un trophée de leur marche mémorable au milieu de tant de nations ennemies.

Ils traversent le pays des Macroniens.

La perspective du Pont-Euxin, dans le lointain, leur fit oublier qu'ils n'avoient pas encore atteint le terme de leurs travaux. Il ne leur restoit à franchir, à la vérité, qu'un espace d'environ soixante milles; mais cet espace étoit rempli de forêts épaisses habitées par les Macroniens, & de précipices qui règnent le long des montagnes Colchidiènes. Une circonstance heureuse les mit en état de surmonter sans difficultés le premier de ces obstacles. Parmi les gens de bouclier, se trouvoit un homme qui entendoit le langage des Barbares. Il avoit été amené dans sa jeunesse à Athènes, où il avoit servi comme esclave. A la vue des Macroniens, il reconnut ses compatriotes, si long-tems oubliés; &, leur ayant parlé dans des termes d'amitié & de fraternité, il les engagea à faire & à recevoir des présens, & à entrer

en alliance avec les Grecs [a], qu'ils fournirent abondamment de provisions, & qu'ils conduisirent en trois jours sur les frontières occidentales de la Colchide, après avoir abattu les arbres qui interrompoient leur marche.

Entrent en Colchide.

Cette contrée, si fameuse dans les fables de l'antiquité [b], étoit habitée par une ancienne colonie d'Egyptiens, qui conservèrent longtems, sans aucun mêlange, non-seulement leur langue originale, mais aussi leurs mœurs singulières, & les coutumes religieuses plus singulières encore de leur patrie [c]. Quoique distingués à d'autres égards des nations voisines, qu'ils détestoient, & dont ils étoient également détestés, ils s'accordoient avec elles dans leur jalousie contre les Grecs, dont les florissantes colonies le long des rives méridionales du Pont-Euxin, menaçoient la sûreté de leurs possessions. Ils s'assemblèrent de toutes parts, se saisirent des hauteurs, & se préparèrent à disputer le passage avec opiniâtreté. Leur nombre, leur discipline, leurs armes, mais plus encore

---

[a] Xénoph., p. 340.

[b] Voyez vol. I., p. 48. & suiv.

[c] Hérodot., l. II., ch. 104.

leur ſituation, les rendoient formidables. Si les Grecs euſſent avancé en phalange, ou en ligne pleine, leurs rangs auroient été rompus par les inégalités du terrein, le centre mis en déſordre, & le nombre ſupérieur des ennemis auroit dépaſſé chaque aîle [a]. On pouvoit remédier en partie à ces inconvéniens, en diviſant la ligne de telle ſorte qu'èlle pût monter aiſément de ſuite, & attendre le reſte des troupes, qui ne ſuivoit que lentement & avec difficulté à travers ces montagnes eſcarpées & inacceſſibles; & d'ailleurs, en étendant ainſi la phalange en longueur, & en laiſſant peu d'hommes en file, leur front auroit pu devenir égal à celui des Colchidiens. Mais la première de ces opérations auroit expoſé trop long-tems l'armée aux traits & aux javelots des Barbares; &, par la ſeconde, la ligne auroit été tellement affoiblie, qu'on auroit pu aiſément la pénétrer. Dans ces incertitudes, Xénophon propoſa (& ſa propoſition fut auſſi-tôt approuvée par ſes collégues) de diviſer les ſoldats peſamment armés en compagnies de cent hommes, & de placer chaque diviſion en colonne ſéparée.

[a] Idem., p. 341.

Les intervalles vuides entre les colonnes, donnoient ainsi la facilité aux troupes légères de s'étendre de droite & de gauche au-delà des lignes de l'ennemi ; chaque compagnie ou division pouvoit choisir l'endroit le plus aisé pour gagner la montagne ; les plus courageux pouvoient être conduits les premiers à la charge ; & il n'étoit pas à présumer que la profondeur des colonnes [a] pût être pénétrée. D'autre part, l'ennemi ne pouvoit s'engager dans les intervalles, sans être aussi-tôt enfermé par les divisions des deux côtés ; ces dispositions étoient combinées de manière à pouvoir se secourir, s'encourager & se soutenir mutuellement.

Cette disposition judicieuse fut suivie du succès qu'on en avoit attendu. Les soldats Défaite des Colchidiens.

---

[a] Le λοχος ορθιος, est, au sentiment d'Arrian, un corps de troupes dont les files sont plus longues que les rangs, c'est-à-dire, où il y a moins de soldats dans le front que dans la profondeur. Le φαλαγξ, sans épithète veut dire le contraire. Mais le φαλαγξ ορθια est une armée, comme le dit le même auteur, όταν επι κερας πορευηται, c'est-à-dire, ayant plus d'hommes dans la profondeur que dans le front, & employant pour quelque raison extraordinaire ce qui est naturellement la ligne de marche selon l'ordre de bataille.

pesamment armés formèrent quatre-vingt compagnies ; les archers ainsi que les gens de bouclier, divisés en trois corps, chacun d'environ six cens hommes, flanquèrent l'armée de droite & de gauche. Leur troisième division, consistant principalement en Arcadiens, occupoit une place distinguée au centre. Ainsi disposées pour la bataille, les aîles de l'armée Grecque, & particulièrement les troupes légères, qui étoient les plus capables d'expédition, s'avancèrent brusquement à l'attaque. L'ennemi, qui les vit approcher, & qui s'apperçut que des deux côtés elles s'étendoient au-delà de leurs lignes, fila à droite & à gauche, pour être en état de les recevoir ; par ce mouvement il laissa un vuide dans son centre, vers lequel les Arcadiens, soutenus par les colonnes voisines, s'avancèrent avec rapidité, & aussi-tôt gagnèrent la hauteur. De cette manière ils pouvoient combattre les Barbares, qui, pensant avoir tout perdu en perdant l'avantage du terrein, n'offrirent plus aucune résistance, mais s'enfuirent en désordre, laissant les Grecs maîtres du champ de bataille, ainsi que des nombreux villages situés aux environ [a], & à

[a] Xénoph., p. 342.

deux journées de marche du Pont-Euxin, sans aucun autre ennemi qui pût s'opposer à leur passage.

Le rivage méridional du Pont-Euxin, qui présente aujourd'hui le tableau de la mollesse & de l'indolence, défiguré par la tyrannie, étoit peuplé anciennement par plusieurs tribus barbares mais vaillantes, entièrement indépendantes l'une de l'autre, & reconnoissant à peine l'autorité du Roi de Perse. Cette partie qui s'étend à l'est & vers le pied de Caucase, & qui forma ensuite le royaume de Pont, étoit habitée par les Colchidiens, les Drilliens, les Mysonéciens & les Tybaréniens; les terres du milieu étoient possédées par les Paphlagoniens, qui se glorifioient de la force irrésistible de leur nombreuse cavalerie; & les parties occidentales, comprenant un espace de deux cens milles, entre Héraclée & le Bosphore de Thrace, étoient occupées par les sauvages Bithyniens, colonie Thrace, qui excelloit dans l'art de la guerre, & qui la faisoit comme leurs ancêtres d'Europe, avec une férocité inhumaine [a].

Description du rivage méridional du Pont-Euxin.

[a] Voy. Denis Periégètes, & le Périple d'Arrian.

Colonie Grecque de Synope.

Au milieu de tant de nations ennemies s'élevoient à de grands intervalles plusieurs villes Grecques, qui contrastoient avec la barbare ignorance de leurs voisins, par leur civilisation & par les sciences. Synope, la mère & la reine de ces villes, étoit avantageusement située dans un Isthm étroit qui joignoit son territoire, consistant en une petite péninsule très-fertile [a], à la province de Paphlagonie. La fondation de Synope remontoit à la plus haute antiquité, & étoit attribuée à Antolicus, l'un des Argonautes [b]. La ville s'étoit ensuite accrûe par un puissant renfort de Milésiens. Elle avoit des hâvres commodes sur chaque côté de l'Istme. La péninsule étoit environnée de roches pointues, qui en rendoient l'accès impraticable à l'ennemi [c].

Les Synopiens fondent de nouvelles colonies sur cette côte.

Tant d'avantages multipliés augmentèrent la population & la puissance des Synopiens. Ils

---

[a] Tournefort, v. iij., p. 40, dit qu'elle a environ six milles de circonférence.

[b] Voyez l'histoire de l'expédition des Argonautes, vol. j., p. 48. & suiv. Strabon, qui nous donne cette information, dit de plus, que Lucullus, lorsqu'il prit la ville, emporta la statue d'Antolicus.

[c] Tournefort, voyage au Levant.

répandirent des colonies à l'Orient & à l'Occident. Il n'eſt pas improbable qu'ils ayent fondé Heraclée [a], ſur les confins de la Bithynie; & il eſt certain qu'ils bâtirent Cotyora, dans le territoire des Tybaréniens, Céraſe dans celui des Myſonéciens, & Trapèze dans celui des Drilliens.

Les Grecs ſont reçus avec humanité à Trébizonde, l'une de ces Colonies.

Trapèze ou Trébizonde fut la première ville amie que les Grecs rencontrèrent, après avoir employé plus d'une année à une marche & dans une guerre preſque continuelles. Les nombreux habitans de ce floriſſant port de mer, qui eſt maintenant réduit à un hâvre entièrement abandonné, nommé Platana [b], les

[a] Strab., l. xij., p. 542, appelle Heraclée une colonie de Miléſiens, par leſquels on peut entendre les Synopiens, qui étoient eux-mêmes une colonie de ce peuple. Cependant, Xénophon appelle Heraclée une colonie de Mégaréens. Xénoph. Anabas. — p. 358.

[b] Tournefort, l. xvij. Cette place, néanmoins, eſt encore grande mais dépeuplée, contenant plus de bois & de jardins que de maiſons, qui ne ſont que d'un étage. La ville retient la forme d'un quarré oblong, les murs modernes étant élevés ſur les ruines des anciens, de la forme deſquels eſt dérivé le nom de Trapèze, du mot Grec ſignifiant une table. Tournefort. Ibid.

reçurent à bras ouverts, prévinrent généreusement leurs besoins, & les traitèrent avec cette hospitalité affable de concitoyens, qui plaignoient leurs souffrances & admiroient leur courage. Les Grecs, de leur côté, firent connoître sincèrement combien ils étoient pénétrés de la différence de leur situation actuelle, en comparaison des maux auxquels ils avoient échappé. Dans la ferveur religieuse de leur reconnoissance, ils satisfirent aux vœux & aux sacrifices solemnels qu'ils avoient promis à Jupiter le libérateur, & aux autres Dieux & héros dont la protection les avoit sauvé de tant de dangers. Ils célébrèrent ensuite, avec beaucoup de pompe & de réjouissance, des jeux & des exercices gymnastiques : passe-tems également agréable pour eux, pour les citoyens de Trébizonde, & pour les divinités qu'ils adoroient mutuellement. Lorsque ces devoirs essentiels (car les Grecs les regardoient ainsi) eurent été remplis, à la satisfaction générale, les soldats, qui ne vouloient point être à charge à leurs amis de Trébizonde, songèrent à pourvoir à leur subsistance & à celle de leur nombreuse suite. Ils ravagèrent pendant plusieurs jours les villes frontières des Colchidiens, des Drilliens, & tandis qu'ils harrassoient cruellement leurs

ennemis, ils respectoient soigneusement les alliés de Trébizonde. Leurs dévastations répétées ruinèrent à la fin les villages d'alentour; de sorte que les détachemens de fourrageurs ne pouvoient plus partir & revenir dans le même jour, ni s'engager dans l'intérieur des terres, sans être exposés aux attaques nocturnes des Barbares. Ces circonstances leur ôtèrent l'espoir d'un plus long séjour dans Trébisonde; c'est pourquoi ils convoquèrent une assemblée pour fixer le jour de leur départ, & pour régler le plan de leur route prochaine [a].

Dans cette importante délibération, les soldats embrassèrent généralement l'opinion d'Antiléon de Thurie, qui leur dit, que pour lui, il étoit las de plier son bagage, de marcher, de courir, de monter la garde, & de combattre, & qu'il souhaitoit maintenant, après tant de travaux, d'achever ses voyages comme Ulysse, c'est-à-dire, d'être transporté endormi dans la Grèce [b]. Pour exécuter

Cheirisophe s'embarque sur l'Hellespont pour demander des vaisseaux de transport à l'amiral de Sparte.

---

a Xénoph., p. 343. & suiv.

b C'est ainsi qu'Ulysse fut transporté par les Phæatiens, qui le placèrent endormi sur le rivage d'Itaque.

Οἱ δ' εὕδοντ' ἐν νηὶ θοῇ ἐπὶ πόντον ἄγοντες
Κάτθεσαν εἰν Ἰθάκῃ, &c. Odyss. xiij. 133.

cette résolution, Cheirisophus s'embarqua sur l'Hellespont, espérant obtenir des vaisseaux d'Anaxibius, qui commandoit la flotte Lacédémoniène dans cette mer. Mais en cas de refus, les soldats résolurent de demander aux habitans de Trébizonde, quelques vaisseaux de guerre avec lesquels ils prétendoient se mettre en mer, & s'emparer de tous les vaisseaux marchands qu'ils pourroient rencontrer sur le Pont-Euxin, afin de les faire servir de transports [a].

Pendant ce tems les Grecs prennent les vaisseaux marchands du Pont-Euxin.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans avoir aucune nouvelle de Cheirisophus, ni promettre aucun espoir de secours de l'amiral de Sparte.

Les belles descriptions que ce poëte, dans ce même livre, donne du repos, après un travail immodéré, occupoient l'imagination d'Antiléon :

Και τῳ νηδυμος ὑπνος επι βλεφαροισι επιπτε
Νηγρετος ἡδιστος θανατῳ αγχιςα εοικως. v. 80.

Et encore. « Le vaisseau fendit les ondes avec une rapidité que ne pouvoit égaler le vol le plus impétueux de l'aigle portant un homme. »

Ὁς πριν μεν μαλα πολλα παθ' αλγεα ὁν κατα θυμον
Ανδρων τε πτολεμους, αλεγεινα τεχυματα πειρωνε
γατριμος ευδε, λελοσμενος ὁσς' επεπονθει.

a Xénoph., p. 345.

Cependant ceux qui s'étoient embarqués, infestoient en pirates le Pont-Euxin. Le Lacédémonien Dexippe, avec un degré de perfidie digne de la résolution qu'il avoit prise, trahit ses compagnons, & s'enfuit avec la galère qu'il commandoit [a]. Mais l'Athénien Polycrates, se conduisit avec une ardeur & une fidélité que les voleurs même font paroître quelquefois dans leurs actions particulières ; & son heureuse diligence eut bientôt assemblé un nombre de vaisseaux capables de transporter à Cérase les vieillards, les infirmes, les femmes & le bagage, tandis que la portion de l'armée, consistant en soldats au-dessous de quarante ans, arriva dans la même ville en trois jours de marche [b].

La colonie de Cérase ou Cérazonte, étoit dans une situation délicieuse sur les bords de la mer, parmi des coteaux d'un accès facile, couverts dans tous les siècles [c], de bois entiers de cerisiers, d'où probablement la

Ce qui se passe parmi les Grecs dans cette ville.

---

[a] Idem., Ibid.

[b] Idem., p. 349.

[c] Tournefort.

place tiroit son nom [a]. Ce fut de-là que le voluptueux Lucullus, l'an six cens quatre-vingt de Rome, transporta le premier dans son pays ce fruit que les anciens naturalistes croyoient à peine capable de croître sur le sol de l'Italie, mais qui embellit aujourd'hui les régions les plus froides & les plus occidentales de l'Angleterre même. Les Grecs séjournèrent dix jours à Cérase, disposant de leur butin, pourvoyant à leurs besoins, & faisant la recrue de l'armée, qui se montoit encore à huit mille six cens hommes, le reste ayant péri par les fatigues, la guerre, le froid & les maladies [b].

Ils traversent les territoires des Mosynéciens.

Après ce délai nécessaire, les moins robustes se rembarquèrent, tandis que la jeunesse vigoureuse poursuivit sa route à travers le pays enchanté des Mosynéciens, tribu barbare & puissante, qui tiroit sa dénomination des maisons, ou plutôt des tours de bois qu'elle ha-

---

[a] Κέρασος, Cerasus, Cerise. Par une semblable raison Tadmor, dans le désert, étoit appelé Palmyre, à *Palmis*, le Palmier. Tournefort rapporte que l'opinion de S. Jerôme étoit que la place avoit donné le nom au fruit. La différence n'est pas importante.

[b] Xénoph., p. 309.

bitoit [a], & qui, soit à dessein ou par hasard se trouvoient dispersées parmi les collines & les vallées, de telle manière qu'à la distance de huit milles, les villages pouvoient s'entendre & se donner mutuellement l'alarme [b]. L'armée s'avança ensuite dans l'étroit & sombre district des Chalybiens, qui se procuroient leur subsistance en travaillant le fer, & dont la vie pénible, les montagnes escarpées & les mœurs sauvages [c], devoient former un contraste frappant avec les plaines riantes, la vie pastorale [d], & le caractère hospitalier de leurs voisins, les Tybéréniens, qui traitèrent les Grecs avec toute sorte de bienveillance & d'amitié, & les conduisirent, avec une attention prévenante, à la ville de Cotyora.

Des Chalybiens.

Et des Tybéréniens.

On pourroit croire que les Grecs ayant atteint les possessions de leurs amis & de leurs parens, auroient été disposés à jouir paisiblement des fruits de leurs travaux & de leurs périls passés. S'ils avoient craint de s'exposer

Discussions dans le camp après leur arrivée dans Cotyora.

---

[a] Μοσυν & οικεω.

[b] Xénoph., p. 351.

[c] Idem., p. 354.

[d] Denis Periégètes la qualifie de l'épithète πολυρρηνες, abondant en brebis.

aux nouvelles hostilités des habitans guerriers de la Paphlagonie & de la Bithynie, ils auroient pu attendre l'arrivée des vaisseaux de Synope & d'Héraclée, ou ceux de l'amiral de Sparte, qui les auroit retenus à son propre service, ou transportés dans la Chersonèse. Mais il est plus facile aux hommes de repousser les assauts d'une violence extérieure, que d'éluder les effets de leurs propres passions. Les Grecs se précipitoient dans un danger réel, à mesure qu'ils atteignoient une sécurité apparente. Dans le long cours d'une marche laborieuse, la terreur d'un ennemi inconnu les tenant en haleine, conservoit leur discipline & leur union. La vue d'une colonie Grecque détruisit entièrement l'une & l'autre. Ceux qui, dans les régions éloignées de l'Orient, se regardoient tous comme frères, & n'avoient qu'une même volonté, éprouvèrent de nouveau les funestes influences des distinctions nationales. L'armée fut divisée par des intérêts séparés comme par des attachemens de partialité. Ceux qui avoientacquis des richesses, desiroient retourner dans leur patrie pour en jouir. D'autres qui n'avoient aucun bien, vouloient continuer de piller amis ou ennemis, Grecs & Barbares. Les chefs

chefs méprisoient & trompoient les troupes ; les troupes se plaignoient de leurs commandans & les insultoient. Tous se soupçonnoient & s'accusoient de crimes imaginaires, dont personne n'étoit coupable.

Grandes vues de Xénophon rendues vaines par la basse jalousie de ses ennemis.

Xénophon, qui, avec une adresse merveilleuse, se justifie de tout reproche [a] qui pourroit attaquer son esprit ou son cœur, ne combat point une imputation à laquelle il fut exposé, en faisant connoître (peut-être mal-à-propos) les vues étendues & toujours justes d'un philosophe. Lorsqu'il promenoit ses regards le long des côtes méridionales du Pont-Euxin, couvertes anciennement, comme elles le sont encore aujourd'hui, de hautes & majestueuses forêts, admirablement propres à la construction des vaisseaux ; lorsqu'il considéroit la commodité des hâvres, & les productions du territoire voisin, qui consistoient en lin, en fer, & autres choses nécessaires pour créer une puissance navale, il eut l'ambition de former un nouvel établissement, que le nombre, la valeur & l'activité de ses compagnons, auroient bientôt rendue la plus florissante de

[a] Xénophon, p. 367.

toutes les colonies Grecques du Pont-Euxin, & peut-être de toute l'Asie. Mais ce noble dessein, qui seroit devenu si utile & si honorable pour l'armée, fut renversé par la basse jalousie de ses ennemis. On reprocha à Xénophon de former des projets également romanesques & dangereux, & on l'accusa de ne vouloir retenir les soldats qu'afin de prolonger plus long-tems son empire sur eux, & d'augmenter sa réputation & sa fortune aux dépens du salut public [a].

Souffrances des Grecs dans leur marche à travers le pays des Bithyniens.

L'esprit vain & séditieux des troupes rendit toutes leurs mesures foibles & incertaines. La terreur qu'elles inspiroient, & leurs besoins, auxquels il falloit pourvoir, en firent des hôtes très-incommodes à Cotyora, à Synope & à Héraclée, où elles séjournèrent plusieurs mois, sous prétexte d'attendre les vaisseaux de transport, mais pillant dans ces intervalles les contrées voisines, mettant les villes à contribution, & les menaçant d'exactions qui excédoient leurs facultés. Les habitans d'Héraclée, affectant d'avoir égard à ces demandes déraisonnables, retirèrent leurs effets des villages,

---

a Xénophon, p. 359 & suiv.

fermèrent les portes de leur ville, & placèrent des troupes sur les murailles. Cheirisophus étoit de retour alors avec des vaisseaux qu'il avoit obtenus de l'amiral Lacédémonien, mais qui n'étoient pas en assez grande quantité pour transporter une armée si nombreuse. Les soldats se voyant frustrés de leurs espérances, & mécontens, d'ailleurs, de tous leurs chefs, entreprirent témérairement, en corps séparés, le passage dangereux de la Bithynie, contrée qui comprend deux cens milles entre Héraclée & Byzance, & entièrement habitée ou plutôt infestée par les Thyniens, tribu Thrace, la plus cruelle & la plus féroce de la race humaine. Cette expédition leur coûta plus de mille hommes; & il leur en eût coûté davantage, si la généreuse activité de Xénophon n'eût conduit à propos sa propre division au secours de ceux qui avoient déserté son étendard. Bientôt après Cheirisophus mourut. L'unique commandement fut dévolu à Xénophon, non par la brigue, mais par la soumission volontaire des troupes à son génie supérieur. Il leur apprit à la fin à vaincre la férocité des Thyniens; & après avoir fait plusieurs esclaves & un butin très-utile, il les

Après la mort de Cheirisophus sont conduits à Bizance par Xénophon.

conduisit à Chrysopolis [a], qui est maintenant connue sous le nom de Scutari, & regardée comme le fauxbourg de Constantinople en Asie.

Les factions des troupes se renouvellent à Byzance.

Le voisinage d'une colonie Grecque sembloit contagieux pour les troupes. A Bizance, leur esprit séditieux rentra en fermentation. Cléandre, gouverneur de cette ville, qui étoit venu à leur rencontre, échappa avec peine à la mort pendant la chaleur d'une sédition militaire. Leur conduite les rendit l'objet de la terreur de tous les habitans de ces contrées. Les Lacédémoniens redoutoient les secours d'une espèce si dangereuse d'alliés; & le Satrape Pharnabase, craignant pour la sûreté de sa province, se concerta avec Anaxibius, qui commandoit dans l'Hellespont, pour les attirer par de belles promesses en Europe. Gagnés par les présens du Satrape, non-seulement Anaxibius, mais son successeur Aristarchus firent à l'armée des propositions avantageuses, qu'ils n'avoient aucune intention de tenir. Les troupes, que ces contre-tems, & plus encore la trahison des commandans Spartiates, avoient jetées dans le désespoir, auroient attaqué &

a Xénophon, p. 277 & suiv.

saccagé Byzance, si elles n'eussent été retenues par la sagesse & l'autorité de Xénophon, qui, luttant comme un habile pilote contre la violence de la tempête, prévint l'exécution d'un projet qui les auroit exposés à un danger immédiat, & les auroit couvert d'une éternelle infamie [a].

Xénophon les dissuade de piller cette place.

Il les conjura, les larmes aux yeux, « de ne pas ternir, par la destruction d'une ville Grecque, la gloire d'une campagne signalée par tant de victoires illustres sur les Barbares. Quel espoir de salut pouvoient-ils conserver, si après avoir tenté inutilement de détrôner le Roi de Perse, ils alloient provoquer le ressentiment de Sparte? Dénués d'amis, d'argent, de tout moyen de subsistance, & réduits, par leur mauvaise conduite, à une poignée d'hommes, pouvoient-ils espérer d'insulter avec impunité les deux plus grandes puissances de l'univers? L'expérience des derniers tems devoit corriger leur frénésie. Ils avoient vu Athènes même, dans le plus haut période de sa grandeur, possédant quatre cens galères, un revenu annuel de mille talens, & dix fois

---

[a] Xénophon, p. 399 & suiv.

cette somme dans son trésor; Athènes, maîtresse de toutes les îles, & de plusieurs villes en Asie & en Europe, parmi lesquelles étoit Byzance elle-même, l'objet actuel de leur folle ambition; ils avoient vu Athènes forcée de céder aux armes de Sparte, dont l'autorité étoit actuellement reconnue par toute la Grèce. Quelle rage poussoit donc des hommes sans appui, assemblage confus de nations différentes, à vouloir attaquer les possessions d'un peuple dont la valeur étoit insurmontable, & à la vengeance duquel il leur étoit impossible d'échapper, sans fuir loin de leur patrie, & sans chercher leur refuge parmi ces Barbares dont ils n'avoient éprouvé, pendant près de deux ans, que persécution, cruauté, injustice & trahison? »

Les Grecs sont invités au service de Seuthes.

Les représentations judicieuses de Xénophon sauvèrent Byzance; mais il est à présumer que ni le poids des raisons, ni la force de l'éloquence n'auroient empêché long-tems des troupes irritées & indigentes, de tenter quelques nouvelles entreprises de ce genre, si l'occasion ne se fût heureusement présentée d'employer leur dangereuse activité au service de Seuthes, intrépide aventurier de la Thrace mineure. Mésades, père de Seuthes, régnoit

sur les Mélandeptens, les Thyniens & les Thranepsens, qui habitoient les côtes Européennes du Pont-Euxin & de la Propontide. Les factions de ses sujets le forcèrent à fuir de son royaume, & à se réfugier chez Médocus, souverain des Odrysiens, la plus puissante tribu de la haute Thrace, avec lequel il étoit uni par les liens sacrés de l'hospitalité. Médocus reçut & traita généreusement le père; & après sa mort, continua la même protection & la même bonté à son fils, Seuthes. Mais l'esprit indépendant de ce jeune prince dédaignoit, ainsi qu'il l'exprime lui-même, de vivre comme un animal domestique à la table d'un autre homme. Il demanda des chevaux & des soldats à Médocus, afin de se procurer par lui-même sa subsistance. Sa demande lui fut accordée; ses incursions furent suivies du succès; la terreur de son nom remplit toutes les parties maritimes de la Thrace; & il étoit probable que s'il pouvoit réunir à ses forces celles des Grecs, il réussiroit aisément à rentrer en possession de son royaume [a]. Son histoire.

Dans ce dessein il envoya à Xénophon le Leur traité avec ce prince.

[a] Xénoph., pag. 393 & suiv,

Thrace Médosade, qui entendant la langue Grecque, lui servoit ordinairement d'interprête. On fut bientôt d'accord sur les articles du traité: Seuthes promit de payer par mois un cyzicène, (environ vingt-deux livres) à chaque soldat, deux cyzicènes aux capitaines, & quatre aux généraux. Il fut stipulé que l'argent seroit un gain clair, & qu'ils pourroient subsister sur l'ennemi; cependant Seuthes se réserva la partie du butin qui n'étoit pas d'une nature susceptible de se gâter, pour contribuer à la paye de ses nouveaux alliés, la faisant vendre dans les places maritimes*.

Les chefs Grecs vont dans son camp.

Les commandans Grecs ayant communiqué leurs desseins à l'armée, suivirent Médosade au camp de Seuthes, qui étoit éloigné environ de six milles de la côte de Périnthe, ville considérable dans le voisinage de Byzance. Quoiqu'ils arrivassent après le coucher du soleil, ils trouvèrent les Barbares éveillés & sur leurs gardes. Seuthes lui-même étoit posté dans une forte tour; & l'on avoit allumé de grands feux à quelque distance, tandis que le camp étoit enfoncé dans l'obscurité. Ces précautions étoit singulières mais nécessaires contre les Thyniens, qui p soient pour les ennemis les plus dangereux du

* Xénophon, p. 393 & suiv.

es combats nocturnes. Les Grecs eurent la permission d'entrer. Seuthes les reçut avec une hospitalité rustique, les invita, avant tout, à boire dans de grands cornets remplis de vin, ensuite confirma les promesses de son ambassadeur, & de plus, flatta Xénophon par l'espérance de lui procurer outre la paye stipulée, des terres, des troupeaux, & un établissement avantageux sur les bords de la mer.

Le lendemain l'armée Grecque joignit le camp de son nouveau maître. Les commandans furent de nouveau régalés d'une fête somptueuse, dans laquelle Seuthes étala toute sa magnificence. Après le festin, les bouffons & les danseurs furent introduits, & toute l'assemblée s'abandonna à la joie. Mais Seuthes savoit mettre de justes bornes aux plaisirs. Sans permettre que ses réjouissances troublassent la tranquillité de la nuit, il se lève en jetant un cri martial, & s'adressant aux capitaines Grecs avec le plus grand sang-froid, il les prie de tenir leurs troupes prêtes pour marcher dans peu d'heures, afin que l'ennemi qui ignoroit encore le puissant renfort qu'il avoit reçu, pût être pris au dépourvu, & vaincu par surprise *. L'armée joint ses étendards.

* Xénophon, p. 406 & suiv.

Expédition des Grecs & des Thraces réunis.

Le camp fut en mouvement à minuit ; c'étoit au milieu de l'hiver, & la terre se trouvoit couverte en plusieurs endroits d'une neige abondante. Mais les Thraces, enveloppés dans des peaux de renards, étoient préparés pour ces expéditions nocturnes. Les Grecs souffrirent beaucoup [a] du froid ; mais la rapidité de leur marche, animée par une perspective certaine de succès, leur fit oublier leurs souffrances. Par-tout où ils arrivoient, les villages étoient attaqués & pillés, les maisons brûlées, les hommes & le bétail enlevés ; & les ravages de cette nuit sanglante donnent une idée des cruautés par lesquelles Seuthes soumit en peu de tems les nombreux habitans de cette fertile étendue de terre que baignent la Propontide & le Pont-Euxin. Mais la possession de ce territoire, qui formoit la portion la plus considérable de ses héritages, ne put satisfaire son ambition ; il tourna ses armes au nord, & parcourut la contrée qui environne Salmydesse,

Par le secours des Grecs Seuthes recouvre son héritage.

[a] Ην δε χιων πολλη, κ̀ ψυχος ουτως ωςε το υδωρ ο εφεροντο επι δειπνον επηγνυτο, κ̀ ο οινος εν τοις αγγειοις κ̀ των ελληνων πολλων κ̀ ρινες απεκαιοντο κ̀ ωτα. Il y avoit beaucoup de neige, & le froid étoit si excessif que l'eau qu'ils portoient pour souper se glaçoit ainsi que le vin dans les vaisseaux. Plusieurs Grecs y laissèrent leur nez & leurs oreilles. Xénoph., p. 408.

ville maritime située à l'embouchure d'une rivière du même nom, qui coule d'une branche méridionale du Mont-Hemus dans une baye spacieuse du Pont-Euxin. Ce fut dans ces cantons où les alliés répétèrent les mêmes ravages qu'ils avoient déjà exercés dans le midi, & qu'ils vengèrent par leurs cruelles incursions, la cause de l'hospitalité violée ; car les Barbares de ces contrées étoient si accoutumés à piller les vaisseaux qui faisoient souvent naufrage sur leur côte dangereuse, qu'ils avoient distingué les lieux par des piliers en forme de limites, pour prévenir les querelles intestines sur la propriété du butin [a].

Dans l'espace de deux mois après sa jonction avec les Grecs, Seuthes étendit ses possessions à plusieurs journées de chemin de la mer. Ses nombreux ennemis combattant sans expérience & en nations séparées, furent subjugués successivement : chaque tribu vaincue augmentoit la force de son armée ; les Odrysiens, attirés par l'espoir du pillage, coururent en foule sous ses étendards, & la prospérité croissante de sa fortune, n'exigeant plus le secours de ses auxiliaires Grecs, il commença à négliger leurs ser- Son ingratitude signalée.

---

[a] Ibid, Idem.

vices [a]. L'ingratitude & l'inconſtance du Barbare furent encouragées par les conſeils perfides de ſon favori Heraclides de Maronée, l'un de ces fugitifs Grecs, qui ayant mérité d'être puni dans leur patrie pour leurs forfaits, obtenoient ailleurs des diſtinctions par leurs talens; de ces hommes ſouillés de tous les vices, également prêts à mourir ou à tromper, & qui ayant provoqué le reſſentiment de leurs compatriotes par leurs intrigues & leur audace, acquéroient ſouvent l'eſtime des étrangers par leur valeur & leur éloquence, leur habileté dans la guerre & leur dextérité dans les négociations. Héraclides exhorta fortement ſon maître à fruſtrer les Grecs de leur paye, & à ſe délivrer de leurs importunités en les renvoyant de ſon ſervice. Mais Seuthes, par crainte plutôt que par délicateſſe, ne ſuivit point cet avis; il perdit ſon honneur ſans ſauver ſon argent; & les généraux Grecs eurent bientôt une occaſion de lui reprocher ſa perfidie & ſon ingratitude, s'étant engagés dans une guerre plus honorable [b], allumée par le reſſentiment d'Artaxerces contre la préſomption de Sparte qui avoit ſi chaudement ſoutenu la malheureuſe rébellion de Cyrus.

Les Grecs retournent au ſervice de leur patrie.

[a] Xénoph., p. 414.
[b] Ibid, p. 427.

CHAPITRE XXVII.

TISSAPHERNES fait la guerre aux Grecs par ordre d'Artaxerces. --- Il attaque les villes de l'Eolide. --- Expédition de Thimbron. --- Dercyllidas lui succède. --- Son traité avec Tissaphernes. --- Agésilas, Roi de Sparte. -- Conspiration de Cinadon. -- Agésilas, général en chef des forces de la Grèce en Asie. --- Ses succès. -- Tithraustes succède à Tissaphernes. -- Grands projets d'Agésilas. --- La guerre rallumée en Grèce. -- Ligue contre Sparte. --- Campagne de Lysandre en Béotie. --- Sa mort.

Tissaphernes se prépare à faire la guerre aux alliés de Lacédémone en Asie, par ordre d'Artaxerces. Olym. 95. 2. A. C. 399.

XÉNOPHON a montré plus de modestie que de jugement, en excluant de son histoire générale de la Grèce, le détail d'une expédition, dans laquelle il a joué lui-même un rôle si distingué, & qui occasionna immédiatement, tant en Europe qu'en Asie, des événemens très-importans. Après la chûte de la grandeur Athénienne, les Spartiates furent naturellement exposés à la jalousie & au ressentiment de la Perse, par leur domination en Grèce, par leurs conquêtes sur la côte d'Asie, par la pré-

minence du pouvoir naval, & sur-tout pour avoir participé ouvertement à la rébellion de Cyrus. Les premières circonstances rendoient leur république la rivale du Roi de Perse; mais la part qu'il avoient eue aux démarches d'un rebelle ambitieux, les rendoit les ennemis personnels d'Artaxerces. Ce monarque communiqua la résolution où il étoit de châtier leur audace, à Tissaphernes, qui, après avoir harrassé les Grecs dans leur retraite jusqu'au pied des Monts-Carduchéens, au-delà desquels il n'avoit pas eu le courage de les suivre, étoit revenu avec une puissante armée dans l'Asie mineure, pour reprendre le gouvernement de la Carie, sa province héréditaire, ainsi que pour s'emparer des riches dépouilles de Cyrus, que son maître lui avoit accordées en reconnoissance de ses services signalés contre ce dangereux prétendant au Trône.

Il attaque les cités Eoliennes.

Honoré d'un présent si magnifique, Tissaphernes fut encore chargé d'exécuter la vengeance du grand-Roi contre les Spartiates. Sans aucune déclaration formelle de guerre, que les dernières hostilités en Orient sembloient rendre inutiles, il attaqua les cités Eoliennes; le Satrape Pharnabaze entra sur le champ dans ses vues, & concourut à ses me-

fures. Les garnifons Lacédémoniènes, foutenues des bourgeois, fe défendirent avec leur courage ordinaire, en follicitant néanmoins de bonne-heure, des renforts de leur patrie, afin de pouvoir réfifter à l'ennemi, & furmonter un danger auffi peu prévu [a].

Les Spartiates envoyent Thimbron avec une armée à leur fecours.

Le fénat & l'affemblée de Sparte ne tardèrent pas dans cette occafion importante, de fecourir les Eoliens, leurs alliés, & de renforcer leurs garnifons. Ils levèrent fur le champ un corps de cinq mille Peloponéfiens, & demandèrent un fupplément de troupes aux Athéniens. Les derniers lui envoyèrent trois cens cavaliers, qui ayant fervi fous les trente tyrans, furent facrifiés avec joie à ce devoir périlleux par les partifans de la nouvelle démocratie. Le commandement des forces réunies fut confié au Spartiate Thimbron, qui avoit ordre [b], auffi-tôt qu'il feroit arrivé en Éolide, de prendre à fa folde les Grecs qui avoient été engagés dans l'expédition de Cyrus, & qui fe trouvoient alors employés au fervice déshonorant d'un Barbare. La conduite baffe & per-

---

[a] Xénoph., Hellen., l. 3. p. 480. Diodor., Sicul. l. 14. p. 416.

[b] Xénoph., Hellen., p. 550. Diodor., p. 416.

Elle est renforcée par les Grecs qui étoient revenus de la haute Asie.

fide de Seuthes, qui, dans son nouveau caractère de Prince, conservoit encore les sentimens d'un voleur Thrace, rendit la proposition de Thimbron extrêmement agréable à Xénophon. L'illustre Athénien amena sous l'étendard de Lacédémone six mille hommes, restes vénérables d'une armée épuisée & ennoblie par des fatigues & des dangers sans exemple [a].

Thimbron ouvre la campagne avec succès; olymp. 95. 3. A. C. 398.

Ayant reçu ce puissant renfort, Thimbron ouvrit la campagne contre le lieutenant d'Artaxerces, deux ans après que Cyrus étoit parti d'Ephèse, pour aller disputer la couronne de Perse. Les premières opérations des armes Grecques furent suivies d'un succès considérable. Thimbron prit ou reconquit les villes de Pergame, de Theuthrania, d'Halisarnia, de Myrina, de Cymée & de Grynium. Mais les murs de Larissa, cité forte dans la Troade, bravèrent ses assauts; la garnison vigilante se joua de tous les efforts qu'il fit pour les priver d'eau fraîche; &, assistée des habitans de la place, elle fit une vigoureuse sortie, repoussa les assiegeans, & brûla ou démolit leur ouvrages.

Il échoue au siège de Larissa.

---

[a] Xénoph., Anabas., l. 7. p. 427.

Il n'y avoit qu'une action continuelle, & une suite non interrompue de victoires, qui pussent retenir les passions licentieuses d'un pareil corps de troupes, composé du mélange de tant de communautés si différentes entre-elles & si souvent ennemies. Elles se rendoient formidables les unes aux autres, & aux Grecs d'Asie par leur esprit séditieux. Leur rapacité n'épargna pas les territoires des alliés Lacédémoniens, qui s'en plaignirent hautement au sénat, attribuant la violence des troupes à la foiblesse du général. En conséquence de cette représentation, Thimbron fut rappelé & disgracié *, & le commandement, pour lequel il paroissoit si peu fait, fut donné à Dercyllidas, homme fertile en ressources, qui pouvoit souvent changer de conduite, sans varier dans ses principes; qui savoit relâcher ou resserrer à propos la discipline d'un camp, & qui, aux talens d'un habile général, joignoit la réputation d'être le meilleur ingénieur de son tems. En employant judicieusement des machines de guerre qu'il inventa ou perfectionna, Dercyllidas réussit à prendre Larissa; & il réduisit en

Il est rapelé & disgracié.

* Xénophon, p. 483.

huit jours de tems, huit autres cités de la province de Pharnabaze. La rapidité de ses conquêtes le rendit recommandable au sénat de Sparte, & sa modération dans la victoire le fit chérir des colonies Asiatiques. Il diminuoit leurs taxes, encourageoit leur industrie, écoutoit leurs plaintes avec candeur, & décidoit leurs différends avec la plus grande impartialité. Dédaignant l'exemple cruel de ses prédécesseurs, il n'imposa aucune exaction arbitraire sur les citoyens paisibles ni sur les fermiers; & de peur que l'entretien de ses troupes ne devint à charge aux alliés & aux sujets de Sparte, il fixa ses quartiers d'hyver dans la Bythinie, où la valeur de Xénophon & de ses compagnons avoit porté en dernier lieu la terreur du nom Grec.

Celui-ci administre les affaires de la guerre avec une égale habileté.

Au commencement du printems, Sparte envoya des commissaires pour inspecter les affaires de l'Asie, & proroger, pour une autre année, l'autorité de Dercyllidas, si toutefois leurs observations & leurs enquêtes confirmoient le compte favorable qu'on avoit rendu de son administration. A leur arrivée à Lampsaque, où l'armée étoit alors assemblée, ils visitèrent le camp, & assurèrent les soldats que les magistrats de la république approuvoient

Sparte envoie des commissaires pour proroger son autorité. Olymp. 95. 4. A. C. 397.

autant leur conduite dans cette dernière année, qu'ils l'avoient condamnée l'année précédente. Un capitaine, prenant la parole pour la multitude, répliqua que la différence de conduite actuelle avec la précédente, de la part des troupes, étoit moins grande encore que celle qui existoit entre le caractère de Thimbron & celui de Dercyllidas. Ce témoignage d'approbation de la part des soldats ne fut pas plus flatteur pour le général que satisfaisant pour les commissaires, qui visitèrent ensuite, à sa requête, les villes voisines de l'Eolide & de l'Ionie, & les trouvèrent dans l'état le plus heureux & le plus florissant [a].

Avant de prendre congé de Dercyllidas, ils l'informèrent que les habitans de la Chersonèse de Thrace venoient d'envoyer une ambassade à Sparte, pour demander du secours contre les fiers Barbares qui habitoient le territoire adjacent; & que si les circonstances lui permettoient de protéger efficacement cette colonie industrieuse de Grecs malheureux, il rendroit un service signalé à l'état. L'inactivité de Tissaphèrnes, qui, malgré la puissante

Dercyllidas fortifie la Chersonèse.

[a] Xénoph., Hellen. l. 3. p. 487.

armée qu'il avoit amenée de la haute Asie, attendoit encore de nouveaux renforts de l'Orient, enhardit le général Grec à entreprendre cette expédition. La Chersonèse étoit un des cantons de l'ancien monde, le plus fertile ᵃ & le mieux cultivé. Elle contenoit, dans une étendue de cinquante milles en longueur & de quinze en largeur, onze cités riches & florissantes, & différens ports commodes. Les champs y produisoient les meilleurs grains, & les campagnes étoient parsemées & embellies de plantations & de vergers délicieux, ainsi que de prairies & de parcs remplis de toute sorte de bétail. Si cette belle contrée eût été une île, elle auroit joui de tous les avantages; mais une langue de terre, de trente-sept stades en largeur, joignoit son territoire à ceux des plus féroces tribus de la Thrace. Les troupes de Dercyllidas auroient pu aisément repousser leurs incursions; elles auroient pu les punir de leur cruauté en détruisant leurs misérables villages dans le plat pays; mais les Barbares auroient trouvé un refuge assuré dans leurs bois & dans leurs montagnes, & chaque fois que

ᵃ Παμφορωτάτην καὶ ἀρίστην. Xénoph., p. 488.

l'armée se seroit retirée, ils auroient pu fondre de nouveau sur la Chersonèse avec leur fureur ordinaire, excitée par la vengeance. Dercyllidas trouva un moyen plus sûr de garantir ces malheureux Grecs; & il employa à leur défense, non le courage, mais les bras de ses soldats. Par un travail suivi, commencé au printems & continué pendant presque tout l'automne, il fit élever une forte muraille qui traversoit l'Isthme; l'espace en avoit été toisé; & chacune des communautés séparées, dont l'armée étoit composée, avoit eu une tâche proportionnée. L'émulation avoit été animée par l'amour du gain; le général en personne, surveillant & inspectant les travaux, accordoit aux plus laborieux & aux plus diligens, des récompenses qui furent largement payées par les opulens Chersonites [a].

A peine Dercyllidas fut-il de retour de cette expédition, que les forces combinées de Pharnabaze & de Tissaphernes parurent dans le voisinage d'Ephèse. Le général rassembla toute son armée pour leur livrer bataille. Les soldats Européens montrèrent une noble ardeur pour

Il entre en traité avec Tissapherne.

[a] Xénoph., p. 488.

l'action ; mais les habitans de la côte d'Asie, qui étoient accourus sous ses étendards, furent intimidés à la vue d'un ennemi dont le nombre surpassoit de beaucoup le leur. Cette circonstance auroit pu devenir fatale, si les troupes de Tissaphernes n'eussent pas ressenti la même terreur qu'elles inspiroient. Elles se rappeloient la bravoure des dix mille qui avoient accompagné Cyrus ; elles voyoient que les forces qu'elles avoient à combattre, étoient bien plus nombreuses ; mais elles ne réflechissoient pas que l'armée de Dercyllidas n'étoit grossie que des Grecs dégénérés de l'Eolide & de l'Ionie, dont le courage & le caractère avoient été affoiblis & dégradés par une longue suite d'oppression. La lâcheté des Persans engagea Tissaphernes, contre l'avis de Pharnabaze, à proposer une conférence ; la lâcheté des Ioniens détermina Dercyllidas à accepter la proposition. Les hostilités furent suspendues ; on donna des ôtages de part & d'autre ; il y eut des préliminaires de paix ; & on dépêcha des couriers au conseil de Sparte & à la cour de Perse, pour prendre des instructions sur cet objet.

Les Perses se préparent secrètement à renouveler la guerre.

Cependant le projet de Tissaphernes, n'étoit que de gagner du tems en amusant l'ennemi. Les sermens & les engagemens les plus

folemnels avoient perdu depuis long-tems leur pouvoir fur fon efprit. Il épioit l'occafion de renouveler la guerre, attendant avec impatience les renforts qu'on lui avoit promis d'Orient, & fur-tout l'équipement d'une flotte, qu'Artaxerces faifoit préparer fecrètement & en toute diligence, dans les ports de Phénicie. Les magiftrats Spartiates furent informés de ces préparatifs fecrets par Hérodas, Syracufain, qui, animé du patriotifme Grec, trahit le Roi de Perfe. Ils furent alarmés du danger qui les menaçoit, & indignés de la trahifon de Tiffaphernes, & peut-être auffi mécontens de la crédulité de leur général. Mais la mort du roi Agis leur avoit donné, dans la perfonne de leur premier magiftrat, un commandant qui égaloit Dercyllidas en mérite, & qui le furpaffoit de beaucoup en réputation.

Agefilaüs déclaré roi de Sparte.

L'expédition contre les Eléens avoit été le dernier exploit du long règne d'Agis. Il avoit reconnu pour fon fils, à l'article de la mort, Leotychides, dont la légitimité avoit été expofée à de juftes foupçons, par la légèreté ou le crime de fa mère Timée. Cette reconnoiffance tardive d'un fucceffeur, qu'il avoit fi long-tems défavouée, ne fatisfit pas les partifans d'Agéfilaüs, qui étoit le frère d'Agis du

côté d'Archidamus, leur père, mais beaucoup plus jeune, étant né d'une seconde femme, & au défaut de Léotychides, le plus proche héritier du trône. Agésilaüs cachoit sous une forme ignoble & dans un petit corps, un esprit vigoureux & ardent, une grande élévation de caractère, & toute la noblesse d'une ambition généreuse Ces qualités respectables, ornées de vertus plus douces, de la modestie, de la candeur, de la docilité & d'une complaisance illimitée pour ses amis, lui attirèrent de bonne-heure les regards & l'estime des chefs de la nation; & personne plus que Lysandre ne se trouva mieux disposé en sa faveur. Ce général, qui avoit perdu toute espérance personnelle de grandeur, par la jalousie universelle & par le ressentiment qu'il avoit excité contre lui dans Sparte, en abusant trop ouvertement du pouvoir, réduisit tous ses projets d'ambition à l'élévation de son ami. Cette éloquence & cette adresse[a], qu'il auroit em-

[a] Les partisans de Léotychides, en plaidant sa cause devant l'assemblée, alléguèrent un oracle qui exhortoit les Spartiates à se garder d'un règne boiteux. C'étoit une allusion à Agésilaüs qui boitoit en marchant. Mais Lysandre, par une de ces tournures vives & inattendues,

ployées vainement pour lui, réussirent en faveur d'un autre; & par l'influence & les intrigues de Lysandre, plus encore que par les titres que la naissance & le mérite lui donnoient, Agésilaüs fut déclaré successeur au trône vacant; &, environ deux ans après, il fut nommé général en chef des forces de la Grèce en Asie: fonction moins brillante pour le nom que celle de roi, mais qui comportoit une autorité plus réelle & plus étendue.

Conspiration de Cinadon.

Agésilaüs mit dès-lors toute son attention & sa vigilance à servir la république, dont la sûreté & l'existence même furent en danger par une conspiration la plus hardie peut-être qui ait jamais été connue. Un jeune homme appelé Cinadon, distingué parmi ses compagnons par une force & une agilité extraordinaires,

---

qui décident souvent les résolutions des assemblées nombreuses, dirigea le sens de l'oracle contre Léotychides, en disant: que ce n'étoit que le défaut de titre qu'Apollon avoit eu en vue, parce qu'il étoit très-indifférent aux dieux, que les rois de Sparte marchassent avec grace; mais qu'il étoit plus important qu'ils descendissent d'Hercule, fils de Jupiter, plutôt que d'Alcibiades, un scélérat proscrit d'Athènes. Com. Plut. in Agésil. & Lysand. & Xénoph. Agésil. Panégyr. & Hellen., l. 3. p. 597.

n'étoit pas moins remarquable par son courage & son ambition. Né de parens obscurs, Cinadon se voyoit éloigné par sa naissance, de toutes les dignités de la république qui circuloient dans un petit nombre de familles Patriciènes. Son orgueil étoit profondément blessé de l'idée, que quelques talens que sa jeunesse pût promettre & l'expérience perfectionner, il seroit forcé, par la nature du gouvernement, de vivre dans l'état obscur où il étoit né. La pétulance de son caractère & l'impétuosité de ses passions, le poussèrent à sortir de cette situation; sa férocité aveugle & précipitée n'étoit alarmée d'aucuns moyens, quelqu'attroces qu'ils fussent, pourvu qu'il arrivât à son but. Il communiqua son horrible dessein aux gens de sa classe, & à ceux d'une classe inférieure, leur exagérant les traitemens cruels d'une Aristocratie austère, qu'il mettoit en contraste avec la douce égalité des communautés voisines; & leur faisant entendre peut-être, que s'il falloit être gouverné, il valoit mieux avoir un seul maître que plusieurs; que même les sujets d'une monarchie jouissoient d'une égalité & d'une liberté plus grandes que les membres de la république Spartiate, puisque les premiers participoient tous également à ces dif-

tinctions & à ces honneurs auxquels, non-seulement les esclaves, tels que les Ilotes, mais les affranchis, mais le corps entier du peuple Lacédémonien, n'avoient aucun droit d'aspirer. Après ces représentations générales, il ne manqua pas, pour produire plus d'effet encore, de leur citer l'arrogance & la cruauté de certains sénateurs, & d'enflammer le ressentiment des individus contre leurs ennemis particuliers; il n'oublia pas non plus de les encourager tous par la perspective certaine du succès, en mettant en opposition leur force & leur nombre avec la foiblesse d'un ennemi, qui pouvoit être pris au dépourvu & taillé en pièces par surprise [a].

Le tems fixé pour l'execution approchoit, & l'auteur de la conspiration avoit ordonné à ses complices de rester chez eux, & de se tenir prêts au premier signal. Agésilaüs achevoit alors les vœux & les sacrifices accoutumés pour le salut de la république; l'apparence des entrailles annonçoit un danger redoutable & caché; on immola une seconde victime, & les signes furent encore plus funestes; mais

Elle est découverte lorsqu'elle alloit s'exécuter.

[a] Xénophon, Hellen., l. 3. p. 494 & suiv.

après avoir examiné le troisième sacrifice, le prêtre s'écria : « il paroît, ô Agésilaüs! que nous sommes au milieu de nos ennemis. » Bientôt après une personne, dont le nom n'a pas été trouvé digne d'être cité, dénonça Cinadon aux magistrats, comme coupable d'un projet de trahison auquel il avoit tâché de l'associer. Lorsqu'on somma ce citoyen de s'expliquer plus en détail, il dit que Cinadon l'ayant conduit sur la grande place de la ville, (qui, étant destinée pour l'assemblée publique & le marché, étoit le lieu ordinaire des rendez-vous), il l'avoit engagé à compter le nombre des Spartiates qu'il voyoit dans un certain espace; qu'il avoit compté le roi, les Ephores, les Sénateurs & environ quarante autres, & qu'il avoit demandé alors à Cinadon, à quel propos il l'avoit sollicité à prendre une peine qui paroissoit fort inutile. Parce que je compte les chefs de famille pour autant d'ennemis, avoit répliqué le conspirateur, & la foule que vous voyez sur la place du marché, comme autant d'amis. Cette proportion, avoit-il ajouté, ne s'étend pas à Sparte seulement, mais aux métairies & aux villages adjacens, dans lesquels le maître de chaque maison est notre ennemi, tandis que ses serviteurs sont

nos amis. Cinadon alors lui avoit fait part de l'objet & de la cause de la conspiration, qui avoit été formée par des hommes de probité & de courage, & qui avoit été aussitôt communiquée aux esclaves, aux paysans & au corps entier du peuple Lacédémonien, dont l'animosité contre les Sénateurs étoit trop violente pour se cacher plus long-tems. Que la plus grande partie des conspirateurs étant dressée à la guerre, étoit munie d'armes; que les boutiques des armuriers, les atteliers de ces artisans qui travailloient le métal, le bois & la pierre, & même les instrumens d'agriculture, leur fourniroient des armes de reste, pour accomplir leur projet contre des hommes désarmés.

Activité & prudence des magistrats de Sparte.

Cet avis alarmant réveilla l'activité des magistrats Spartiates, sans ébranler leur fermeté. Il eût été imprudent de saisir Cinadon au milieu de la capitale, ne connoissant point l'étendue de ses ressources & le nombre de ses complices. Ils imaginèrent donc de l'envoyer, sous prétexte du service public, à Aulon, (car on avoit souvent employé son bras & sa valeur audacieuse dans de semblables expéditions), pour saisir dans cette ville débordée, & amener devant les tribunaux plusieurs débauchés,

parmi lesquels se trouvoit une très-belle femme qui corrompoit les mœurs des jeunes & des vieux [a]. Le sénat fit préparer les chariots pour transporter les prisonniers, & fournit tout ce qui étoit nécessaire au voyage. On choisit un corps de cavaliers pour accompagner Cinadon, qui partit sans soupçonner que tous ces préparatifs & ce cortège n'étoient destinés que contre lui seul. Mais il ne fut pas plutôt à une certaine distance de la ville qu'on le saisit comme un traitre, & qu'on le força, par la terreur d'une mort prompte, de dénoncer ses complices. Leurs noms furent envoyés au sénat, qui s'assura sur le champ de leurs personnes. Cinadon, Tisaménus, un prêtre, & les autres chefs de la conspiration furent fouettés dans les rues de la cité, déchirés & torturés de différentes manières, & enfin mis à mort.

Agésilaüs prend le commandement des forces Grecques en Asie. Olymp. 96. 1. A. C. 396.

Les Spartiates n'étoient pas encore revenus de leurs alarmes sur la conspiration de Cinadon, qu'ils reçurent la nouvelle des préparatifs formidables d'Artaxerces, contre qui l'influence

a Αγαγειν δ' εκελευον την γυναικα ἡ καλλιςη μεν ελέγετο αυτοθι ειναι, λυμαινεσθαι δὲ ωικει τυς αφικνυμενυς Λακεδαιμονιων ϗ πρεσϐυτερυς ϗ νεωτερυς. Xénophon, p. 494.

persuasive de Lysandre les détermina d'employer les talens & l'habileté de leur jeune prince, dont le mérite supérieur n'étoit point encore connu. Agésilaüs fut le premier roi Grec, depuis Agamemnon, qui conduisit les forces reunies de son pays pour faire la guerre en Asie ; & son expédition, quoique non moins importante que les exploits d'Achille & des fils d'Atrée, a eu bien moins de réputation, parce que l'éloge qu'en fait Xénophon, tout brillant qu'il est, se trouve éclipsé par l'éclat de l'Iliade. Mais les conquêtes d'Agésilaüs, quoique moins renommées, l'emportèrent sur le sort de la guerre de Troye, par les désastres qui en furent les suites. Ces deux époques de l'histoire de la Grèce furent toutes deux pernicieuses à ses intérêts; mais la dernière, celle des victoires d'Agésilaüs, devint la plus funeste dans ses conséquences éloignées.

Il partit de Sparte au printems de l'année 396 avant Jésus Christ, avec trois mille affranchis Lacédémoniens & un corps de troupes étrangères, montant à six mille hommes, qu'on avoit levés principalement dans les villes confédérées du Péloponèse. Depuis la conduite irrégulière & inexcusable d'Agis, dans sa malheureuse expédition contre Argos, les rois

Il disgracie Lysandre qui rivalisoit seul son autorité.

de Sparte avoient coutume d'être suivis au camp par un conseil de dix sénateurs, dont le concours étoit regardé comme nécessaire pour toutes les démarches publiques. Agésilaüs, au-lieu d'un conseil de dix Spartiates en demanda un de trente: ce qui étoit un trait de politique, qui annonçoit bien l'adresse avec laquelle il fit réussir ensuite, pendant une longue administration, tous les projets de son ambition. En augmentant le nombre des membres du conseil, il en diminuoit l'importance; chacun ayant moins de poids & d'influence, prenoit moins d'intérêt à l'honneur du corps, & l'ensemble étoit plus aisément gouverné par le roi. Lysandre seul, dont le nom étoit illustre ou redoutable en Asie, balança pendant quelque tems la puissance d'Agésilaüs; mais les collègues de Lysandre furent les premiers à lui disputer ses prétentions & à affoiblir son autorité. Agésilaüs profita de leur jalousie, & se prêta trop facilement aux mouvemens de son amour-propre, en diminuant l'influence d'un rival qui avoit été la principale cause de sa grandeur. En détruisant les mesures de Lysandre, en se refusant à ses demandes, & en l'employant à des détails qui convenoient peu à sa

à sa dignité [a]. Après une rupture honteuse, qui finit par une réconciliation feinte, Lysandre fut envoyé par Agésilaüs & son conseil pour commander l'escadre Lacédémoniène dans l'Hellespont. Il ne put trouver alors dans ce service subalterne & sans activité, aucune occasion de rien faire qui fût digne de son ancienne réputation. C'est pourquoi il retourna, peu de mois après, à Sparte, couvert de honte & de dépit, & méditant une vengeance implacable contre l'ingratitude cruelle d'un ami, à laquelle il étoit plus sensible qu'à l'injustice de tous ses ennemis ensemble.

Trahison de Tissaphernes.

Agésilaüs fixa son quartier général à Ephèse, place importante par sa situation au centre de l'Asie mineure, & le rendez-vous des recrues qui arrivoient sous ses étendards de toutes les parties de la côte. Cette station le mettoit en même-tems à portée de cacher à l'ennemi, dans laquelle de ses provinces il méditoit une invasion. Tissaphernes y envoya une ambassade, pour demander la raison de tant de

---

a Lysandre étoit connu dans l'Orient comme un conquérant; Agésilaüs le fit commissaire. Vid. Plut. in Agésil. & Lysand. & Xénophon. Hellen., l. 3. p. 497.

préparatifs. Agésilaüs répondit « que les Grecs d'Asie prétendoient jouir de la même liberté que leurs frères d'Europe. » Les envoyés de Tissaphernes avoient ordre de déclarer « que le roi étoit disposé à reconnoître l'ancienne liberté & l'indépendance des colonies Grecques; que le rapport qu'on avoit pu faire de ses intentions hostiles contre eux ou contre la mère-patrie, étoit entièrement dénué de fondement; & qu'en conséquence des convention récentes entre Dercyllidas & Tissaphernes, on attendoit dans peu des ambassadeurs de la cour de Suze, autorisés à ratifier un traité de paix, ferme & durable, entre Artaxerces & les Grecs. Que jusqu'à la conclusion si desirée de ce traité, Tissaphernes demandoit qu'on continuât la trève, & que de son côté, il étoit prêt à remplir toutes les conditions qu'Agésilaüs exigeroit de lui. » Le roi Spartiate avoua franchement qu'il ne croyoit point à la sincérité de ces discours. Ne voulant pas néanmoins entraîner sa patrie dans une guerre inutile, il dépêcha Dercyllidas avec deux membres du conseil Spartiate, pour renouveler ses derniers engagemens avec Tissaphernes. Le perfide Satrape jura & trompa pour la dernière fois. Il n'eut pas plutôt reçu

les auxiliaires qu'il attendoit depuis long-tems d'Orient, qu'il ordonna à Agésilaüs de quitter Ephèse, & d'évacuer la côte d'Asie: qu'autrement la puissance des Perses le forceroit bien à obéir. Le prudent Spartiate, tandis que ses amis s'alarmoient d'une déclaration aussi inattendue, prit une contenance plus gaie qu'à l'ordinaire, en disant qu'il se réjouissoit de commencer la guerre sous des auspices aussi favorables, parce que la perfidie de Tissaphernes armeroit les dieux contre lui.

Il se prépara cependant à éluder les ruses du Satrape par des ruses semblables. Il fit courir adroitement le bruit que son intention étoit de s'avancer dans la province de Carie, la résidence favorite de Tissaphernes, que ce gouverneur avoit embellie de parcs & de palais voluptueux, & où il avoit fait bâtir une forteresse dans laquelle se trouvoit le dépôt de ses trésors. Les villes sur le passage eurent ordre de nétoyer les chemins, de procurer des provisions, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour faciliter la marche de l'armée Grecque. Tissaphernes ne doutant pas que la Carie ne fût réellement le théâtre de la guerre, d'autant plus que le terrein montagneux de cette province la rendoit peu propre

Innocent stratagême d'Agésilaüs.

pour la cavalerie, dont les Grecs étoient mal pourvus, campa avec tous ses escadrons dans les plaines du Méandre, afin de couper le passage à l'ennemi. Mais Agésilaüs ayant laissé une garnison suffisante dans Ephèse, quitta cette ville, & tournant au nord, il avança par une marche rapide en Phrygie, dont le riche pillage récompensa la diligence de ses soldats. Le Satrape égoïste ne voulut point affoiblir la défense de sa province, en allant au secours de Pharnabaze, & par conséquent il resta dans l'inaction sur les bords fertiles du Méandre, dont le cours tortueux forme les frontières septentrionales de la Carie, soupçonnant toujours une invasion des Grecs du côté d'Ephèse & des ports voisins. Agésilaüs ravagea la Carie durant la plus grande partie de l'été; les barbares furent honteusement défaits dans plusieurs rencontres; à la longue ils cessèrent de lui résister; ils ne tentèrent même pas de harrasser sa retraite, lorsqu'ayant satisfait pleinement au ressentiment de sa patrie, il s'en retourna, chargé de butin, passer l'hyver à Ephèse [a].

[a] Xénophon. Hellen., l. 3. p. 498 & suiv.

Occupations des Grecs durant leur quartier d'Hyver en Phrygie.

Dans l'expédition de Phrygie, Agésilaüs partagea les peines & les travaux du moindre de ses soldats, dont il ne vouloit être distingué ni par l'habillement, ni par la nourriture, ni par aucune commodité. La saison la plus inactive de l'année fut employée le plus utilement. Ephèse & les cités voisines retentissoient de toutes parts du bruit des préparatifs militaires. L'argent des Phrygiens servoit à exciter la main de l'industrie. Toutes les boutiques & les magasins étoient remplis de boucliers, de lances, d'épées & de casques. Les habitans de la campagne recevoient de grandes récompenses, pour dresser leurs meilleurs chevaux au manège du camp; & les citoyens riches étoient exemptés du service de la campagne suivante, à condition seulement de fournir en leur place un cavalier proprement équippé. Les vétérans, ainsi que les nouveaux soldats, s'exerçoient journellement dans les murs d'Ephèse à ces jeux de Mars qui sont une image fidèle de la guerre & en forment la meilleure école. Agésilaüs condescendoit souvent à y disputer le prix de la valeur ou de la dextérité; ses manières populaires le faisoient chérir des troupes; la supériorité de ses talens leur inspiroit une obéissance volontaire; chacun

se disputoit l'avantage de montrer sa fidélité & sa loyauté à son prince ; tous témoignoient leur reconnoissance aux Dieux avec le prince lui-même, qui ne manquoit pas de porter un exvoto de prix, dans le superbe temple de Diane Ephésiène, toutes les fois qu'il obtenoit la couronne de la victoire. « Que ne pouvoit-on donc pas attendre, ajoute Xénophon, d'une armée qui se plaisoit continuellement aux exercices guerriers, qui respectoit son général & révéroit les dieux [a] » ?

Agésilaüs se prépare pour la campagne suivante. Olymp. 96. 2. A. C. 395.

L'attente de Xénophon, témoin des scènes intéressantes qui se passoient à Ephèse, & qu'il a décrites d'une manière inimitable, fut justifiée par le succès de la campagne suivante. Au commencement du printems, il arriva une commission de trente Spartiates, suivant la révolution annuelle des offices dans la république Lacédémoniène, pour remplacer Lysandre & ses collègues Agésilaüs distribua parmi les membres de ce nouveau conseil, les différens départemens du commandement militaire. Herippidas, dont les talens supérieurs étoient connus, fut chargé de conduire l'armée

[a] Xénoph., Panégyr., Agésil.

de vétérans qui avoit servi sous Cyrus; Xénoclès fut nommé commandant de la cavalerie; Mygdo eut les milices Asiatiques; Scythes, les affranchis Lacédémoniens. Quant au général, il se réserva, (comme en étant chargé particulièrement) le vaillant corps des fidèles alliés du Péloponèse, choisi parmi les jeunes gens de toutes ces républiques. Dans la vue d'encourager ses soldats avant d'entrer en campagne, il ordonna qu'on fît sortir les prisonniers Phrygiens, qu'on les mît tout nuds & qu'on les exposât en vente. Les Grecs virent avec mépris la blancheur délicate de leur peau, la flascosité de leurs muscles, leurs mouvemens gauches, les disproportions de leurs formes, leur corpulence lourde, & l'indolence efféminée de toute leur personne. Ils ne considérèrent plus alors qu'une armée de femmes dans une armée de pareils ennemis [a].

Il attaque le centre des possessions Persanes dans l'Asie mineure.

Agésilaüs avoit déclaré qu'il ne vouloit plus porter ses ravages aux extrêmités des possessions Persanes, mais qu'il étoit déterminé à en attaquer le centre. Tissaphernes, craignant d'être encore trompé par une seconde

---

[a] Xénoph., p. 500.

feinte, conduisit de nouveau ses escadrons sur les rives du Méandre, & renforça avec la fleur de son infanterie les garnisons de la Carie, qu'il conclut (parce qu'on avoit fait courir adroitement le bruit du contraire) devoir être le principal objet des mouvemens de l'ennemi. Mais le général Spartiate étoit trop rusé pour mettre encore en usage la même manœuvre. C'est pourquoi il exécuta dans cette occasion, le dessein qui avoit été rendu public; il marcha vers la cité royale de Sardis, & ravagea le territoire d'alentour, sans trouver aucun obstacle. Il avoit conquis un grand butin, & même ébranlé la fidélité des Lydiens, avant qu'aucun ennemi se fût présenté pour s'opposer à ses progrès. Les efforts de résistance que les Perses firent ensuite furent sans effet, parce qu'ils eurent lieu trop tard. Après plusieurs chocs favorables aux Spartiates, il les défit dans une action générale sur les bords du Pactole, entoura & prit leur camp, dans lequel il trouva soixante & dix talens d'argent, avec beaucoup d'autres richesses.

Mort de Tissaphernes.

Il s'attendoit également à prendre l'infatigable ennemi des Grecs, le perfide Tissaphernes; mais ce rusé Satrape, soupçonnant le sort de la bataille, s'étoit jeté avec un corps

de troupes considérable dans les murs de Sardis, où sa lâcheté le retenoit, & où il s'occupoit à étaler son luxe & à se livrer à la débauche, tandis qu'on envahissoit les provinces d'Artaxerces. Le tems de son châtiment étoit enfin arrivé. Tout le cours de sa vie avoit été une suite d'infamies; mais la dernière avoit déshonoré les armes de son maître, qui effaça, par un trait d'ingratitude royale, le mérite des perfidies sans nombre & des cruautés commises pour son service. Tithraustes fut envoyé de la cour pour faire trancher la tête au Satrape coupable, qui, attiré dans une conférence[a], subit le sort qui lui étoit dû; quoique l'auteur de sa mort fut peut-être le seul homme en Perse ou en Grèce, auprès de qui Tissaphernes dût trouver grace.

Tithraustes lui succède & suit le même plan de conduite.

Tithraustes, qui étoit venu de Babylone escorté d'un puissant corps de cavalerie, obtint le gouvernement de l'Asie mineure & la conduite de la guerre. N'ayant plus de rival qui put lui disputer l'honneur de cette com-

---

[a] Polyænus, l. 7. Ce fait est cité avec quelque peu de détail dans Diodore, & sans aucun dans Xénophon, p. 501.

miſſion, ſon premier ſoin fut d'envoyer une ambaſſade à Agéſilaüs, laquelle, au lieu d'annoncer le caractère d'un grand général (tel que Tithrauſtes étoit regardé en Orient) fit voir au contraire la même petiteſſe de génie de ſon prédéceſſeur. Les ambaſſadeurs étoient chargés de déclarer, « que Tiſſaphernes, l'auteur des troubles qui régnoient entre la Grèce & la Perſe, avoit ſubi une juſte mort; & que le roi, qui avoit été long-tems trompé par ſes artifices, étoit prêt dans le moment à reconnoître l'indépendance des colonies Grecques, à condition qu'Agéſilaüs retireroit ſes troupes d'Aſie. » Le Spartiate répondit, « que l'alternative de la paix ou de la guerre ne dépendoit pas de lui, mais de la réſolution de l'aſſemblée & du ſénat; & qu'il ne pouvoit pas retirer ſes forces de l'Orient ſans un ordre exprès de la république. « L'artificieux Satrape voyant qu'il n'étoit pas poſſible d'interrompre le cours des hoſtilités, ſe détermina au moins à le détourner. Perſonne ne connoiſſoit mieux que Tithrauſtes l'uſage de l'argent comme moyen de négociation. Il conſentit à donner une groſſe ſomme à Agéſilaüs pour qu'il abandonnât la Lydie; & comme il paroiſſoit très-indifférent au roi Spartiate

dans quelle partie de la domination Persane il portât ses armes, il évacua cette province & entra de nouveau en Phrygie.

Tandis qu'il poursuivoit sa marche au nord, il fut atteint en Ionie par un courier, qui lui remit une lettre, dans laquelle ses compatriotes, après lui avoir témoigné leur admiration & leur reconnoissance, prolongeoient le terme de son commandement, & lui confioient la nombreuse flotte qui avoit fait voile depuis deux ans pour s'opposer aux desseins de l'ennemi *. Cette flotte, composée de quatre-vingt dix galères, étoit commandée alors par Pharax, qui, pendant les glorieuses campagnes d'Agésilaüs, avoit fait des opérations très-utiles & dignes de récompense. Les préparatifs d'Artaxerces sur mer, qui excitèrent d'abord l'alarme dans la Grèce, comme nous l'avons dit plus haut, se continuoient encore avec la plus grande activité. On avoit équipé, dans les ports de Phénicie, de Cilicie & d'autres provinces maritimes, différentes escadres dont les forces combinées surpassoient de beaucoup la flotte des Grecs. Mais Pharax empêcha leur

On confie à Agésilaüs le commandement de la flotte Grecque. Olymp. 96, 3. A. C. 394.

* Xénophon, Hellen., l. 3. p. 501.

réunion par sa vigilance & son activité. Ses vaisseaux furent approvisionnés par Nephres, vice-roi d'Egypte, qui s'étoit révolté, & avec lequel il avoit contracté une alliance au nom de Sparte. Chypre, Rhodes & les cités Grecques de la péninsule de Carie lui permirent d'établir des croisières dans leurs ports. Profitant de tous ces avantages, il se porta avec rapidité le long des côtes ennemies; & divisant ou réunissant sa flotte suivant les circonstances, il empêcha les Perses d'effectuer aucune descente sur les rivages du Péloponèse, & les détourna même de la navigation des mers Asiatiques [a]. Agésilaüs, sans examiner l'importance de ces services, qui avoient empêché la division des forces Grecques en Orient, priva Pharax du commandement, & mit en sa place Pisandre, un de ses parens, qui possédoit à la vérité la valeur ambitieuse & la fermeté mâle du caractère Spartiate, mais qui n'avoit ni l'expérience ni les talens nécessaires pour un pareil emploi.

Qui est remis à Pisandre.

[a] Isocrat., Panégyr. Il ne donne pas le nom de l'Amiral, que nous trouvons dans l'histoire Grecque de Xénophon.

Les premiers effets de ce changement furent éclipsés par un moment de gloire. Agésilaüs entra en Phrygie, attaqua, vainquit & poursuivit Pharnabaze, qui, fuyant de poste en poste, fut successivement chassé de toutes les parties de sa province [a]. La nouvelle de tant de victoires frappoit de terreur les contrées voisines. Cotys [b] ou Corylas, le fier tyran de Paphlagonie, qui dédaignoit l'amitié du grand roi [c], envoya demander humblement de joindre sa nombreuse & vaillante cavalerie aux armes Spartiates [d]. Les Satrapes subalternes, & sur-tout leurs sujets opprimés, sollicitoient la protection d'Agésilaüs, se flattant que la domination de la Grèce seroit moins dure que le joug de la Perse, sous lequel ils gémissoient depuis long-tems. Le fourbe Ariæus, qui avoit partagé le crime de Cyrus, sans en avoir partagé

Agésilaüs conçoit l'espoir de conquérir l'Empire de Perse.

---

[a] Xénophon le compare aux Scythes Nomades.

[b] Il est appelé Cotys dans Xénophon, Gr. Hist. Plutarq.; & Diodor.; & Corylas dans Xénoph., Anabas, l. 5. p. 370.

[c] Xénoph., Ibid.

[d] Plut. in Agésil., Xénoph., Agésil., Panégyr. & Plut. in Agésil.

la punition, ne pouvoit jamais espérer une réconciliation sincère avec le maître contre lequel il s'étoit une fois révolté. Ses richesses & ses anciennes dignités lui donnoient une puissante influence sur les nombreux Barbares qui avoient suivi l'étendard de Cyrus & le sien, & dont les esprits mécontens pouvoient être aisément portés à une seconde révolte [a]. La commotion étoit générale dans l'Asie mineure; & comme l'Egypte s'étoit déjà révoltée, Agésilaüs, à la tête de vingt mille Grecs environ & d'une troupe innombrable de Barbares alliés, pouvoit concevoir avec raison le projet d'ébranler le trône d'Artaxerces, d'autant plus que l'expérience de Xénophon, son ami & son admirateur, qui étoit encore le compagnon de ses armes, pouvoit l'encourager à ce glorieux dessein [b].

Cet espoir est détruit par une nouvelle inattendue de la Grèce.

Mais une entreprise dont le succès, quelque éclatant qu'il eût pu être, n'auroit probablement été suivi d'aucun avantage solide, parce que le territoire & la population de Sparte formoient une base très-étroite & trop foible

---

[a] Idem, Ibid. Diodor., l. 14. p. 439.

[b] Diodor., Ibid. 8.

pour soutenir l'étendue d'une telle conquête ; une pareille entreprise, dis-je, fut détruite au moment où elle présentoit la perspective la plus brillante, par une circonstance également fâcheuse & imprévue. Tithraustes, qui connoissoit le pouvoir de l'or sur l'esprit des Grecs, s'étoit déterminé, de l'aveu du roi son maître, à faire jouer, de tous côtés, ce premier ressort de la politique. La mer Egée & celle de Crête étoient mal-gardées par le nouvel amiral, dont la confiance ne soupçonnoit aucun dessein de la part de l'ennemi. Tithraustes s'apperçut de cette négligence, & il dépêcha différens émissaires en Grèce, bien propres, par leur adresse & leurs présens, à faire agir les démagogues factieux & mécontens, ennemis naturels de Sparte, du gouvernement Aristocratique, & de la tranquillité publique [a].

Moyens par lesquels les Perses soufflent le feu de la guerre dans cette contrée.

Le principal instrument de ces négociations secrètes fut Timocrates de Rhodes, homme d'un esprit intrigant & audacieux. Il portoit avec lui une somme de cinquante talens (au delà de deux cens mille livres) qu'il distribua,

[a] Xénophon., p, 513. & suiv.

avec de grandes promesses pour la suite, à Cyclon d'Argos, à Timolaüs & Polyantes de Corinthe, à Androclides, Isménias & Galaxadorus de Thèbes; noms pour la plupart obscurs dans les annales de la guerre, mais importans dans l'histoire des factions civiles. La tyrannie de Sparte étoit le perpétuel refrein de ces orateurs mercenaires, non-seulement dans leurs communautés respectives, mais dans tous les cantons de la Grèce où ils se transportèrent successivement. Ils peignirent avec les couleurs les plus fortes, l'injustice, la cruauté & l'ambition démesurée de cette république hautaine, qui avoit fait des soldats de ses esclaves, afin de pouvoir faire des esclaves de ses alliés. La dévastation sacrilége du territoire d'Elis étoit citée avec toute la fureur des imprécations. On annonçoit que les mêmes calamités alloient bientôt accabler les contrées voisines, à moins qu'elles ne se préparassent, (tandis qu'il en étoit encore tems) à une vigoureuse défense; puisque Sparte ne poursuivoit ses conquêtes en Asie que dans la vue de subjuguer la Grèce & d'appesantir ses chaînes [a].

---

[a] Xénophon, p. 514.

Quelques

Quelque violentes que ces déclamations pussent paroître, & quoiqu'elles fussent débitées par des hommes vendus aux Perses, elles n'en étoient pas moins de la plus exacte vérité ; & ce qui est plus important, c'est qu'elles furent adressées à des hommes bien disposés à les croire. Depuis le renversement de la puissance Athéniène, le gouvernement impérieux de Sparte s'étoit rendu presque aussi odieux à ses anciens alliés qu'aux nouveaux. Les premiers, & sur-tout les Corinthiens, les Arcadiens & les Achéens, se plaignoient avec chaleur & avec indignation, qu'après avoir partagé les fatigues & les dangers de la guerre du Péloponèse, ils avoient été cruellement frustrés des avantages de la victoire. Les derniers, & particulièrement les communautés qui s'étoient révoltées contre Athènes, gémissoient d'avoir versé leur sang & leurs trésors en vain. Ils avoient combattu pour la liberté & l'indépendance ; mais leur valeur n'avoit été récompensée que par une servitude plus insupportable encore. Argos avoit été long tems l'ennemie de Sparte, & Thèbes aspiroit à devenir sa rivale. Par-dessus tout, les Athéniens, animés du patriotisme de Thrasybule, qui les avoit délivrés du joug de Sparte, attendoient avec

Motifs qui font agir les ennemis de Sparte.

impatience le moment où leur vigueur rétablie, leur permettroit de courir à la gloire & à la vengeance.

Circonstances qui encouragèrent leurs hostilités.

Cette fermentation qui avoit déjà fait de grands progrès par elle-même, fut accélérée par les émissaires de Tithraustes. L'occasion, d'ailleurs, sembloit favorable pour attaquer une république dont les armées étoient employées à étendre au loin ses conquêtes. La conduite des Thébains avoit déjà montré ce projet. Non-seulement ils refusèrent des secours à Agésilaüs vers le commencement de ses campagnes d'Orient, mais ils le traitèrent sans respect lorsqu'il traversa les terres de leur domination ; & si l'ambition n'étoit pas aveugle, ce chef Spartiate eût jugé dès-lors de leurs dispositions, & il eût retardé son expédition d'Asie jusqu'à ce que les semences de la guerre eussent été détruites dans la Grèce.

Leurs précautions au commencement de la guerre.

Mais, malgré tant de causes qui concouroient à hâter une rupture, la terreur du nom Spartiate, augmentée par les victoires récentes d'Agésilaüs, étoit telle qu'aucuns de ses nombreux ennemis n'avoient le courage de prendre ouvertement les armes & de faire paroître leur juste animosité. Après plusieurs conférences secrettes, tenues dans les cités principales, on

résolut d'insulter cette république, en attaquant les Phociens, ses alliés, qui s'étoient distingués, au milieu du mécontentement général, par un attachement & une fidélité inébranlables. Les Locriens-Ozoles, peuple fier & insolent [a], qui vivoit dans le voisinage de Phocis, se laissèrent aisément persuader de lever les contributions d'un district de leur frontière orientale, sur lequel ils n'avoient pas le moindre droit, & dont la domination avoit été long-tems un objet de dispute entre les Phociens & les Thébains. Ces deux états sembloient devoir être outragés au même degré, par cette agression; mais les Phociens, qui étoient les ennemis des Locriens, prirent les armes pour se venger, tandis que les Thébains, qui étoient leurs amis, se préparoient sourdement à soutenir leur injustice. Ils attendoient que les Spartiates intervinssent brusquement dans une querelle où il s'agissoit des plus grands intérêts de leurs alliés; ce qui arriva, & ce qui autorisa les Thébains à se plaindre à tous les états neutres de la Grèce & même à leurs ennemis de Lacédémone, de ce qu'on

[a] Thucydid., l. 1., p. 4. p. 47.

les forçoit à s'engager dans une guerre qu'ils n'avoient eu nul dessein d'entreprendre, & à repousser la force par la force [a].

Campagne de Lysandre en Beotie.

L'orgueil irascible de Sparte, toujours portée à punir les moindres offenses avec une sévérité outrée, concourut aux desirs ardens des Thébains & de leurs alliés. Au-lieu de se prêter à faire des remontrances, au-lieu de demander satisfaction, au-lieu d'ordonner aux Thébains d'évacuer le territoire de Phocis, & de s'abstenir de tout acte de violence, les Spartiates coururent aux armes, & marchèrent pour envahir la Béotie. Au premier bruit des hostilités, Lysandre avoit été employé à rassembler leurs confédérés septentrionaux, les Maléens, les Héracléens, avec ceux qui habitoient les villages de la Doride & du Mont-Œta. Il pénétra dans le territoire Thébain, prit Labadée de force, Orchomène par adresse, & se prépara à assaillir les murs d'Haliarte, qui étoit la plus forte des villes de Béotie dans les environs de Thèbes. Les difficultés de cette entreprise l'engagèrent à dépêcher un courier,

a Xénoph., Hellen., l. 3. à la fin. Diodor., 14. 82. Plutarq. in Lysand., p. 448. & suiv.

afin de hâter l'arrivée de Pausanias, Roi de Sparte, qui amenoit six mille Péloponésiens pour agir de concert avec cet habile commandant. Le courier fut pris par une patrouille Thébaine, & on lui trouva une lettre dans laquelle Lysandre avoit marqué son projet & fixé le tems du rendez-vous à Pausanias, afin de pouvoir surprendre Haliarte avec leurs forces combinées [a].

Les Thébains marchent pendant la nuit au secours d'Haliarte.

Dans le même tems où cette importante nouvelle fut portée à Thèbes, il y étoit arrivé un puissant renfort de troupes Athéniènes, que Thrasybule avoit conduit, osant braver le ressentiment de Sparte, quoique leur capitale fût sans murs & sans défense. Les Thébains confièrent à ces généreux auxiliaires, leur ville, leurs femmes & leurs enfans & tout ce qu'ils avoient de plus cher; tandis que la jeunesse guerrière, & presque tous ceux qui étoient en état de porter les armes, sortirent au déclin du jour, &, faisant une route de quinze milles dans le plus grand silence & avec la plus grande célérité, arrivèrent pendant qu'il étoit encore nuit aux portes d'Ha-

---

[a] Xénoph., Hellen., pag. 503. & suiv.

liarte. Leur arrivée inattendue fut d'autant plus agréable à leurs amis, qu'ils apprirent en même-tems la cause de cette expédition nocturne. Les Thébains dissipèrent leur crainte, & animèrent leurs espérances, se flattant, non-seulement de sauver Haliarte, mais d'obtenir un avantage signalé sur les assaillans.

Stratagême par lequel ils défont les assaillans.

Ils envoyèrent à cet effet un fort détachement pour être mis en embuscade hors des murailles. Le reste, renforcé par les bourgeois, se forma en bataille & se tint sous les armes derrière les portes. Lysandre arriva au point du jour; mais Pausanias, qui n'avoit pas reçu le message, étoit encore aux environs de Platée. Les soldats, encouragés par leur dernière victoire, dédaignèrent d'attendre leurs auxiliaires. Ils prièrent Lysandre de les conduire devant la place; démarche à laquelle il se prêta volontiers, voulant en avoir seul la gloire, & ne la point partager avec Pausanias, son rival & son ennemi.

Bataille d'Haliarte & mort de Lysandre.

Il s'approcha de la ville, & commença hardiment l'attaque, voyant que les murs & les créneaux n'étoient point gardés. Mais avant qu'on eût fait aucune brêche, toutes les portes de la ville s'ouvrirent à la fois, les Thébains & les Haliartains en sortirent, s'élancèrent

d'un commun accord & avec une furie irré-ſiſtible ſur les Spartiates. Lyſandre fut tué au premier choc avec un prêtre qui l'accompagnoit. Ses ſoldats, revenus de leur ſurpriſe, commençoient à ſe rallier, mais les Thébains, poſtés en embuſcade hors de la ville, occaſionnèrent une nouvelle déroute. L'ennemi alors s'enfuit de toutes parts ; mille Spartiates environ reſtèrent ſur le champ de bataille ; le reſte fut pourſuivi, & on en fit un grand carnage [a].

Au premier avis de ce déſaſtre, Pauſanias ſe porta ſur les lieux pour examiner toute l'étendue de cette perte. Il eût été inutile de tenter le ſiège d'Haliarte, mais il étoit néceſſaire d'enlever les corps morts. Pauſanias tint un conſeil de guerre, pour déterminer ſi l'on employeroit la force afin de remplir ce devoir de piété, ou ſi l'on ſolliciteroit à cet égard l'humanité des vainqueurs. La force paroiſſoit un moyen dangereux, d'autant que le combat s'étoit donné préciſément ſous les murs de la ville, dont il étoit impoſſible d'approcher ſans ſouffrir extrêmement des armes de trait de

---

[a] Xénoph., Hellen., p. 505 & ſuiv. Plutarq. in Lyſand.

l'ennemi, & sans être exposé à une seconde attaque, plus sanglante, peut-être, que la première. C'est pourquoi il fut unanimement résolu d'envoyer un héraut Spartiate à Haliarte, pour demander la permission d'enterrer les morts. La demande fut accordée, à condition que l'armée Péloponésiène évacueroit incessamment la Béotie. Pausanias y consentit & retourna à Sparte, où il fut traduit en justice & condamné, comme si on pouvoit attribuer le mauvais succès de cette guerre à son peu de talent & de conduite. Il n'échappa à la punition qu'en s'enfuyant à Tégée, où bientôt il tomba malade & mourut. Son fils Agésipolis prit le sceptre Spartiate, qui demandoit dans cette conjoncture des mains plus habiles & plus expérimentées pour le diriger [a].

---

[a] Idem, Ibid.





CHAPITRE XXVIII.

Agésilaus est rappelé d'Orient. -- Il envahit la Béotie. -- Projets d'Evagoras, Roi de Chypre. -- Son amitié avec Conon. -- La flotte des Perses est confiée à ce dernier. -- Il défait les Lacédémoniens. -- Bataille de Coronée. -- Guerre de Corinthe. -- Conon rebâtit les murs & les ports d'Athènes. -- Conquêtes de Conon & de Thrasybule. -- Paix d'Antalcidas.

La ligue formée contre Sparte oblige cette république de rappeler Agésilaüs de l'Orient. Olymp. 96. 3. A. C. 394.

LA conquête d'Haliarte, qui irritoit les Spartiates sans les humilier, augmenta le courage de leurs ennemis & hâta la défection de leurs alliés. La ligue fut ouvertement ratifiée & avouée par les républiques de Thèbes, d'Argos, d'Athènes & de Corinthe. L'esprit de révolte s'empara de l'Eubée, parcourut les provinces d'Acarnanie, de Leucadie, d'Ambracie, les riches cités de Chalcis, & les principautés guerrières de la Thessalie [a].

[a] Diodor., l. 14. p. 443. Xénoph., Hellen., l. 3. p. 507.

L'édifice de la puissance Spartiate, élevé & cimenté par une guerre de vingt-sept ans, étoit ébranlé jusqu'en ses fondemens ; leurs chefs victorieux n'existoient plus ; il ne leur restoit d'autre ressource que de rappeler Agésilaüs, du milieu de ses triomphes en Asie, pour que la fortune & la valeur de ce général vinssent soutenir l'autorité ébranlée de sa patrie. Il reçut le fatal scytalé [a] qui lui intimoit l'ordre de son rappel, au moment le plus important de ses succès. Il avoit fait tous les préparatifs nécessaires pour entrer dans la haute Asie, & il étoit animé par l'ardeur des conquêtes & de la gloire qui lui étoient promises [b].

Il communique son rappel à ses troupes.

Ayant assemblé les confédérés, il leur communiqua l'ordre révéré de la république, & leur annonça la résolution où il étoit d'y obéir sur le champ. Les troupes qui avoient associé leur honneur à la renommée du général, témoignèrent leur douleur & leurs regrets par des pleurs & des supplications. Mais Agésilaüs resta ferme dans le projet d'obéir aux ordres

---

[a] Voyez vol. 2., ch. 12, p. 377.

[b] Plutarq. in Agésil. & Xénoph., Hellen., l. 4 p. 513.

de Sparte, de mettre des bornes à ses triomphes en Orient, & de tourner ses armes vers un champ qui promettoit moins de lauriers & de richesses, & où le danger de sa patrie l'appeloit [a]. Avant de traverser l'Hellespont, il détacha quatre mille soldats vétérans, pour renforcer les garnisons Asiatiques, plusieurs desquelles il visita, assurant par-tout ses amis, que son plus grand desir étoit de les rejoindre en Asie, aussi-tôt que les troubles de la Grèce lui permettroient de s'en absenter.

La plus grande partie de l'armée & particulièrement les milices d'Ioniens & d'Eoliens qui avoient fait leur apprentissage dans les armes sous ses ordres, déclarèrent qu'elles n'abandonneroient point leur chef. Agésilaüs encouragea cette disposition, qui étoit extrêmement favorable à ses vues; &, pour la rendre permanente, il proposa une distribu- Il encourage prudemment le desir qu'elles avoient de le suivre.

---

[a] Xénoph., Hellen. & Panégyr., Agésil. & Plutarq. in Agésil., donnent en apparence des louanges immodérées à cette résolution; mais il faut considérer que dans les gouvernemens tumultueux de la Grèce, il n'étoit pas extraordinaire de voir un général heureux, fier du zèle & du nombre de ses soldats, défier la foible autorité de sa république.

tion de récompenses & de terres dans la Chersonèse de Thrace, à ceux des officiers qui conduiroient les meilleures compagnies de cavalerie ou d'infanterie à son service. Il étoit en état de remplir ses promesses avec magnificence, puisqu'il emportoit d'Asie mille talens, ou près de quatre millions six cens mille livres, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre [a].

Son retour en Grèce.

Lorsque toutes ses forces furent assemblées dans la Chersonèse, elles se montoient à dix mille hommes environ. Elles traversèrent, pour retourner en Grèce, les mêmes contrées par où Xercès avoit passé cent ans auparavant; mais l'activité d'Agésilaüs acheva en un mois la route que les Orientaux n'avoient pu faire qu'en une année. Dans le long intervalle de tems qui s'étoit écoulé entre ces deux expéditions célèbres, les barbares de Thrace & de Macédoine, dont il falloit parcourir les contrées, semblent n'avoir fait aucun progrès dans les arts de la guerre ou de la paix. Ils étoient encore indisciplinés & désunis; ils étoient également incapables de résister aux Spartiates &

[a] Idem, Ibid. & Diodor., p. 441.

aux Perſans. Agéſilaüs deſcendit ſans obſtacle dans la plaine de Theſſalie, où ſa marche fut arrêtée un moment par la nombreuſe cavalerie de ce pays, dont les petits princes avoient accédé à l'alliance contre Sparte. Il ſurmonta promptement cette réſiſtance, par la manière judicieuſe dont il diſpoſa ſes troupes, & par des évolutions également ſavantes & rapides. Il oppoſa ſes hommes peſamment armés au choc de la cavalerie Theſſaliene, qui fut rompue & miſe en fuite. Alors, avec ſes cavaliers qui n'auroient point pu lutter contre ceux de Theſſalie, il pourſuivit les fuyards, dont il fit un grand carnage, en prit pluſieurs, & fit ériger un trophée à ſa victoire, entre les monts Prantes & Narthacium [a], qui forment les limites occidentales de la vaſte plaine de Coronée.

Il défait la cavalerie Theſſaliène.

Au lieu de continuer ſa route par le pays ennemi de Locris, dont il dédaignoit de châtier la foibleſſe, il traverſa les territoires amis de Doris & de Phocis, afin de porter tout le poids de la guerre contre les rebelles & audacieux Thébains. Il les trouva en armes

Il envahit la Béotie.

[a] Xénoph. Hellen., l. 4. p. 281.

avec leurs puiſſans alliés, plutôt irrités que découragés, par une bataille ſanglante mais peu déciſive qui avoit été livrée aux Lacédémoniens, près d'Epicie, petite ville frontière de Corinthe & de Sycione. L'armée confédérée étoit encore forte d'environ vingt mille hommes; celle d'Agéſilaüs étoit au moins égale en nombre, parce qu'il avoit reçu des renforts conſidérables de Sparte & de Phocis, & que les cités du ſecond ordre, particuliérement Orchomène en Béotie & Epidaure en Argolide, lui avoient envoyé leurs forces, pouſſées par leur jalouſie ordinaire & par le reſſentiment contre leurs capitales reſpectives. Les bataillons ennemis s'approchoient; ceux d'Agéſilaüs, marchant, des rives du Céphiſe, en bon ordre, tandis que les Thébains deſcendoient impétueuſement du mont-Hélicon. Avant d'arriver ſur le lieu de l'action, dans la plaine de Coronée en Béotie [a], ville à trente milles de Thèbes, les deux armées furent épouvantées par une éclipſe de Soleil; & la ſageſſe d'Agéſilaüs fut alarmée, avec bien

[a] Les places diſtinguées par ce nom ſont décrites dans Strabon, p. 407, 410, 411 & 434.

plus de raison, par une nouvelle d'Orient à laquelle il ne s'attendoit pas [a].

Evagoras recouvre sa domination héréditaire en Chypre.

Depuis que sa malheureuse partialité avoit confié la flotte Lacédémoniène à l'inexpérience de Pisandre, son parent, les escadres Persanes, ou plutôt Phéniciènes avoient été mises sous la direction d'un commandant beaucoup plus habile. Après le combat d'Ægos Potamos, qui fut suivi de la prise d'Athènes, & qui termina la guerre du Péloponèse, Conon, amiral Athénien, s'étoit enfui avec quelques galères dans le port de Salamine, capitale de l'Isle de Chypre. Cette ville & une grande partie de l'Isle, étoient alors soumises à Evagoras, homme que les panégyristes du tems représentent comme gouvernant, avec une sagesse consommée [b], un royaume qu'il avoit acquis par une valeur héroïque. Ce prince admiré se vantoit de descendre de Teucer, qui, revenant du siège de Troie, huit cens ans avant le règne d'Evagoras, avoit fondé la première colonie

---

a Xénoph., Hellen., l. 4. p. 518. Plut. in Agésil.

b Le panégyrique d'Evagoras dans Isocrate, peut être intitulé le portrait du grand Roi : le caractère est seulement trop parfait.

Grecque sur le rivage de Chypre. Durant ce long espace de tems, Salamine avoit éprouvé différentes révolutions. Evagoras étoit né & avoit été élevé sous le règne d'un usurpateur qui tomba sous le fer d'un assassin, lequel avoit pris la couronne à son tour. Evagoras ayant fui en Cilicie, obtint la protection du Satrape de cette province, retourna à Salamine avec une poignée d'hommes, surprit & détrôna le nouveau tyran, auquel il n'étoit lié par aucun devoir de sujet.

Son attachement pour Athènes & son amitié pour Conon l'Athénien.

Du moment qu'il commença à régner, il montra l'affection la plus partiale pour Athènes. Il avoit été instruit dès son enfance dans le langage, les arts & les institutions de cette république; & ces objets d'étude firent les délices de son âge mûr, l'amusement & la consolation de sa vieillesse. Mais malheureusement pour la sensibilité d'Evagoras, & pour sa reconnoissance envers une contrée à laquelle il devoit son éducation & son bonheur, il vécut dans un tems où, avant que la situation de sa principauté l'eût mis dans le cas de fournir aucun secours effectif à Athènes, il vit cette orgueilleuse république privée de l'éclat & de la domination dont elle avoit joui

soixante

ſoixante & dix ans, il déplora ſes infortunes avec une tendreſſe filiale, & reçut avec tout l'accueil d'une hoſpitalité généreuſe ſes citoyens opprimés & affligés. Le vertueux Conon mérita ſon affection & ſon eſtime, & acquit bientôt la confiance illimitée d'un eſprit avec lequel il avoit tant de conformité. Ils agirent de concert pour la ſécurité & l'aggrandiſſement du petit royaume, attirant de nouveaux habitans de la Grèce, augmentant leurs arts & l'induſtrie, étendant la navigation & le commerce; de ſorte qu'en peu de tems Salamine fut en état de mettre en mer une flotte conſidérable, & de ſubjuguer & incorporer dans ſes dépendances pluſieurs communautés voiſines. Le grand-roi, qui avoit été long-tems conſidéré comme le ſeigneur ſuzerain de Chypre, ne ſe mêloit point des intérêts domeſtiques de l'Iſle, pourvu qu'il en reçût le petit tribut accoutumé. L'état floriſſant des affaires d'Evágoras pouvoit lui permettre de payer la ſomme ſtipulée & même au-delà; quoiqu'il ſoit propable qu'il méditât long-tems, comme il l'eſſaya enſuite, d'affranchir ſon pays de cette marque de ſervitude.

Evágorás & Conon ſe déterminent à relever la fortune d'Athènes.

Mais un projet qui l'occupoit alors plus particulièrement, & auquel il étoit fortement

encouragé par les ardentes ſollicitations de Conon, c'étoit de remettre Athènes, (qu'il regardoit comme ſa patrie adoptive) dans cet état de gloire & de prééminence dont elle étoit miſérablement déchue. Les vertueux & patriotiques amis (car c'eſt ainſi que les contemporains en parlent) ſont repréſentés comme des pilotes & des matelots qui attendent la marée & les courans, & qui profitent du moindre vent favorable pour exécuter une entrepriſe haſardeuſe. Les victoires d'Agéſilaüs en Orient, qui menaçoient d'ébranler le trône d'Artaxerces, leur fournirent une occaſion trop favorable pour n'en pas profiter. Conon avoit déjà été recommandé au grand-roi par Evagoras; & la recommandation avoit été appuyée par Pharnabaze, qui connoiſſoit & admiroit ſon mérite. L'illuſtre Athénien, & ſes compatriotes Hyeronymus & Nicodemus avoient aidé les Barbares à équiper leurs eſcadres dans les ports de la Cilicie & de la Phénicie. Mais les talens de Pharax, amiral Spartiate, & la lâcheté ou la négligence des commandans Perſans avoient rendu inutile juſques-là, une flotte de près de trois cens voiles, qui ſe préſentoit mal, & qui manquoit ſouvent d'approviſionnemens & de matelots.

L'activité de Conon entreprit de remédier à ces inconvéniens. Il quitta la Cilicie, passa à Thapsaque ; s'embarqua sur l'Euphrate ; & comme son vaisseau étoit mis en mouvement par l'impulsion combinée du vent, des rames & du courant, il descendit avec rapidité le long du canal tortueux de ce fleuve, jusqu'à Babylone [a]. Le seul obstacle qui put s'opposer à son entrevue avec Artaxerces, étoit sa répugnance à dégrader le caractère Athénien, en courbant son corps, en pliant le genoux, & en donnant ces marques usitées de soumission respectueuse que les Barbares accordoient sans façon au monarque de l'Orient, mais que les Grecs refusoient à un homme, & qu'ils ne réservoient que pour la majesté des Dieux. Cette difficulté cependant, fut surmontée à la longue par ceux dont l'intérêt mutuel sollicitoit fortement une entrevue. Conon représenta au monarque encore agité de la terreur des victoires d'Agésilaüs, la nécessité de s'opposer vigoureusement par mer aux Spartiates. C'étoit par le moyen de leur flotte seule, qu'ils avoient acquis & maintenu leur domi-

Conon est chargé du commandement de la flotte Persane.

---

[a] Diodor., l. 14., p. 442.

nation sur la côte Asiatique. Une seule défaite sur mer exciteroit leurs alliés à la révolte, & chasseroit leurs armées de l'Asie. Mais pour obtenir cet avantage, le grand-roi devoit employer un amiral digne de commander, & des hommes prompts à obéir. Quant au premier point, la valeur de Pharnabaze lui étoit connue. Quant au second, on ne pouvoit l'avoir qu'avec de l'argent. Et si Artaxerces lui confioit la somme demandée, il répondoit sur sa tête de rassembler bientôt un nombre suffisant de marins (principalement des côtes & des îles Grecques) pour être en état de défaire la flotte de Sparte, & de forcer cette république à abandonner ses conquêtes d'Orient. La proposition plut à Artaxerces, l'argent fut fourni, & Conon retourna en Cilicie pour accomplir son entreprise.

Il défait les Spartiates, & leur prend cinquante galères. Olymp. 96. 3. A. C. 394.

Ce fut dans différens ports d'Asie, dans les cités Grecques du dernier ordre qui supportoient avec répugnance le joug de Sparte, dans plusieurs villes maritimes, dont les habitans étoient prêts à servir un maître quelconque pour de l'argent, mais sur-tout dans les îles puissantes de Rhodes & de Chypre, que Conon rassembla bientôt des forces navales, capables de faire face à celles de Pisandre,

indépendamment des escadres de Barbares commandées par Pharnabaze. Les deux amiraux, avec leurs forces combinées, firent voile à l'ouest pour chercher la flotte ennemie, persuadés que la confiance téméraire de l'amiral Spartiate ne refuseroit point le combat, quoiqu'inférieur en nombre d'hommes & de vaisseaux. Comme leur armement réuni tournoit la pointe nord de l'île de Rhodes, ils apperçurent l'escadre Lacédémoniène, montant à près de cent galères, dans la baye spacieuse qui se forme, entre le rivage d'Orient & des petites îles Sporades, de la projection irrégulière de ces îles [a]. L'approche inattendue d'une flotte aussi formidable n'ébranla point l'opiniâtreté irréfléchie de Pisandre. Il ordonna à ses soldats, ainsi qu'on l'avoit prévu, de se préparer à la bataille. Ils se portèrent contre l'ennemi, mais étant plus près ils furent alarmés & épouvantés de l'excessive disproportion du nombre. La plus grande partie vira ses proues, & se retira vers le rivage de Cnide.

[a] Virgile exprime en peu de mots la Géographie décrite dans le texte : *Et crebris legimus freta consita terris*. Virgil. Ænéid. 3. v. 129.

Pisandre avança dans la galère amirale, & mourut combattant avec courage pour l'honneur de Sparte, & s'efforçant en vain de soutenir, par la vigueur de son bras, ce que la foiblesse de ses conseils n'avoit su prévoir. Les vainqueurs poursuivirent l'ennemi ; & après en avoir détruit un grand nombre, ils prirent & emmenèrent cinquante galères : capture assez considérable pour décider du sort d'une république Grecque [a].

La bataille de Coronée. Olymp. 96. 3. A. C. 394.

C'étoit la nouvelle de cette bataille, dont il prévoyoit les conséquences dans sa perte

[a] Polybe semble regarder la bataille de Cnide, comme l'époque à laquelle les Spartiates perdirent l'empire de la mer qu'ils avoient acquis par leur victoire à Ægos-Potamos. Il dit que leur domination dura douze ans. Ce nombre, cependant, est trop grand pour l'intervalle entre ces deux batailles, ainsi qu'il paroît par le texte. D'autres écrivains disent que l'*Empire* Lacédémonien, dont les Grecs parlent comme d'un synonyme à l'empire de la mer, dura trente ans, à compter de la bataille d'Ægos-Potamos, jusqu'à la défaite de Leuctres. Mais ce nombre est encore trop petit pour l'intervalle entre ces deux événemens : preuve remarquable de l'inexactitude des écrivains Grecs en matière de Chronologie. Voyez Isocrate de Pace. & Casaubon ad Polyb., vol. 3., p. 97 -- 99., Edit de Gronov.

des possessions Spartiates depuis Cnide jusqu'à Byzance, qui alarmoit & affligeoit justement le cœur patriotique d'Agésilaüs. Il assembla les troupes, leur avoua franchement la mort de Pisandre; mais il leur déclara adroitement que quoique l'amiral fût tué, sa flotte avoit obtenu une victoire complette, pour laquelle ils devoient, ainsi que lui, rendre des actions de graces à leurs Dieux protecteurs. Il se couronna alors d'une guirlande de fleurs, & donna l'exemple de ce devoir de Religion. Le pieux stratagême eut son effet; car dans une rencontre entre les gardes avancées, les troupes Lacédémonienes, animées par leur victoire imaginaire dans l'Orient, défirent & repoussèrent l'ennemi. Cependant les principaux corps des deux armées s'avançèrent dans la plaine de Coronée, d'abord dans un morne silence; puis s'étant approchés l'un de l'autre à un stade, les Thébains jetèrent un cri universel & coururent en fureur à la charge. Leur impétuosité renversa tout ce qui se rencontroit devant eux; mais les troupes immédiatement commandées par Agésilaüs, repoussèrent l'aîle gauche de l'ennemi, consistant principalement en Argiens & en Athéniens. Déjà ceux qui environnoient sa personne le saluoient comme

vainqueur, & lui présentoient la couronne du triomphe, lorsqu'on vint dire que les Thébains avoient mis en déroute les Orchoméniens, & s'avançoient pour saisir le bagage. Agésilaüs, par une évolution rapide, se préparoit à les couper, pour leur ôter les moyens de suivre ce projet. Les Thébains apperçurent ce mouvement, firent volte-face & marchèrent dans une direction opposée, afin de joindre & rallier leurs confédérés, qui fuyoient vers le mont Hélicon. Dans la rencontre qui suivit, Xénophon est disposé à admirer plutôt la valeur que la prudence du roi Spartiate. Au lieu de laisser passer les Thébains, pour pouvoir attaquer leur arrière-garde & leurs flancs, il s'opposa hardiment à leur marche & assaillit leur front. Le choc fut terrible; leurs boucliers se heurtoient en se rencontrant; ils combattoient, tuoient & étoient tués [a]. On n'entendoit pas un seul cri, pas une seule plainte;

---

[a] Και κραυγη μεν ουδεμια παρην, ου μεν ουδε σιγη. Φωνη δε τις ην τοιαυτη οιον οργη τε και μαχη παρασχοιτ' αν. Xénoph., Agésilaüs, ch. 12. De pareils passages, inimitables dans tout autre langage, montrent la supériorité des Grecs.

mais le champ de bataille retentissoit du bruit sourd de la rage & des efforts des combattans ; & cette scène de carnage fut la plus désespérée, la plus sanglante & la plus horrible qui ait eu lieu dans ce siècle. A la longue l'intrépidité des Thébains effectua leur passage vers l'Hélicon ; mais ils ne purent déterminer leurs alliés à renouveler le combat. Ainsi les Spartiates restèrent maîtres du champ de bataille, dont la vue paroît avoir affecté profondément un Spectateur habitué dès long-tems à de pareils objets d'horreur. Ce champ étoit couvert de corps entassés d'amis & d'ennemis, de boucliers brisés & de lances rompues, dont quelques-unes semées sur le terrein, d'autres adhérant profondément aux blessures mortelles qu'elles avoient faites, & d'autres encore dans les mains froides & insensibles des combattans qui venoient de donner & de recevoir le coup fatal [a].

Agésilaüs lui-même avoit reçu plusieurs blessures de différentes espèces d'armes; néanmoins ayant appris qu'environ quatre-vingt des ennemis s'étoient réfugiés dans un temple voisin consacré

---

[a] Xénoph., Agésil., ch. 12.

à Minerve, il respecta religieusement les droits du sanctuaire, défendit à ses soldats de leur faire aucun mal, & envoya même un corps de cavaliers pour les conduire dans une place de sûreté. Les vainqueurs employèrent le jour suivant à ériger un trophée sur la scène du combat, tandis que l'ennemi reconnut sa défaite en envoyant demander les corps morts de ses soldats. Ensuite Agésilaüs, malgré ses fatigues & ses blessures, passa dans la Phocide, pour aller offrir une portion des dépouilles d'Asie (qui montoit au-delà de cent talens) à Apollon Delphien. Etant retourné vers le Péloponèse, il licentia ses troupes d'Orient, dont la plupart vouloient retourner dans leurs villes natales; ses soldats Péloponésiens & les Lacédémoniens même desiroient aussi revoir leur foyer, pour pouvoir cueillir les fruits de la moisson [a]; & le général, probablement pour éviter la fatigue d'un voyage par terre à cause de ses blessures, s'embarqua pour Sparte, & y arriva dans le tems qu'on y célébroit la fête Hyacinthiène.

---

[a] L'éclipse de Soleil dont il est fait mention plus haut dans le texte, fixe la bataille de Coronée au quatorzième d'août.

La guerre Corinthiène. Olymp. 96. 3. A. C. 394. Olymp. 98. 2. A. C. 387.

Le combat naval de Cnide, & la bataille de Coronée, furent les événemens les plus décisifs & les plus importans de la guerre Béotiène ou Corinthiène, qui duroit depuis huit ans. Les républiques belligérantes semblent avoir fait tous leurs efforts en même-tems, & n'avoir caché leur ressentiment qu'après avoir perdu leur puissance. Il y eut à la vérité quelques petites incursions hostiles de part & d'autre au printems & en automne; les Lacédémoniens sortant de Sycione, & les Thébains de Corinthe, pour exercer des ravages sur leurs territoires respectifs. Les habitans de la dernière ville avoient provoqué vivement l'alliance contre Sparte; mais lorsque leur pays devint le théâtre de la guerre, ils commencèrent à se repentir de cette insurrection. Les nobles & les riches, qui avoient le plus à craindre, parce qu'ils avoient le plus à perdre, parloient de faire une paix séparée; & comme ils étoient soutenus par leur cliens & leurs tenanciers qui faisoient une majorité parmi le peuple, ils vouloient convoquer une assemblée pour confirmer cette résolution louable. Mais les partisans de Timolaüs & de Polyanthes, qui étoient les protecteurs de la liberté Corinthiène, quoique vendus d'ailleurs à un

Massacre dans Corinthe.

esclave barbare, prévinrent ce dessein si contraire à leurs intérêts, en excitant un des plus horribles massacres que l'histoire puisse rapporter. Ils choisirent la fête Eucléiène *, circonstance qui sembloit augmenter l'attrocité d'un crime que rien sans doute ne pouvoit aggraver. Plusieurs des citoyens étoient alors à se réjouir sur la place du marché, ou assemblés dans les spectacles. L'attaque fut rapide & générale. Les Corinthiens furent assassinés dans les maisons d'assemblées, quelques-uns dans les promenades publiques, la plupart au théâtre, les juges sur leur siège, les prêtres à l'autel; & ces monstres ne cessèrent de détruire, qu'ils n'eussent égorgé tous ceux qu'ils croyoient les plus portés contr'eux ou les plus capables de s'opposer à leurs projets. Le grand corps du peuple, qui voyoit que les temples mêmes, & les images adorées des dieux, dont on embrassoit les genoux, ne sauvoient point les victimes de cette fureur attroce, se préparoit à fuir, lorsqu'il fut retenu, d'abord par les cris lamentables des femmes

* Xénophon, avec l'insensibilité superstitieuse de son siècle, s'arrête sur l'énorme impiété de ce choix.

& des enfans, & par les assassins eux-mêmes, qui lui déclarèrent qu'ils n'avoient d'autre intention que de délivrer la cité des traîtres, des partisans de Sparte & de l'esclavage. Ce massacre abominable infecta Corinthe du fléau des séditions, qui couvèrent en silence ou éclatèrent ouvertement, dans cette malheureuse république, pendant les six années suivantes. Les Spartiates & les Argiens protégèrent leurs factions respectives; Corinthe fut alternativement soumise à l'un & à l'autre des deux partis, mais toujours à une puissance étrangère; & des deux hâvres Corinthiens, qui étoient regardés comme une partie importante de la capitale, le Lechæum fut occupé long-tems par une garnison de Spartiates, tandis que le Cenchrée restoit au pouvoir des Argiens.

Les Spartiates heureux par terre, & les Athéniens par mer.

Après les batailles de Cnide & de Coronée, il n'y eut aucun combat général par terre ou par mer; & il est bon d'observer que les actions particulières qui eurent lieu sur l'un & l'autre élément, suivirent en général l'impulsion de ces deux victoires importantes. La plupart des succès furent pour les matelots d'Athènes & pour les soldats de Sparte; quoique les exploits maritimes de Teleutias, parent

d'Agésilaüs, qui surprit le Pirée avec douze galères, enleva plusieurs marchands, détruisit plusieurs vaisseaux de guerre, & nétoya la côte de l'Attique, fassent une exception honorable pour ce commandant ; & que les avantages remportés sur terre par Iphicrates l'Athénien, quoique peu importans par leurs conséquences, annonçassent ces grands talens pour la guerre, qui le rendirent ensuite si fameux. Mais en général, Agésilaüs & les Spartiates maintinrent leur supériorité sur terre ; tandis que Conon, Thrasybule & Chabrias furent heureux contre Timbron, Anaxibius, & les autres chefs de la flotte ennemie [a].

Conquêtes de Conon.

Dans la situation où se trouvoit alors la Grèce, les succès respectifs des puissances belligérantes n'étoient pas suivis d'un avantage proportionné. Les Lacédémoniens ne tirèrent aucun profit solide ou permanent de leur victoire à Coronée, à moins que nous ne regardions comme tel la satisfaction de se venger, en ravageant sans obstacle le territoire des Béotiens & des Argiens ; mais leur défaite à Cnide les privoit en

[a] Diodor., l. 14, ad Olymp. 96. 4. & Xénoph., Hellen., l. 4. 5.

un jour du fruit de plusieurs campagnes laborieuses, puisque, avec le secours d'une marine supérieure & avec l'argent des Perses, Conon parvint aisément à détacher de leur domination toute la côte occidentale de l'Asie mineure. Cette entreprise dût s'effectuer avec une rapidité extraordinaire; & à moins que la flotte Persanne n'eût gardé la mer au milieu de l'hyver, (ce qui n'est nullement probable) cette entreprise, dis-je, ne dura pas plus de trois mois. Les mesures prises par les Spartiates, soit pour conserver ou recouvrer leurs importantes possessions dans l'Orient, ont à peine mérité l'attention des historiens, si nous en exceptons la résistance qu'ils firent à Abydos, place moins fameuse pour cette mémorable défense, que pour les amours fabuleuses de Léandre & d'Hero. Dercyllidas avoit obtenu le gouvernement de cette ville forte & bien peuplée, en récompense de ses services militaires. Au lieu d'imiter la pusillanimité des gouverneurs voisins, dont plusieurs, alarmés par le désastre arrivé à Cnide, s'étoient enfui à la hâte des places confiées à leur commandement, Dercyllidas assembla les Abydéniens; il les assura qu'une défaite sur mer n'avoit pas détruit la puissance de

Brave défense d'Abydos.

Sparte [a], qui, même avant d'avoir acquis la souveraineté de la mer, malheureusement perdue alors, étoit en état de récompenser ses bienfaiteurs & de punir ses ennemis. « Le moment de l'adversité, ajouta-t-il, leur fournissoit une belle occasion de déployer leur attachement pour la république, & il seroit bien glorieux pour eux seuls, parmi tous les habitans de la côte Asiatique, de braver le pouvoir de la Perse. » Ayant affermi le courage des Abydéniens, il fit voile pour la ville de Sestos, en traversant le passage le plus fréquenté & le plus étroit de l'Hellespont. Sestos étoit la principale place de la Chersonèse de Thrace, dont les habitans devoient leur repos & leur sûreté aux utiles travaux de Dercyllidas. La fidélité de ces deux villes empêcha, au milieu de la défection générale des côtes d'Europe &

[a] L'expression remarquable de Xénophon montre l'importance de cette défaite dans l'opinion des Abydéniens & de Dercyllidas lui-même, quoiqu'il fut obligé de la dissimuler. Εστι δε, ουχ ως εχοι, ει τη ναυμαχια εκρατηθημεν, ουδεν αρα ετι εσμεν. « Il n'est pas dit que parce que nous avons été maltraités dans un combat de mer, nous ne soyons rien pour cela. »

d'Asie,

d'Asie, que les garnisons Spartiates, chassées de toutes parts, fussent exposées à des inconvéniens sans nombre, & obligées d'entreprendre, en hiver, leur retour dans le Péloponèse, au travers des territoires de plusieurs républiques ennemies. Les gouverneurs & les garnisons qui avoient fui ou qui avoient été expulsés des places qu'ils gardoient, se réfugièrent dans les murs de Sestos & d'Abydos. Leur nombre augmenta la sûreté de ces villes, & mit en état Dercyllidas, qui excelloit dans l'art des fortifications, de les défendre si bien, qu'elles bravèrent les efforts de Conon & de Pharnabaze.

Mais les succès de ces deux commandans étoient encore assez avantageux pour que l'importance de leurs services excitât la plus vive reconnoissance dans l'ame d'Artaxerces. Le mérite du Satrape fut récompensé bientôt après, en obtenant la fille du grand-roi en mariage.

Conon rebâtit les murs & les ports d'Athènes. Olymp. 96. 4. A. C. 393.

Le vertueux Conon ne desira & ne reçut aucune récompense personnelle; mais il employa sa faveur auprès d'Artaxerces pour rétablir les affaires d'Athènes, dont l'intérêt étoit le seul & honorable motif qui l'avoit engagé au service de Perse, & qui l'y retenoit encore. Il enflamma le ressentiment que Phar-

nabaze & son maître avoient conçu avec raison contre Sparte, & il les engagea à envoyer au commencement du printems leur armement victorieux sur les côtes de la Grèce, pour prendre leur revanche des ravages commis en Orient par les armes d'Agésilaüs. Mais il leur fit comprendre que s'ils vouloient rendre leur vengeance complette & humilier pour jamais l'orgueil de Sparte, il falloit relever de sa chûte la rivale de cette république impérieuse. Le sacrifice d'une somme d'argent, dont le trésor de Perse se ressentiroit à peine, pouvoit suffire à rebâtir les murs d'Athènes & ses ports : c'étoit le seul moyen de réprimer l'ambition de leur ennemi, & d'alarmer sa puissance. La proposition fut accueillie avec joie; les frais de l'entreprise ne furent point épargnés : la flotte Persane mit à la voile, réduisit les Cyclades & l'isle de Cythère, ravagea la côte de la Laconie; & après que les différens détachemens de l'armée navale eurent exécuté tout ce qu'exigeoit le service du grand roi, elles se rassemblèrent dans les Hâvres long-tems abandonnés de Phalère, de Munichie & du Pirée. Ce fut alors que les anciens ornemens & les fortifications de la cité de Minerve sortirent de leurs ruines, & se réle-

vèrent avec une diligence extraordinaire. Le ſervice actif des équipages qui appartenoient à cette nombreuſe flotte, ſe joignit à l'industrie des mercenaires que l'appât du gain avoit attirés de tous les cantons de la Grèce ; & leurs travaux furent ſecondés & encouragés par les efforts volontaires des Béotiens & des Argiens, mais ſur-tout par le zèle des Athéniens eux-mêmes, qui regardoient leurs travaux actuels comme la ſeconde fondation de leur capitale, autrefois ſi glorieuſe.

L'ouvrage fut achevé avant le retour du printems ; & , lorſque la nouvelle en arriva à Sparte, les magiſtrats de cette république en furent vivement alarmés. Ils étoient prêts à abandonner pour jamais l'eſpoir de recouvrer leur domination perdue en Orient ; ils déſiroient faire un accommodement avec Artaxercès aux conditions les plus humiliantes ; ils vouloient ſe priver du ſeul avantage qui étoit encore en leur pouvoir, celui de ſe venger & de ravager les territoires de leurs voiſins ennemis, pourvu ſeulement que le grand-roi & les Satrapes leur accordaſſent une condition à laquelle il étoit facile de ſatisfaire, puiſqu'il ne s'agiſſoit que d'épargner l'argent qu'ils employoient à faire revivre le dangereux pou-

Sparte, alarmée par cette démarche ſollicite la paix des Perſes.
Olymp. 97. 1. A. C. 392.

voir des Athéniens. Pour effectuer ce dessein, ils envoyèrent successivement des ambassades à la cour de Perse, & à Téribaze, qui venoit de succéder à Tithraustes dans le gouvernement des provinces méridionales. Ils ne firent aucune démarche auprès de Pharnabaze, dont ils ne pouvoient raisonnablement attendre aucune faveur, & dont les hostilités d'Agésilaüs avoient excité le ressentiment particulier.

Elle emploie Antalcidas comme son ministre.

Parmi les ministres qu'employa Sparte dans cette négociation, se trouvoit Antalcidas, homme dont l'histoire antérieure est peu connue. Il paroît avoir eu quelques liaisons d'amitié avec plusieurs nobles Persans [a]; il est assez probable même qu'il avoit servi sous l'étendard de Cyrus, & peut-être dans les expéditions successives de Thimbron, de Dercyllidas, & d'Agésilaüs en Orient. Si nous en exceptons l'artificieux & l'audacieux Lysandre, Sparte n'employa jamais un agent plus propre pour traiter avec les barbares. Antalcidas étoit hardi, éloquent, subtil, complaisant, insinuant & adroit; il étoit propre par les mêmes qualités, par ses talens & par ses vices, à

---

[a] Xénophon, Hellen.

remplir une commission insidieuse dans une cour corrompue. Les institutions révérées de son pays étoient pour lui l'objet d'un mépris vrai ou feint ; il tournoit en dérision les maximes de frugalité & d'anti-égoïsme du divin Lycurgue ; mais il charmoit sur-tout les Satrapes & les courtisans d'Artaxerces, lorsqu'il dirigeoit les traits empoisonnés de son ridicule contre la fermeté mâle, la probité & le patriotisme de Léonidas & de Callicratidas, noms également glorieux pour Sparte & humilians pour la Perse.

Sa négociation facilitée par l'ambition mal entendue de Conon & des Athéniens.

Un tel ministre étoit presque assuré de réussir dans sa négociation ; & l'imprudente ambition de Conon & des Athéniens, enivrés trop-tôt de leur prospérité, en hâta le succès. Lorsque cet illustre commandant s'occupoit avec Pharnabaze à chasser les Lacédémoniens de l'Orient, il exhorta sérieusement le Satrape à confirmer les Grecs asiatiques dans la jouissance de leurs anciens priviléges, de peur que la crainte de l'oppression ne leur suggérât des moyens de résistance, & ne les obligeât à former une alliance générale pour leur propre défense ; ce qui pouvoit être dangereux pour Artaxerces. L'Athénien patriote, en donnant cet avis louable, avoit d'autres vues, qu'il étoit

alors impossible au Persan de découvrir. Après la restauration des murs & des ports d'Athènes, il pria Pharnabaze, qui se préparoit à retourner dans sa province, de lui permettre d'employer, pour quelques mois encore, une escadre de vaisseaux Persans, avec les siens propres, à ravager les côtes maritimes de Sparte & de ses alliés. Le Satrape, naturellement confiant, & peut-être aveuglé par son ressentiment, lui accorda sur le champ sa demande. Mais Conon, oubliant les promesses qu'il avoit faites d'agir contre l'ennemi commun, ne songea qu'à faire valoir l'intérêt de sa république. Il fit voile vers les Cyclades, à Chio, à Lesbos, & même vers les côtes de l'Eolide & de l'Ionie, déployant les forces de son armement, vantant l'état florissant d'Athènes, & cherchant à persuader aux Asiatiques & aux Insulaires étonnés, de reconnoître l'autorité de leur ancienne Métropole, qui, s'étant relevée plus brillante de ses ruines, ne demandoit que l'attachement de ses anciens alliés pour recouvrer son ancienne puissance & sa renommée.

Négociations des Etats rivaux avec la Perse.

Le succès de cette entreprise extraordinaire n'a pas été décrit en détail ; & cet oubli n'est pas essentiel, puisque cette dernière expédition

de Conon n'eut d'autre suite que sa propre ruine. Son ambition, que rien ne pouvoit justifier, fournit des armes puissantes à Antalcidas, qui le représenta comme coupable d'une audace inouie, aggravée par la plus noire ingratitude, en cherchant à aliéner & à conquérir les possessions du roi, par le secours même des forces de ce roi, auquel son pays & lui-même avoient des obligations si récentes & si marquées. L'accusation fut d'autant mieux accueillie de Téribaze, qu'il jalousoit naturellement le Satrape voisin, l'ami de Conon & son propre rival. Mais d'après la conduite inexcusable de l'Athénien dans cette dernière circonstance, (conduite qu'il ne pouvoit défendre que par la maxime grecque, que tout étoit permis à un homme pour le service de sa patrie,) Pharnabaze même paroît lui avoir retiré sa protection & son amitié : de sorte que l'influence de ce puissant Satrape ne forma plus d'opposition aux négociations & aux intrigues d'Antalcidas. Les Athéniens, cependant, envoyèrent Dion & Hermogènes, avec d'autres émissaires, pour épier & contrarier ses démarches. Conon fut nommé à la tête de cette députation ; & comme il ne connoissoit pas toute l'étendue de l'animosité de Téribaze

X iv

enflammée & irritée par l'adresse d'Antalcidas, il se flattoit que la présence d'un homme qui avoit servi précédemment les Perses avec fidélité & avec succès, obtiendroit aisément un pardon du Satrape, & deviendroit peut-être utile aux affaires d'Athènes. Les Béotiens & les Argiens envoyèrent également des ambassadeurs, qui avoient des instructions pour agir de concert avec Conon & ses collègues. Mais on eut peu d'égard pour leur mission, tandis que celle d'Antalcidas fut chaudement approuvée & appuyée par Téribaze.

Les ouvertures de Sparte sont les plus agréables aux ministres Persans.

L'ambassadeur Lacédémonien déclara qu'on lui avoit ordonné d'offrir des conditions de paix telles qu'il convenoit à la dignité & à l'intérêt du grand-roi. « Les Spartiates résignoient toutes leurs prétentions sur les cités Grecques d'Asie, qu'ils reconnoissoient pour des dépendances de l'Empire Persan. Pourquoi Artaxerces continueroit-il donc à prodiguer ses trésors en vain, puisque les Spartiates non-seulement lui cédoient l'objet immédiat de la dispute, mais desiroient sérieusement concourir à la prospérité future de ses dominations, en arrangeant les affaires de la Grèce de la manière qui répondoit le mieux à ses vues? Pour

cet effet, ils étoient prêts à déclarer toutes les cités & les Isles, petites ou grandes, entièrement indépendantes l'une de l'autre; par ce moyen, il ne se trouveroit plus désormais aucune république assez puissante pour troubler la tranquillité de la Perse. » Ces conditions, que le ministre le plus insolent du grand-roi n'auroit pu dicter lui-même, étoient trop avantageuses pour n'être pas suspectes. Mais Téribaze étoit si aveuglé par sa partialité pour le ministre Spartiate, qu'il ne paroît pas avoir conçu le moindre doute sur sa sincérité. Les articles de la paix furent envoyés à la cour de Suze, pour être approuvés & ratifiés par Artaxerces. La subtilité d'Antalcidas fut récompensée par une somme considérable d'argent; & le patriotisme de Conon (patriotisme qui l'avoit porté au-delà des bornes de la justice & de la prudence) fut puni par la mort [a], ou par une prison ignominieuse [b]. On rapporte différemment sa destinée; mais ses actions le mettent à juste titre au rang des plus grands hommes de la Grèce. Son fils Timothée

Mort de Conon.

---

[a] Isocr., Panégyr.

[b] Xénophon, gr. hist., l. 4.

soutint également la réputation du père [a].

Obstacles à la conclusion du traité de paix. Olymp. 97. 3. A. C. 390.

On auroit pu s'attendre qu'un plan d'accommodement si avantageux & si honorable pour la Perse, auroit été accepté sur le champ par Artaxerces. Mais la négociation languit plusieurs années, tant par rapport à la disgrace de Téribaze, qui fut remplacé dans ces entrefaites par Struthas, lequel, pour des motifs inconnus, épousa chaudement les intérêts des Athéniens, qu'à cause des remontrances & des sollicitations puissantes des ambassadeurs Béotiens & Argiens, qui accusèrent la sincérité de Sparte, & démasquèrent son ambition cachée.

Opérations militaires.

Cependant la guerre continuoit avec la même activité. Les Lacédémoniens & leurs alliés sortoient de leurs garnisons de Sicyone & du Lechæum, pour détruire les moissons & les villages de leurs ennemis Péloponésiens. Les Béotiens & les Argiens usoient de représailles par différentes incursions dans le territoire de Sparte, tandis que les Athéniens, comme s'ils eussent regagné l'empire de la mer, tour-

[a] Dinach. adver. Demosth., p. 94, & Corn. Nepos, in vit Conon & Timoth.

noient toute leur attention vers un élément si long-tems favorable à leurs ancêtres.

L'éclat que venoit de répandre Conon, avoit éclipsé l'ancienne réputation de Thrasybule, dont l'habileté & le bonheur avoient retiré deux fois sa patrie du joug des tyrans. Après avoir déploré la perte du premier, les Athéniens confièrent leur flotte, consistant en quarante voiles, à Thrasybule, qui, ayant nétoyé la mer Egée des Pirates qui l'infestoient, cingla vers l'Hellespont, & persuada ou força les habitans de Byzance & de plusieurs autres villes de Thrace, d'abolir leur gouvernement aristocratique, & d'accepter l'alliance d'Athènes. Son activité se porta ensuite contre l'Isle de Lesbos, dans laquelle le parti Lacédémonien étoit encore soutenu par un corps considérable de troupes. Ayant débarqué ses soldats, il livra bataille à l'ennemi dans le voisinage de Méthymne, & obtint une victoire complette, après avoir tué de sa propre main Thérimachus, gouverneur Spartiate. Les principales cités de l'Isle reconnurent la puissance Athéniène, & joignirent leur marine à la flotte qui les avoit subjugué. Encouragé par ce succès, Thrasybule fit voile vers Rhodes, dans l'intention de soutenir la faction démocratique,

Conquêtes de Thrasybule.

qui combattoit pour elle-même ainsi que pour l'intérêt d'Athènes.

Il est surpris & tué.

Avant d'aborder à cette Isle importante, il résolut de multiplier les ressources de sa flotte, & d'affermir l'affection de ses matelots. Pour cet effet, il tira des subsides considérables, en toutes sortes de denrées, des villes maritimes de l'Asie, & entra ensuite dans l'embouchure de l'Eurymédon, (rivière célèbre par les victoires de Cimon) où il leva une forte contribution sur Aspendus, le principal port & la capitale de la Pamphylie. Mais ici finirent ses succès & sa vie [a]. La timidité patiente des Barbares avoit enduré les déprédations publiques auxquelles ils étoient accoutumés depuis long-tems ; mais leur servile soumission ne put supporter la rapacité particulière & les exactions outrées des matelots & des soldats, qui étoient imputées (non sans raison peut-être) à l'avarice insatiable de leur commandant. Le ressentiment des Pamphyliens surmonta leur lâcheté. Ils attaquèrent les Grecs dans leurs tentes pendant la nuit, & surprirent Thrasybule, qui fut ainsi sacrifié à une passion

[a] Corn. Nepos. in vit. Thrasybul.

inexcusable, laquelle, si nous en croyons un écrivain contemporain, avilissoit la dignité de son caractère [a].

Le traitement injuste fait aux habitans d'Aspendus, & qui avoit été suivi d'une vengeance si marquée, ne seroit peut-être jamais parvenu aux oreilles d'Artaxerces, si sa voluptueuse indolence n'eût été assiégée par l'active importunité d'Antalcidas. Ce ministre vigilant & artificieux ne laissoit échapper aucune occasion d'exciter la jalousie du grand roi contre les Athéniens, ses ennemis héréditaires, & d'affoiblir par-là son ressentiment contre les Spartiates, ses ennemis récens. Les contributions que Thrasybule avoit exigées par force

Activité d'Antalcidas à la cour de Perse. Olymp. 97. 4. A. C. 389.

---

[a] Lysias contre Ergoclès. Cet Ergoclès étoit l'ami & le confident de Thrasybule. Il l'avoit aidé à chasser les trente tyrans, & l'avoit accompagné récemment dans son expédition sur la côte de Thrace, mentionnée au texte. Les exploits militaires de Thrasybule en Thrace lui faisoient grandement honneur; mais sa conduite particulière étoit l'inverse. Il n'oublia rien de ce qui put l'enrichir lui ou ses cliens. Ergoclès fut condamné à mort pour avoir été complice de la rapacité de Thrasybule. Oraisons de Lysias contre Ergoclès & Philocrates. Voyez également Aristophanes, Eclesiaz., v. 356, & Schol. ad Locum.

de la Pamphylie, province qui reconnoissoit l'autorité d'Artaxerces, fournissoient à l'ambassadeur Spartiate un puissant moyen de persuasion qu'il ne manqua pas d'employer; mais il est douteux que ce moyen même eût vaincu la répugnance du monarque Persan, & l'eût décidé à concourir aux vues d'un peuple qui avoit mis Cyrus en état de lui disputer son trône, & qui tout nouvellement avoit envahi & pillé, non une ville maritime, mais les provinces intérieures de l'Empire. Son intérêt & son inclination étoient combattus par son ressentiment & son orgueil; mais l'imprudente conduite des Athéniens fixa son irrésolution & fit triompher Antalcidas.

Révolte de Chypre soutenue par les Athéniens.

Les victoires signalées de Conon & de Thrasybule, & la fortune renaissante d'Athènes, encouragèrent Evagoras, roi de Salamine, qui venoit d'éprouver quelque mécontentement, à exécuter le projet qu'il méditoit depuis longtems de secouer le joug de la Perse. L'Egypte étoit alors révoltée; Artaxerces avoit entrepris une guerre contre les Barbares Carduchéens *, qui n'étoient pas des ennemis

* Ces circonstances & les suivantes concernant la guerre de Chypre, sont éparses dans Diodore, dans le

méprisables. Les circonstances étoient par conséquent très-favorables ; mais la flotte Persane, qui, après avoir exécuté les opérations pour lesquelles elle avoit été équipée, continuoit à rester inactive dans les ports de Phénicie & de Cilicie, étoit destinée à quelque nouvelle entreprise. La bravoure expérimentée du Roi de Salamine, secondée de la jeune ardeur de son fils Protogoras, obtint une victoire aisée sur les prémières escadres qui furent envoyées pour envahir son Isle. Mais il avoit lieu de craindre l'arrivée de forces supérieures. Dans ce danger Evagoras demanda & obtint le secours des Athéniens, qui jouissoient non-seulement de la paix avec la Perse, mais dont les ambassadeurs s'efforçoient d'empêcher cette cour de faire la paix avec leurs ennemis.

Le grand roi dicte les conditions d'une paix générale. Olymp. 98. 1. A. C. 388.

Cette démarche extraordinaire des Athéniens, en préférant leur gratitude à leur intérêt, gratitude qu'ils auroient pu prévoir être inutile à celui qu'ils avoient intention d'obliger, & pernicieuse aux intérêts les plus im-

---

panégyrique d'Athènes, par Isocrate, & dans le panégyrique d'Evagoras.

portans de leur république, détermina enfin Artaxerces à épouser la cause des Spartiates, & à dicter les conditions d'une paix générale, presque dans les termes proposés par Antalcidas : « que les cités Grecques en Asie, avec l'Isle de Chypre & la péninsule de Clazomène seroient sujettes de la Perse ; qu'il seroit permis à Athènes de conserver sa jurisdiction immémoriale sur les Isles de Lemnos, Imbros, Scyros ; mais que toutes les autres républiques, petites & grandes, jouiroient de la liberté de se gouverner par leurs propres loix. Tout peuple qui rejeteroit des conditions si évidemment avantageuses pour la tranquillité publique, devoit s'attendre à l'indignation du grand roi, qui, réuni aux Spartiates, lui feroit la guerre par terre & par mer [a] ».

Que les Etats Grecs sont forcés d'accepter. Olymp. 98. 2. A. C. 387.

Téribaze & Antalcidas revinrent de l'Orient, chargés des résolutions définitives ou plutôt des ordres d'Artaxerces. On devoit craindre cependant que Thèbes, Athènes & Argos ne rejetassent des articles de paix pro-

[a] Les derniers mots sont traduits littéralement de Xénophon, p. 550. Voyez aussi Diodor., l. 14. ch. 110, Plut., Agésil., p. 608 ; & Artaxer., p. 1022.

posés

posés par leurs ennemis déclarés, pernicieux à leurs intérêts particuliers & immédiats, & aussi désavantageux que déshonorans pour le nom Grec. Le ressouvenir de la confédération glorieuse formée pour défendre les colonies asiatiques contre l'oppression des Barbares, ne pouvoit pas, à la vérité, influer sur l'activité dégénérée de ces républiques; mais il falloit que les Thébains résignassent, contre leur gré, leur autorité réelle ou prétendue sur les villes inférieures de la Béotie; que les Argiens retirassent, malgré eux, leur garnison de Corinthe, & laissassent cette importante capitale au pouvoir de la faction Aristocratique ou Lacédémoniène; & que les Athéniens abandonnassent à regret les fruits de leurs victoires récentes, & l'espoir de recouvrer leur ancienne grandeur. L'opposition de ces états avoit été prévue par Antalcidas, qui prit les mesures les plus sûres pour la rendre impuissante. Il équipa avec l'argent des Perses, une flotte de quatre-vingt voiles, qu'il rassembla, tant des différens ports de la Grèce & de l'Asie, que des Isles intermédiaires, & même des côtes d'Italie & de Sicile. Cet armement étoit indépendant des escadres avec lesquelles Téribaze se préparoit à attaquer l'Isle de Chypre,

si la présomption d'Evagoras, secouru par ses amis ou livré à lui seul, le portoit à provoquer les hostilités. Le Satrape avoit aussi rassemblé une armée très-considérable, prête à s'embarquer pour la Grèce, & à coopérer avec Agésilaüs, qui, à la tête des troupes de Sparte & de leurs alliés, alloit marcher, au premier signal, contre les villes & les républiques qui rejeteroient la paix d'Antalcidas [a]. Ces préparatifs intimidèrent la foiblesse des confédérés, & les portèrent à remplir, malgré eux, les conditions du traité. Les Thébains furent les plus opiniâtres; mais les menaces du roi Spartiate, l'ennemi invétéré de leur république, imposèrent silence à leurs prétentions. Les cités Béotiènes furent reconnues indépendantes, & admises dans le traité de paix comme parties contractantes. Les Argiens se retirèrent de Corinthe, qui étant abandonnée des chefs du parti démocratique, devint une fidèle alliée de Sparte. Les opérations militaires de terre & de mer cessèrent des deux côtés; la tran-

---

a της επ Ανταλκιδȣ ειρηνης καλȣμενης. Xénoph., p. 227.

quillité fut rétablie, & les armées ainsi que les flottes furent licentiées [a].

Evagoras seul rejette l'autorité de la Perse.

Mais au milieu de cette soumission pusillanime & universelle aux ordres de la cour de Perse, un seul homme osa montrer son mécontentement, & se prépara à la résistance. L'article relatif à l'Isle de Chypre fut hautement rejeté par Evagoras, qui soutenoit que sa patrie étoit indépendante, & qui, par un contraste frappant de magnanimité, avec le caractère dégradé & la soumission honteuse de ses alliés Grecs, défia le pouvoir d'Artaxerces. Evagoras comptoit sur les ressources de son esprit vigoureux, sur l'habileté de ses matelots, & sur le secours d'Acoris, roi d'Egypte. Mais les nombreuses escadres de Téribaze triomphèrent de toutes ses espérances. Il fut défait dans un combat naval; son territoire fut envahi & ravagé; & Salamine, sa capitale, étoit menacée d'un siège. Sa résistance avoit déjà été au-delà de ce que ses forces pouvoient faire, ou de ce que sa dignité pouvoit exiger. Ses ennemis étoient incapables de persévérance, ou ne vouloient point le pousser

Il se soumet à des conditions honorables. Olymp. 98. 4. A. C. 385.

[a] Διαλυθη μεν τα πεζικα & Xénoph., p. 551.

au désespoir. Il rendit ses nouvelles conquêtes en Chypre, mais il retint la possession de l'ancienne principauté de Teucer, que ses armes avoient enlevée à un usurpateur; & il se soumit sans déshonneur, à imiter l'exemple de plusieurs princes de Salamine qui l'avoient précédé, & à se reconnoître tributaire du roi de Perse [a].

[a] Diodor., L. 15. p. 462.



CHAPITRE XXIX.

Réflexions sur la paix d'Antalcidas. --- Vues ambitieuses de Sparte. --- Etat de l'Arcadie. --- Siège de Mantinée. --- Confédération Olynthiène. --- Les Spartiates font la guerre aux Olynthiens. --- Soumission de cette République. --- Pella devient la Capitale de la Macédoine. -- Phœbidas surprend la Citadelle de Thèbes. --- La démarche approuvée par Agésilaüs. --- Conspiration des exilés de Thèbes. --- La démocratie Thébaine rétablie.

LA paix d'Antalcidas forme une époque remarquable dans l'histoire Grecque. Les belles colonies d'Asie, la cause, l'objet & le théâtre de tant de guerres mémorables, se trouvoient cédées & abandonnées pour jamais au pouvoir d'un maître Barbare. Le roi de Perse démembroit les dépendances éloignées, & détruisoit les constitutions d'un peuple qui avoit donné des loix à ses ancêtres [a]. Leurs anciennes con- Réflexions sur la paix d'Antalcidas.

[a] Voyez les articles du traité conclu en 449., A. C. vol. 2, ch. 12. p. 406.

fédérations étoient diſſoutes ; les plus petites villes étoient ſouſtraites à la dépendance de leurs puiſſans voiſins ; toutes étoient déſunies & affoiblies ; & la Grèce éprouvoit la langueur de la paix, ſans jouir des avantages de la ſécurité.

Mais ſi le nom Grec fut déshonoré en acceptant ce traité ignominieux, de quelle infâmie particulière les magiſtrats de Sparte ne ſe couvrirent-t-ils pas, eux qui l'avoient propoſé & fait valoir ? Quels motifs d'intérêt pouvoient balancer le poids de cette diſgrace ? où plutôt, quel avantage les Spartiates pouvoient-ils retirer d'une condeſcendance ſi baſſe, que non-ſeulement elle ſembloit totalement indigne de leur puiſſance actuelle, mais beaucoup plus indigne encore de leur ancienne renommée ? Cette queſtion, ſemblable à la plupart des queſtions politiques, ne peut mieux ſe réſoudre que par les faits ; & les événemens qui précédèrent, ainſi que ceux qui ſuivirent la paix d'Antalcidas, découvrent & établiſſent les cauſes ſecrettes, mais puiſſantes, de cette honteuſe démarche.

Motifs qui engagèrent les Spartiates à prendre ce parti.

L'ambition de faire des conquêtes en Orient, conquêtes qu'il paroiſſoit alors impoſſible de garder, avoit privé les Lacédémoniens d'une

autorité, ou plutôt d'une domination, en Grèce, acquise par le succès de la guerre du Péloponèse, & dont ils auroient pu raisonnablement espérer la conservation & l'affermissement. Non-seulement leur puissance, mais leur sûreté se trouvoient menacées par les armes d'une confédération ennemie, qui avoit été formée & fomentée par l'argent des Perses. Athènes, leur rivale, ensuite leur supérieure & bientôt après leur sujette, mais toujours leur ennemie implacable, avoit recouvré ses murs & sa flotte, & aspiroit de nouveau à l'empire des mers. Thèbes & Argos s'étoient apperçu de leurs forces naturelles, & dédaignoient de reconnoître la prééminence ou de suivre les étendards d'aucune république étrangère. Les états inférieurs du Péloponèse étoient fatigués d'obéir à de vains appels de guerre, dont ils ne tiroient d'autre avantage que de satisfaire l'ambition des Spartiates, leurs maîtres. Les colonies de Macédoine & de Thrace, & particulièrement les villes riches & peuplées de la région Chalcidiciène, que le vertueux Brasidas avoit conquises sans verser de sang, avoient abandonné l'intérêt de Sparte, lorsque Sparte abandonnoit l'intérêt de la justice. A peine restoit-il un vestige des trophées mé-

morables érigés dans la guerre de vingt-sept ans. Les provinces Orientales, les plus importantes de toutes, étoient irrévocablement perdues ; & cette décadence rapide étoit arrivée dans le cours de dix ans, & avoit été occasionnée principalement par l'éclat fatal des victoires d'Agésilaüs en Asie.

Avantages qu'ils en tirèrent.

Un siècle environ auparavant, & presque sur le même théâtre, les Spartiates avoient été privés tout d'un coup de leur réputation héréditaire & des honneurs qu'on leur avoit accordés [a]. Dans presque toutes les occasions, soit en paix, soit en guerre, les intérêts de leur république en avoient toujours souffert. Ils commençoient donc à s'appercevoir que des expéditions aussi éloignées ne convenoient point aux circonstances où se trouvoit Sparte, située dans l'intérieur des terres, environnée d'un territoire fertile, mais destituée des arts, de l'industrie & du commerce, & dont les habitans, ayant peu de goût pour la mer, étoient naturellement incapables d'équiper ou de maintenir une marine, telle qu'il la falloit pour en imposer à des peuples attachés, par de

---

[a] Voyez plus haut, vol. 2., ch. 12, p. 376.

puissans liens, aux Athéniens leurs rivaux. Ainsi, l'abandon de ce qu'ils ne pouvoient espérer de reprendre, ou de conserver s'ils le reprenoient, paroissoit un parti très-prudent & très-salutaire ; puisque par cette concession imaginaire, ils trouvoient plusieurs avantages réels & importans. Ils étoient chargés de surveiller & de diriger l'exécution du traité ; &, pour rendre leur autorité efficace, ils avoient droit de demander aux Perses des secours d'argent, avec lesquels ils pouvoient aisément se procurer des soldats Grecs. L'article du traité, qui exigeoit que les plus petites villes fussent déclarées libres & indépendantes (quoiqu'Antalcidas eût proposé cette condition comme le meilleur moyen d'empêcher dorénavant les invasions en Asie) étoit particulièrement avantageux aux Spartiates. Il les représentoit comme les protecteurs de la liberté universelle, & leur rendoit cette existence prépondérante, qu'ils avoient perdue depuis long-tems. Cette condition, par sa nature même, ne pouvoit regarder les villes, qui, étant retenues dans une soumission forcée, possédoient encore les moyens de venger leur liberté. Dans les villes du second ordre, en Messénie & en Laconie, la sévère politique de Sparte avoit détruit l'es-

pérance & presque le desir d'atteindre à ce bien inestimable. L'autorité des autres capitales étoit moins impérieuse & moins imposante ; le souverain & le sujet étoient plus rapprochés l'un de l'autre ; & c'étoit une maxime en Grèce, que les hommes sont plutôt disposés à rejeter les justes prétentions de leurs égaux, qu'à se révolter contre la tyrannie illégale de leurs maîtres [a]. Sparte ne se flattoit pas seulement de détacher les communautés inférieures de leurs voisins plus puissans, mais de les ajouter à la confédération dont elle formoit la tête ; &, par cette augmentation successive de puissance, de richesses & de réputation, elle espéroit rétablir, en Grèce, cette domination solide, qu'elle avoit abandonnée imprudemment pour l'espoir des conquêtes en Asie .

Leurs desseins ambitieux immédiatement après cet événement.

Il étoit impossible à Sparte, malgré ses différens artifices, de cacher long-tems que c'étoient de pareilles considérations d'intérêt & d'ambition, & non le desir sincère de la

---

[a] Thucydide, passim. Voyez particulièrement le discours des Athéniens au commencement de la guerre du Péloponèse, vol. 3, ch. 15.

[b] Vid. Isocrat. de pace, passim.

tranquillité publique, qui avoient produit le perfide traité d'Antalcidas. On signifia aux Thébains & aux Argiens de remplir les conditions du traité ; mais il ne fut pas question de retirer les garnisons Lacédemoniènes des places qu'elles occupoient. De peur que cette injustice n'occasionnât un mécontentement général, on laissa aux Athéniens le même privilège. La possession des Isles peu importantes de Lemnos, Scyros & Imbros, flatta leurs vaines espérances, & les endormit dans une fausse sécurité ; & comme ils espéroient recueillir le fruit des victoires de Conon & de Thrasybule, ils ne voulurent pas renouveler la guerre pour l'honneur de leurs alliés, dont les intérêts se trouvoient alors séparés des leurs. Cependant les émissaires Spartiates négocioient & intriguoient dans toutes les villes subordonnées, encourageant les factions aristocratiques, & fomentant les animosités des citoyens l'un contre l'autre, & contre leurs capitales respectives. Les jalousies & les plaintes, qui avoient été principalement occasionnées par ces cabales secrettes, étoient portées ordinairement devant le sénat de Sparte, dont la modération affectée, sous prétexte de défendre la cause du foible & de l'opprimé,

décidoit toujours la contestation de la manière la plus favorable à l'intérêt de la république. Mais les belliqueux disciples de Lycurgue ne purent pas se contenter long-tems de ces usurpations juridiques. Ils se déterminèrent à prendre les armes, qu'ils espéroient probablement employer avec assez d'adresse & de circonspection pour ne pas donner une alarme générale ou dangereuse. Commençant par les villes qui n'étoient pas entrées dans la dernière confédération contr'eux, ils étendirent par degrés leurs hostilités jusqu'aux principaux membres de la confédération; & ils conquirent ainsi successivement ceux dont ils auroient en vain attaqué les forces réunies [a].

Etat de l'Arcadie. Olymp. 98. 3. A. C. 386.

La première victime de cette politique ambitieuse fut la florissante république de Mantinée, dont le territoire étoit situé au milieu de l'Arcadie, province placée au centre du Péloponèse. L'origine de Mantinée étoit la même que celle de Tégée, de Stymphalis, d'Hérée, d'Orchomènes & d'autres cités voisines, dont la population & la puissance pro-

---

[a] Xénophon, Hellen., l. 5. p. 551. & Diodore, l. 15. p. 448.

venoient de la réunion de plusieurs villages de pasteurs qui habitoient auparavant les vallées & les montagnes de l'Arcadie. La prodigieuse fertilité du sol, la situation au centre des terres, la chaleur vivifiante de l'athmosphère, une verdure d'une fraîcheur ravissante [a], ensemble les sites pittoresques & animés de cette région délicieuse, tout y paroissoit propre à inspirer & à satisfaire le desir & le goût du bonheur champêtre, & à procurer dans toute leur étendue, ces jouissances douces, que le génie des anciens poëtes a décrites avec une sensibilité si touchante. Chaque district de l'Arcadie étoit marqué & diversifié par des côteaux, dont quelques-uns, si nous en croyons l'inexactitude des descriptions géographiques, ont deux milles en hauteur perpendiculaire [b], & d'où sortent d'innombrables ruisseaux qui arrosent & fertilisent les riches vallées enfermées & défendues par ces montagnes. Cette position isolée tint long-tems les Arcadiens dans l'ignorance, en les garantissant de la corruption;

---

[a] Ces circonstances sont communes à l'Arcadie & aux autres districts montagneux de la Grèce, ainsi qu'aux Isles de l'Archipel. Tournefort.

[b] Descript. Græc. apud Gronov., vol. I.

& peu de tems avant la période de l'histoire que nous passons maintenant en revue, ils étoient distingués par l'innocente simplicité de leurs mœurs, & par leur attachement passionné pour la vie pastorale. Mais l'ambition turbulente de leurs voisins les avoit souvent obligés d'employer l'épée au-lieu de la houlette. C'étoit toujours à regret qu'ils prenoient les armes; mais se trouvant forcés par la nécessité, ou excités par l'honneur, les montagnards d'Arcadie avoient déployé une valeur si opiniâtre, & montré de tels efforts de vigueur & d'activité, que leurs services étoient vivement desirés & recherchés par les états environnans. Ils ne s'étoient pas confiés seulement à leur force personnelle & à leur bravoure pour la défense de leurs possessions chéries; ayant quitté leurs fermes & leurs villages, ils s'étoient réunis dans des villes murées, d'où leurs nombreuses garnisons étoient toujours prêtes à faire des sorties contre l'ennemi qui envahissoit leurs territoires. Le dangereux voisinage de Sparte avoit chassé de bonne-heure les compagnons de Pan & des Nymphes, des forêts sonores du mont Mœnalus [a], dans

[a] Mœnalus argutumque nemus pinosque loquentes

les fortifications de Tégée, autrefois la principale ville de la province [a], mais ensuite éclipsée par Mantinée, qui étoit devenue un objet de jalousie & d'envie, non-seulement pour les cités voisines de l'Arcadie, mais pour Sparte même.

L'année qui suivit le traité d'Antalcidas, les Lacédémoniens envoyèrent à Mantinée des ambassadeurs chargés d'une commission très-extraordinaire. Ayant demandé l'audience de l'assemblée, ils exprimèrent le ressentiment de leur république contre un peuple qui, prétendant vivre en bonne amitié avec eux, avoit fourni plusieurs fois dans la dernière guerre des provisions de bled aux Argiens, leurs ennemis déclarés. Que dans d'autres occasions, les Mantinéens avoient montré indiscrettement la haine qu'ils portoient à Sparte, se réjouissant de ses infortunes & enviant sa prospérité. Qu'il étoit tems de prévenir cette animosité dangereuse & injuste; qu'à cet effet, les Spartiates leur ordonnoient de démolir leurs murailles, d'abandonner leur orgueilleuse cité, &

L'orgueilleux message des Spartiates aux Mantinéens. Olym. 98. 3. A. C. 386.

---

semper habet: semper pastorum ille audit amores panaque, &c. Virg. Eclog. 8., v. 22.

[a] Hérodot., l. 6, ch. 105.

de retourner dans ces paisibles villages où leurs ancêtres avoient vécu heureux [a]. Les Mantinéens reçurent cette proposition avec l'indignation qu'elle méritoit; les ambassadeurs se retirèrent mécontens; les Spartiates déclarèrent la guerre; sommèrent leurs confédérés de leur envoyer des secours; & une puissante armée, commandée par le roi Agésipolis, envahit le territoire ennemi.

Mantinée assiégée.

Mais les plus cruels ravages ne purent changer la résolution des Mantinéens. La force & la hauteur de leurs murailles bravoient les assauts; & on ne pouvoit entreprendre un siège régulier avec quelque succès, parce que les magasins de Mantinée regorgeoient de toutes sortes de grains, l'année précédente ayant été extraordinairement abondante. Cependant Agésipolis suivit son plan d'attaque, il fit faire un fossé, ensuite un mur tout autour de la place, employant une partie de ses troupes à cet ouvrage, & l'autre à protéger les ouvriers. Ce service ennuyeux fatiguoit la patience des assiégeans, sans ébranler la fer-

---

a Xénoph., Hellen., l. 5., ch. 4. & suiv. Diodor. l. 15. ch. 7 & suiv.

meté

meté des Mantinéens. Les Spartiates craignoient de retenir trop long-tems en campagne leurs confédérés, qui ne les servoient qu'à regret ; mais Agésipolis proposa un nouveau moyen qui fut suivi d'un succès complet & immédiat. La rivière Ophis, formée des torrens réunis du mont Anchisius, rivière large, profonde & rapide, couloit au travers de la plaine & dans la cité de Mantinée : c'étoit une entreprise laborieuse que d'arrêter le cours de cette rivière ; mais elle ne fut pas plutôt effectuée, que les parties basses des murs de Mantinée se trouvèrent sous l'eau. Les fortifications de cette place étoient construites, suivant l'usage des Grecs, de briques crues, qui étant moins susceptibles de se fendre & de voler en éclats, étoient préférées comme la meilleure défense contre les machines de guerre de ces tems-là. Mais l'inconvénient des briques crues, est d'être aisément dissoutes dans l'eau [a]. Les murs de Mantinée commencèrent donc alors à céder, ensuite à s'ébranler, & enfin à

---

[a] C'est l'expression de Pausanias, in Arcad. qui mentionne le nom de la rivière Ophis, oublié par Xénoph. & Diodor.

crouler. Les habitans se donnoient tous les mouvemens possibles pour les étayer, mais c'étoit en vain; de sorte que désespérant de pouvoir se défendre, ils demandèrent à capituler, à condition qu'il leur fût permis de rester en possession de leur ville, qu'ils en démoliroient les fortifications, & qu'ils suivroient la fortune de Sparte, en tems de paix comme en tems de guerre.

La ville capitule.

Dures conditions auxquelles les habitans sont forcés de se soumettre. Olymp. 98. 4. A. C. 385.

Agésipolis & son conseil refusèrent de leur accorder d'autres conditions que celles qui avoient été originairement proposées par la république. On observa que tandis qu'ils vivoient rassemblés dans une grande ville, leur nombre les exposoit aux intrigues des démagogues séditieux, dont l'adresse & l'éloquence détournoient aisément la multitude de son véritable intérêt, & détruisoient l'influence de ceux qui leur étoient supérieurs par le rang, les richesses & la sagesse, les seuls sur l'attachement desquels les Lacédémoniens pouvoient compter. C'est pourquoi Sparte insistoit que les Mantinéens détruisissent leur ville; qu'ils se séparassent en quatre communautés distinctes [a], & retournassent dans ces villages

[a] Xénophon dit quatre, Diodore cinq.

que leurs ancêtres avoient habités. La crainte d'un assaut immédiat les fit consentir à cette condition humiliante ; mais les plus zélés partisans de la démocratie, au nombre de soixante, ne voulant point s'en fier à la capitulation, eurent la liberté de sortir du pays ; ce qui est cité comme un trait de modération [a], de la part des soldats Lacédémoniens, qui auroient pu les mettre à mort au moment de leur départ.

Les Spartiates réglent par leur autorité les affaires de Phlius. Olymp. 99. 1. A. C. 384.

Cette guerre fut à peine finie, que les magistrats Spartiates saisirent une autre occasion que les Phliasiens leur présentèrent, pour déployer le même esprit de tyrannie, mais avec encore plus de sévérité. La petite république de Phlius, ainsi que chaque état de la Grèce, étoit troublée, dans ces tems malheureux, par des factions. Le parti dominant avoit banni ses adversaires, les amis de Sparte & de l'Aristocratie. Ils furent rappelés de leur exil, en conséquence des ordres & des menaces

[a] Ou plutôt de bonne discipline ; πειθαρχια. Les nobles parmi les Mantinéens, οἱ βελτιστοι των Μαντινεων, n'étoient pas si tempérés : voyez Xénoph., p. 552.

d'Agésilaüs [a]; mais ils ne furent pas traités à leur retour avec ce respect qui sembloit dû aux personnes appuyées d'une protection si puissante. Ils se plaignirent, & Agésilaüs intervint de nouveau, en chargeant des commissaires de faire le procès aux plus coupables des Phliasiens & de les condamner à mort. Cette commission odieuse exécuta sans doute cet ordre avec la plus grande rigueur, puisque la cité de Phlius, qui avoit été jusques-là divisée en différens partis, continua dès-lors à être invariablement attachée à Sparte [b].

Ambassade d'Acanthe & d'Apollonie à Sparte.

Pendant ce tems-là des ambassadeurs arrivèrent d'Acanthe & d'Apollonie, deux villes de la Chalcidice, pour demander le secours des Lacédémoniens contre les entreprises ambitieuses d'Olynthe. Cette cité, dont nous avons eu occasion de rapporter la fondation vers le commencement de la guerre Péloponésiène, étoit située à neuf milles de la mer, dans un canton fertile, entre les rivières Olynthus & Amnias, qui coulent dans le lac Bolyce, nom impropre qu'on a donné à la baye la plus

[a] Xénoph. in Agésil. & Hellen., L. 5. p. 553.
[b] Ibid., l. 7. p. 624.

intérieure du golfe Toronaïque. Le gouvernement vexatoire d'Athènes avoit repoussé d'abord les communautés maritimes de la Chalcidice dans les murs d'Olynthe ; la tyrannie oppressive de Sparte les obligea ensuite à fortifier ces murs, & à se pourvoir d'une garnison suffisante pour les défendre ; & les différentes situations de ces républiques dominantes, ensemble la foiblesse de la Macédoine, encouragèrent & mirent les Olynthiens en état d'employer heureusement, dans des guerres offensives, les troupes qu'ils n'avoient levées que dans la vue de maintenir leur indépendance. Les villes qu'ils subjuguèrent furent ou incorporées ou associées à la leur ; & Olynthe devint le chef-lieu d'une confédération dont l'étendue, le pouvoir, les ressources & les espérances, occasionnoient de justes alarmes aux communautés voisines de Grecs & de Barbares. Ils avoient déjà conquis les côtes méridionales de la Macédoine, qui comprenoient les régions délicieuses de Chalcis & de Pierie, dentelées par deux grandes & deux petites bayes, & possédant au suprême degré les avantages réunis de l'agriculture, du pâturage & du commerce. Ils aspiroient à acquérir le précieux district du mont Pangée,

dont les bois de charpente & les mines tentoient également leur ambition & leur avarice; & Olynthe se trouvant favorablement située au centre de la Chalcidice, & étant elle-même le centre des côtes Macédoniènes & Thraces, auroit pu conserver & étendre sa domination, si les ambassadeurs d'Acanthe & d'Apollonie n'eussent pas complettement réussi dans l'objet de leur commission à Sparte. Ils s'adressèrent aux Ephores, qui les introduisirent dans la grande assemblée, composée non-seulement de Spartiates & de Lacédémoniens, mais des députés envoyés par leurs confédérés. Cleigènes, Acanthien, parla au nom de ses collègues: « nous craignons, ô Lacédémoniens & alliés! qu'au milieu des objets multipliés de vos soins & de vos conseils, vous n'ayez pas apperçu un mal qui croît sans cesse & qui menace, ainsi qu'une peste, d'infecter la Grèce & d'y pénétrer. L'ambition des Olynthiens a augmenté avec leur pouvoir. Ils ont été en état, par la soumission volontaire des petites cités de leur voisinage, de subjuguer les plus puissantes. Enhardis par cette accession de forces, ils ont arraché au roi de Macédoine ses meilleures provinces. Ils possèdent actuellement Pella, la plus grande ville de ce

Ils demandent le secours de cette république contre la confédération Olynthiène.

royaume ; & le malheureux Amyntas eſt ſur le point d'abandonner le reſte de ſes poſſeſſions, qu'il eſt incapable de défendre. Il n'y a aucune communauté en Thrace capable d'arrêter leurs progrès. Les tribus indépendantes de cette contrée belliqueuſe, mais diviſée, reſpectent l'autorité & recherchent l'amitié des Olynthiens, qui tenteront ſans doute d'étendre leur domination de ce côté-là, afin d'augmenter les grands revenus qu'ils tirent déjà de leurs villes & de leurs ports commerçans, par les mines inépuiſables du mont Pangée. Si ce vaſte plan s'effectuoit, qui pourroit les empêcher d'acquérir une ſupériorité déciſive par terre & par mer ? Et s'ils entroient dans une alliance avec Athènes & Thèbes (ce qui eſt actuellement en négociation) qu'en ſera-t-il, nous ne diſons pas de la prééminence héréditaire de Sparte, mais de ſon indépendance & de ſa ſûreté ? C'eſt pourquoi la conjoncture préſente demande, par tous les motifs de l'intérêt & de l'honneur, l'activité & la valeur de votre république. En accordant aſſez-tôt des ſecours à Achante & à Apollonie, qui n'ont point été entraînées par l'exemple puſillanime de leurs voiſins, & qui, juſqu'ici, ont ſecoué le joug & bravé les menaces d'Olynthe.

vous sauverez de l'oppression deux communautés paisibles, & vous réprimerez l'ambition d'un tyran usurpateur. Les peuples soumis aux Olynthiens, humiliés de leur obéir, rechercheront votre protection ; & les villes Chalcidiènes s'encourageront à la révolte, sur-tout parce qu'elles ne sont pas liées inséparablement avec la capitale par les nœuds des mariages réciproques & de la consanguinité, ni par aucun échange de droits & de possessions [a]. Lorsqu'une telle liaison aura lieu, (car les Olynthiens ont fait une loi pour l'encourager) il ne vous sera plus possible d'entamer cette confédération puissante & dangereuse. »

Les Spartiates accordent sur le champ une demande probablement suggérée par eux. Olymp. 99. 2. A. C. 383.

Le discours de Cleigènes, & les vues ambitieuses de la république à laquelle il étoit adressé, fournissent des raisons suffisantes pour conjecturer que les ambassadeurs ne faisoient aucune demande en faveur de leurs propres communautés, & n'avançoient aucunes accusations contre Olynthe, qui n'eussent été suggérées d'avance par les émissaires de Sparte en Macédoine. L'accueil fait à la proposition de Cleigènes tend à confirmer cette conjecture.

---

[a] Επιγαμιαις και εγκτησεσι παραλληλαιν. Xénoph, p. 555.

Les Lacédémoniens, qui affectoient l'impartialité & l'indifférence, demandèrent l'opinion de leurs alliés avant de déclarer la leur. Mais personne n'étoit assez aveugle pour se méprendre sur leur intention. Les confédérés, sur-tout ceux qui vouloient se rendre agréables à Sparte [a], déclarèrent d'un commun accord qu'ils étoient déterminés à entreprendre l'expédition contre Olynthe. Les Spartiates louèrent leur résolution, & continuèrent à délibérer sur la manière de faire les levées, sur la force de l'armée, & sur le tems où elle entreroit en campagne. Il fut résolu que le total des forces monteroit à dix mille hommes effectifs; & on fit une liste, contenant les contingens respectifs qui devoient être fournis par les différentes villes. Si quelqu'une n'étoit pas en état de fournir le nombre complet de soldats, elle donneroit de l'argent en place, sur le pied d'une demie drachme par jour (ou sept sols) pour chaque homme; mais si les troupes ni l'argent n'étoient pas envoyés au tems prescrit, les Lacédémoniens puniroient la désobéissance de

Leurs préparatifs pour la guerre Olynthiène.

[a] Και μαλιστα οι βυλομενοι χαριζεσθαι τοις Λακεδαιμονιοις. Xénoph., Ibid.

ceux qui auroient refusé ou négligé de fournir leur contingent, en les condamnant à une amende huit fois plus forte que la première somme demandée.

Les ambassadeurs se levèrent alors, & Cleigènes parlant encore au nom des assistans, déclara que ces résolutions étoient à la vérité nobles & généreuses ; mais que malheureusement elles ne pouvoient être exécutées avec autant de promptitude que l'urgence de la circonstance l'exigeoit. La situation dangereuse d'Acanthe & d'Apollonie demandoient une assistance immédiate. C'est pourquoi il proposa que les troupes qui étoient prêtes entrassent sur le champ en campagne ; & il insista sur ce parti comme un objet de la plus grande importance pour le succès futur de la guerre.

Première campagne contre Olynthe. Olymp. 99. 2. A. C. 383.

Les Lacédémoniens sentirent l'utilité de cet avis ; & ils commandèrent à Eudamidas de marcher sans délai avec deux mille hommes vers la Macédoine, tandis que son frère Phœbidas rassembleroit un puissant renfort pour le suivre. Un événement très-extraordinaire, que nous aurons occasion d'expliquer amplement, retarda l'arrivée de ces auxiliaires jusqu'à l'arrière saison. Mais Eudamidas, avec sa petite troupe, rendit des services très-essentiels.

Il mit des garnisons dans les places qui étoient le plus exposées aux attaques de l'ennemi. L'apparition d'une armée Spartiate excita l'esprit de révolte parmi les alliés & les citoyens d'Olynthe ; & bientôt après qu'Eudamidas fut entré dans la Chalcidice, il reçut la soumission volontaire de Potidée, ville d'une grande importance dans l'Isthme de Pallenée.

Eudamidas défait & tué.

Telle fut la première campagne d'une guerre qui dura quatre ans, & fut dirigée par quatre généraux successifs. Eudamidas, trop enflé par ses premiers succès, ravagea le territoire Olynthien, & s'approcha inconsidérément de la ville. Il fut intercepté, vaincu & tué, & son armée dispersée ou perdue [a].

Seconde campagne sous Teleutias, le frère d'Agésilaüs. Olymp. 99.3. A. C. 382.

Teleutias, le frère d'Agésilaüs, dont les exploits sur mer ont déjà été cités, prit la conduite de cette expédition éloignée, avec un corps de dix mille hommes. Il fut soutenu par Amyntas, roi de Macédoine, & plus efficacement encore par Derdas, frère de ce prince, & le gouverneur, ou plutôt le souverain d'Elymée, province la plus occidentale de la Macédoine, qui abondoit en cavalerie. Par les efforts unis de ces ennemis formidables, les

[a] Xénophon, pag. 551.

Olynthiens, qui avoient été défaits en différentes rencontres, furent renfermés dans leurs murailles, sans pouvoir cultiver leur territoire. Teleutias marcha avec toutes ses forces pour investir la place, ou pour l'attaquer, s'il en trouvoit l'occasion. Sa surprise & son indignation furent excitées par la hardiesse de la cavalerie Olynthiène, qui hasardoit de passer l'Amnias en présence d'une armée si supérieure ; & il ordonna à ses gens de bouclier, qui étoient commandés par Tlémonidas, de repousser leur entreprise. La cavalerie feignit une retraite au-delà de l'Amnias, & fut vivement poursuivie par les Lacédémoniens. Lorsqu'une partie considérable de ces derniers eut également passé la rivière, les Olynthiens firent subitement volte-face & les chargèrent. Le général Spartiate voyoit avec douleur & avec rage l'heureuse bravoure de l'ennemi ; empoignant son bouclier & sa lance, il commanda à sa cavalerie & au reste de ses gens de bouclier de le poursuivre sans relâche ; & à la tête de ses hommes pesamment armés, il s'avança avec moins d'ordre que de célérité. Les Olynthiens ne tentèrent point d'arrêter leur marche, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sous les murs de la ville. Dans ce moment les

bourgeois montèrent sur les remparts, & assaillirent l'ennemi d'une grêle de dards & de flèches, & de toute sorte d'armes de trait, ce qui ajouta beaucoup à la confusion occasionnée par la rapidité de leur marche. Pendant ce même tems l'élite des troupes Olynthiènes, qui s'étoit postée exprès derrière les portes, en sortit avec une violence irrésistible. Teleutias, essayant de rallier ses gens, fut tué au premier choc; les Spartiates qui le suivoient lâchèrent le pied; toute l'armée fut repoussée & poursuivie avec grand carnage, tandis qu'elle fuyoit en désordre vers les villes amies d'Achante, d'Apollonie, de Spartole & de Potidée [a].

Teleutias également défait & tué.

Ce désastre humiliant ne refroidit point l'ardeur des Spartiates pour prendre Olynthe. Dans l'an 381 avant Jésus-Christ, qui étoit la troisième année de la guerre, ils envoyèrent Agésipolis en Macédoine avec un puissant renfort. L'arrivée de ce prince, au commencement du printems, ranima les espérances des vaincus, & affermit l'attachement des alliés de Lacédémone. Il envahit & ravagea les parties

Troisième campagne sous le roi Agésipolis. Olymp. 99. 4. A. C. 381.

[a] Xénophon, p. 551. & suiv.

du territoire Olynthien qui avoient été épargnées dans les incursions précédentes, & prit d'assaut la forte ville de Torone. Mais tandis qu'il se préparoit à profiter de ces avantages pour augmenter ses succès, il fut saisi d'une fièvre ardente, maladie particulière aux climats chauds [a]. Agésipolis venoit de visiter le temple d'Apollon à Aphitis, ville maritime sur le golfe Toronaïque. Dans le paroxisme de sa fièvre, il soupiroit après les vents frais, les bocages, les promenades ombragées, & les eaux limpides & rafraîchissantes de cette délicieuse retraite. Ceux qui le servoient se prêtèrent à ses desirs, & le transportèrent à Aphitis; mais ils ne purent le garantir de sa destruction : il mourut le septième jour de la maladie dans le territoire du lieu consacré. Ses restes, embaumés dans le miel, furent

Qui meurt de la fièvre ardente.

---

[a] On suppose, avec grande probabilité, que les marins qui disparoissent soudainement dans la Méditerranée, durant les chaleurs de l'été, ont été attaqués pendant la nuit de la fièvre ardente, & se sont jetés dans la mer. Cyclopæd. Par. ad. voc. Cette maladie a été examinée par le docteur Shaw, Phil., Transf., Abridg. vol. 4.

transportés à Sparte [a]. Son frère Cléombrotus lui succéda au trône ; & Polybiades, général habile & expérimenté, fut revêtu du commandement en Macédoine.

Quatrième campagne sous Polybiadel. Olymp. 100. 1. A. C. 380.

Polybiades, imitant l'exemple de ses prédécesseurs, conduisit un puissant renfort contre Olynthe, qui fut totalement entourée par terre, tandis qu'une escadre de galères Lacédémoniènes bloquoit le port voisin de Mecyberna. Les événemens du siège, qui dura huit ou dix mois, n'ont pas été rapportés. Il est probable que les Olynthiens ne hasardèrent plus de faire des sorties contre une force aussi supérieure ; mais ils doivent avoir été réduits aux dernières extrêmités de la famine, avant de se déterminer à capituler. Ils abandonnèrent formellement toute prétention à la domination de la Chalcidice : ils cédèrent les cités Macédonienes à leur ancien souverain, & s'engagèrent, par des sermens solemnels, à obéir, en paix & en guerre, aux ordres des Spartiates, leurs confédérés & leurs maîtres [b]. En conséquence de cet humiliant traité, ou plutôt de cette soumission absolue

Olynthe se rend enfin.

[a] Xénophon, p. 564.
[b] Ibid, p. 565.

des Olynthiens, Polybiades retira son armée victorieuse, & Amyntas abandonna la résidence d'Egée ou Edesse, & rétablit sa cour à Pella, ville très-forte & très-belle, située sur une éminence, qui, avec une plaine adjacente d'une étendue considérable, étoit défendue par les rivières Axius & Lydias, & par des lacs & des marais impraticables. La cité n'étoit éloignée que de quinze milles de la mer Egée, avec laquelle elle communiquoit par le moyen des deux rivières que nous venons de nommer. Elle avoit été anciennement fondée par des Grecs, par qui elle venoit d'être récemment conquise & peuplée; mais en conséquence des infortunes & de la reddition d'Olynthe, Pella devint & continua, dès-lors, d'être la capitale de la Macédoine.

Pella est rendue à Amyntas, & continue à être désormais la capitale de la Macédoine.

Entreprise hardie du Spartiate Phœbidas.

Le commencement, & sur-tout la conclusion de la guerre Olynthiène, développoient de plus en plus l'esprit qui avoit dicté la paix d'Antalcidas, & montroient à découvert l'ambition des Spartiates, qui étoient disposés à laisser les Barbares s'aggrandir de tous côtés, afin d'obtenir leurs secours, pour étendre la domination de la république. Ce systême de politique, qui n'avoit rapport qu'à leur intérêt

personnel,

personnel, méritoit l'indignation & le ressentiment de toute la Grèce, qui fut excité enfin contre Sparte, par une action extraordinaire à laquelle nous avons déjà fait allusion. Lorsqu'Eudamidas entreprit l'expédition contre Olynthe, il étoit convenu que son frère Phœbidas le suivroit à la tête de huit mille hommes. Ce puissant renfort partit du Poloponèse, & dans sa marche au nord, il campa près de Thèbes, qui étoit alors déchirée par les factions. Isménias, dont le nom a déjà été cité, se trouvoit à la tête du parti démocratique; Léontiadas soutenoit l'intérêt de Sparte & de l'aristocratie; & tous les deux étoient revêtus de l'Archontat, la principale charge de magistrature dans la communauté. Il n'est pas absolument sûr que Phœbidas eût des ordres préalables pour se mêler de cette dissention [a], lorsqu'il fut abordé par Léontiadas, « qui l'exhorta à saisir l'occasion que la fortune lui présentoit pour rendre un service signalé à sa patrie. Il expliqua

[a] Diodore soutient hardiment que Phœbidas agît par les ordres de sa république, & que les plaintes affectées contre lui, n'étoient que pour déguiser & cacher l'injustice de la communauté.

alors au Lacédémonien l'état de trouble où Thèbes se trouvoit dans le moment, & la facilité avec laquelle il pourroit se rendre maître de la citadelle; de sorte que, dans le même tems où son frère Eudamidas faisoit la guerre à Olynthe, il pourroit lui-même prendre possession d'une ville beaucoup plus importante [a] ».

Il s'empare en tems de paix de la citadelle de Thèbes.
Olymp. 99. 2.
A. C. 383.

Un historien contemporain, dont la partialité connue pour les Lacédémoniens lui faisoit regarder cette entreprise injuste comme un trait d'audace & de courage, représente Phœbidas comme un homme d'un esprit vain & léger, qui aimoit mieux la réputation d'une action brillante que la vie même, & qui saisit avec les transports de la joie la plus puérile [b], la proposition de Léontiadas. La manière d'exécuter leur projet fut bientôt arrangée enrr'eux. Pour prévenir les soupçons, Phœbidas fit les préparatifs ordinaires de sa marche; & il étoit en chemin, lorsqu'il fut soudain rappelé par son associé. C'étoit au mois de juillet; la chaleur étoit considérable; &, à midi, on voyoit peu

---

[a] Xenoph., p. 297 & suiv. Plutarq. in Pelopid.; Diodor., p. 457.

[b] Ανεμαφισθη est l'expression dont se sert Xénophon.

de voyageurs sur les routes. Les matrônes Thébaines célébroient la fête de Cérès, & prioient cette bonne déesse de préserver l'espoir d'une moisson favorable. La Cadmée ou citadelle étoit le lieu où elles étoient rassemblées, les portes en avoient été ouvertes à cet effet, & se trouvoient sans défense, parce que les hommes étoient universellement exclus de cette cérémonie vénérable. Tout conspiroit à favoriser le dessein de Léontiadas, qui conduisit les Lacédémoniens dans la forteresse, sans trouver le moindre obstacle. Il descendit ensuite au sénat, qui s'assembloit ordinairement dans la Cadmée, mais qui siégeoit alors dans la place publique; il déclara que les Lacédémoniens avoient agi par son conseil, & sans aucun projet d'hostilité; il saisit Isménias de sa propre main, comme un perturbateur du repos public, & ordonna de prendre & de tenir sous bonne garde les autres chefs de la faction républicaine. Plusieurs furent atteints & emprisonnés, & quatre cens environ s'enfuirent à Athènes [a].

Lorsque les nouvelles de cet événement arrivèrent à Sparte, le sénat & l'assemblée La démarche approuvée par Agésilaüs.

[a] Xenoph., p. 557.

retentirent de plaintes réelles ou au moins bien affectées contre la folie de Phœbidas, qui, sans être provoqué par aucune injure, s'étoit emparé de force d'une place amie & alliée de la république. Agésilaüs, néanmoins, entreprit sa défense; son esprit ambitieux avoit fomenté depuis long-tems l'arrogance dominante de sa patrie; il avoit peut-être suggéré l'entreprise de Phœbidas, qu'il approuvoit avec chaleur; & son influence étant aussi étendue que son habileté, il persuada aisément à ses compatriotes de justifier l'heureuse témérité [a] de ce commandant, en prenant possession de la citadelle de Thèbes.

Les cruautés de Sparte poussent les Thébains au désespoir.

Durant cinq ans les Spartiates eurent dans la Cadmée une garnison de quinze cens hommes. Protégés par un tel corps de troupes étrangères, qui pouvoit être renforcé promptement, les partisans de l'Aristocratie prirent un ascendant absolu dans les affaires de la république, qu'ils dirigèrent de la manière la plus convenable à leur propre intérêt & à

---

[a] Cependant, pour sauver les apparences, Phœbidas fut amendé. Ses accusateurs même n'étoient pas offensés de son injustice, mais de ce qu'il eût agi sans ordre. Xénoph., Ibid. & Plutarq., vol. 2., p. 336.

celui de Sparte. Sans vouloir décrire les bannissemens, les confiscations & les meurtres dont ils se rendirent coupables, il suffit, pour le but d'une histoire générale, d'observer que les misérables victimes de leur vengeance souffrirent des calamités pareilles à celles qui affligèrent Athènes sous les trente tyrans. La dureté du gouvernement mit à la fin les Thébains au désespoir; les exilés qu'on persécutoit au dehors, & les sujets qu'on opprimoit au dedans, se préparoient également à prendre toutes les mesures, quelque téméraires & dangereuses qu'elles fussent, qui leur présentoient l'espoir d'un adoucissement à leurs maux [a].

Parmi les Thébains fugitifs qui s'étoient refugiés à Athènes & que Sparte demandoit alors hautement, se trouvoit Pélopidas, le fils d'Hippoclès, jeune homme dont les qualités distinguées pouvoient le rendre un objet d'envie, avant qu'il fût enveloppé dans les malheurs de son pays. Il ne cédoit à personne en naissance; il surpassoit tous ses concitoyens

Conspiration des exilés Thébains. Olymp. 100. 3. A. C. 378.

[a] Xénoph., Hellen., l. v., ch. 6. Plutarq. in Pelopid., Idem de genio Socratis, p. 322 & suiv.

en fortune ; il excelloit dans les exercices si estimés par les Grecs, & il possédoit au plus haut degré des avantages plus estimables encore, la générosité & le courage. Il avoit un attachement héréditaire pour le gouvernement démocratique ; & avant la triste révolution que sa patrie avoit essuyée, il étoit désigné par ses nombreux amis & partisans comme la personne la plus digne d'administrer les affaires de la république. Pélopidas avoit souvent conféré avec ses compagnons d'infortune à Athènes, sur les moyens de retourner dans leur patrie & de rétablir la Démocratie ; les encourageant par l'exemple du patriotisme de Thrasybule, qui, avec une poignée d'hommes, étoit sorti de Thèbes, & avoit effectué une entreprise semblable & plus difficile encore. Tandis qu'ils délibéroient secrétement sur cet important sujet, Mello, un des exilés, introduisit dans leur assemblée nocturne son ami Phyllidas, qui venoit d'arriver de Thèbes ; homme dont l'activité entreprenante, l'adresse singulière & la hardiesse pleine de ruse, méritent avec raison d'être citées dans l'histoire.

Appuyée de Phyllidas secrétaire du conseil Thébain.

Phyllidas étoit fortement attaché à la cause des exilés ; cependant, par sa complaisance insinuante, & par une souplesse officieuse, il

avoit acquis l'entière confiance de Léontiadas, d'Archias, & des autres magistrats, ou plutôt des autres tyrans [a] de la république. Il se rendoit également nécessaire à ses maîtres dans les affaires & dans les plaisirs ; sa vigilance & ses talens lui avoient procuré l'important office de secrétaire du conseil ; & il avoit promis à Archias & à Philipe, les deux plus licentieux des Tyrans, de leur donner une petite fête, pendant laquelle ils pourroient jouir de la conversation & des faveurs des plus belles femmes de Thèbes. Le jour fut pris pour cet infâme rendez-vous, que ces graves débauchés attendoient avec la plus grande impatience ; & dans l'intervalle Phyllidas partit pour Athènes, sous prétexte d'affairess particulières [b].

Ce fut-là qu'on convint du moment & des moyens de faire réussir la conspiration. Un corps d'exilés Thébains s'assembla dans la plaine Thriasiène, sur la frontière de l'Attique, où sept [c], ou douze [d] des plus jeunes & des plus hardis s'offrirent volontairement à entrer dans

Le tems & les moyens de l'exécution arrangés.

---

[a] την περι Αρχιαν τυραννιδα Xénoph.
[b] Xénoph., p. 566.
[c] Xénoph., p. 566.
[d] Plutarq. in Péloped.

la capitale, & à coopérer avec Phyllidas à la destruction des magistrats. La distance entre Thèbes & Athènes étoit de trente cinq milles environ. Les conspirateurs avoient treize milles à faire sur le territoire ennemi. Ils se déguisèrent sous des habits de paysan, arrivèrent à la ville vers le soir avec des filets & des perches de chasseur, & passèrent les portes sans être soupçonnés. Durant cette nuit, & le jour suivant, la maison de Charon, citoyen opulent & respectable, l'ami de Phyllidas, & un ennemi déterminé de l'Aristocratie, leur servit de refuge jusqu'au moment favorable pour agir.

Fidélité des conspirateurs les uns envers les autres.

Ce moment approchoit, & l'artificieux secrétaire avoit tout préparé pour le festin qu'il devoit donner. On n'avoit rien omis de ce qui pouvoit flatter les sens & assoupir l'activité de l'esprit dans l'yvresse du plaisir. Mais un bruit sourd qui s'étoit répandu dans la ville, vint troubler la fête. On disoit confusément, que quelques étrangers inconnus, regardés comme un parti d'exilés, avoient été reçus dans la maison de Charon. Les conspirateurs commençoient déjà à préparer leurs armes, dans l'espérance d'être bientôt appelés à l'exécution de leur projet. Mais quels furent leur étonnement & leur terreur, lorsqu'on vint

donner ordre à leur hôte de paroître devant les magiſtrats! Les plus confians étoient perſuadés que leur deſſein étoit découvert, & qu'ils alloient tous périr miſérablement, ſans rien faire qui fût digne de leur courage. Après un moment de réflexion, ils exhortèrent Charon à obéir ſans délai. Mais ce brave patriote Thébain alla d'abord dans l'appartement de ſa femme, prit ſon fils unique, encore enfant, & le préſenta à Pélopidas & à Mello, les priant de retenir entre leurs mains ce gage chéri de ſa fidélité. Ils déclarèrent unanimement qu'ils avoient la plus grande confiance en ſon honneur, & ils le ſupplièrent de mettre à l'abri du danger un enfant deſtitué de ſecours, qui pourroit devenir, avec le tems, le vengeur de ſa patrie. Mais Charon fut inflexible, déclarant, « que ſon fils ne pourroit jamais aſpirer à une plus belle deſtinée qu'à celle de mourir honorablement avec ſon père & ſes amis. »

Leur diſſimulation & leur adreſſe.

Il adreſſa enſuite une courte prière aux Dieux, embraſſa ſes aſſociés & partit. Avant d'arriver, il rencontra Archias & Phyllidas. Le premier lui demanda, en préſence des autres magiſtrats que l'inquiétude avoit faits ſortir de table : « qui ſont ces étrangers qu'on

dit être arrivés l'autre jour & avoir été reçus dans votre maison? » Charon avoit si bien composé sa contenance, & répondit à la question avec une surprise si bien simulée, qu'il tranquillisa beaucoup l'esprit des tyrans, dont les craintes furent entièrement dissipées par Phyllidas, qui leur dit à l'oreille, « que ce bruit absurde n'avoit été probablement répandu que pour troubler leurs plaisirs. »

Les Magistrats Thébains assassinés.

Ils étoient à peine retournés au banquet, que la fortune, comme si elle eût pris plaisir à confondre la dextérité de Phyllidas, fit naître un danger nouveau & plus alarmant encore. Un courier arrivé d'Athènes à la hâte, demanda à voir sur le champ Archias, auquel il remit une lettre d'un magistrat Athénien du même nom, son ancien hôte & son ami. Cette lettre révéloit la conspiration; & le messager, à qui on n'avoit point confié le secret, avoit cependant ordre de presser Archias de lire la dépêche, comme contenant des choses de la dernière importance. Mais ce voluptueux insouciant, dont les pensées étoient entièrement absorbées dans les plaisirs qu'il attendoit, répondit avec un sourire: à demain les affaires. » Il déposa la lettre sous les coussins du siège sur lequel il étoit assis, suivant l'an-

cienne coutume, & s'occupa avec Phyllidas des femmes qu'il leur avoit promises. Le moment de l'exécution étoit alors venu; Phyllidas sortit un instant; les conspirateurs se présentèrent cachant leurs armes sous l'attirail d'un habillement féminin, & leurs visages ombragés par des touffes de couronnes & de guirlandes. Dans ce déguisement ils furent présentés aux magistrats ivres de vin. Au signal donné, ils tirèrent leurs poignards, & accomplirent leur projet [a]. Charon & Mello furent les principaux acteurs de cette scène sanglante, qui fut entièrement dirigée par Phyllidas. Mais le plus difficile restoit à faire. Léontiadas, avec d'autres fauteurs de la tyrannie, vivoient encore & pouvoient venger le meurtre de leurs associés. Les conspirateurs, encouragés par leur premier succès & conduits par Phyllidas, furent admis successivement dans les maisons de ces tyrans, par le moyen du secrétaire qui n'étoit point suspect. Sur l'apparence du désordre & du tumulte, Léontiadas saisit son épée & se prépara hardîment à la défense. Pélopi-

[a] Xénoph., p. 567. Plutarq. in Pelopid., Diodor., l. 15., p. 470.

das eut le mérite de détruire le principal auteur de la servitude & de la honte de Thèbes. Les associés des tyrans périrent sans résistance ; leurs noms peuvent être condamnés justement à l'oubli, puisqu'ils ne sont distingués par d'autres traits mémorables que par ceux d'une tyrannie cruelle & oppressive.

Les prisonniers mis en liberté.

Les mesures des conspirateurs furent également vigoureuses & prudentes. Avant de donner l'alarme à la ville, ils coururent aux différentes prisons qui étoient pleines des victimes infortunées du pouvoir arbitraire. Toutes les portes s'ouvrirent à la voix de Phyllidas. Les prisonniers, transportés de joie & de reconnoissance, augmentèrent la force de leurs libérateurs. Ils enfoncèrent les portes des arsenaux & se munirent de toutes sortes d'armes. Les rues de Thèbes retentissoient alors d'alarmes & de terreur ; chaque maison & chaque famille étoient remplies de rumeur & de confusion ; les habitans étoient agités par un mouvement inquiet, les uns apportant des lumières, les autres courant tout en désordre vers les places publiques, & tous desirant avec crainte le retour du jour pour découvrir la cause inconnue de ce tumulte nocturne.

Cependant au milieu de cette insurrection, il y eût un moment de silence, pendant lequel un héraut proclama, à haute & intelligible voix, la mort des tyrans & appela, aux armes les amis de la liberté & de la république. Parmi ceux qui obéirent à cette invitation, se trouva Epaminondas, le fils de Polymnis, jeune homme du mérite le plus éclatant, qui réunissoit la sagesse d'un philosophe, & la magnanimité d'un Héros, à la pratique des vertus douces & aimables; sans rivaux pour l'éloquence & l'instruction, & l'égal, en naissance, en valeur & en patriotisme, de Pélopidas, avec lequel il avoit contracté de bonne-heure une tendre amitié. Les principes de la philosophie Pithagoriciène [a], qu'il avoit étudiés sous Lysis de Tarente, empêchèrent Epaminondas de s'engager dans la conspiration, de peur de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens [b]. Mais après que l'épée eut été tirée, il se montra avec ardeur pour la défense de ses amis & de sa patrie; & son exemple fut suivi par plusieurs jeunes gens braves & généreux, qui avoient supporté à regret le double joug de la tyrannie étrangère & domestique.

Epaminondas se joint aux insurgens.

[a] Voyez, vol. 2, p. 335 & suiv.

[b] Plutarq. de genio Socratis., p. 279. & passim.

La démocratie Thébaine rétablie. Olymp. 100. A. C. 378.

L'approche du jour avoit amené les exilés Thébains, en armes, de la plaine Thriasiène. Les partisans des conspirateurs augmentoient continuellement. Accompagnés d'une troupe si déterminée, Pélopidas & ses associés marchèrent vers la place; convoquèrent une assemblée générale du peuple; expliquèrent la nécessité, l'objet & l'étendue de la conspiration, &, avec l'approbation universelle de leurs concitoyens, rétablirent le gouvernement démocratique [a].

La résolution communiquée aux Athéniens qui aident à chasser la garnison Lacédémoniène.

L'histoire de toutes les nations nous présente des exploits de valeur & d'intrépidité; mais la révolution de Thèbes nous montre autant de sagesse dans le plan que d'audace & de présence d'esprit dans l'exécution. Au milieu du tumulte de l'action & de l'ardeur de la victoire, les conspirateurs eurent assez de sang froid & de prévoyance pour réfléchir que la Cadmée, ou citadelle, qui étoit au pouvoir d'une garnison Lacédémoniène de quinze cens hommes, seroit renforcée, au premier avis du danger, par l'activité vindicative de Sparte. Pour prévenir un pareil événement,

---

[a] Xenoph., Diodor. & Plutarq. Ibid.

qui auroit fait manquer le grand but de la conſpiration, ils avoient ordonné au courier qu'on avoit dépêché à leurs amis dans la plaine Thriaſiène, immédiatement après la deſtruction des tyrans, de continuer ſa route vers Athènes, afin de donner les nouvelles d'une révolution qui ne manqueroit pas d'être agréable à cet état, & de ſolliciter le prompt ſecours des Athéniens, dont le talent ſupérieur pour l'attaque des places fortifiées étoit connu des Grecs & des Barbares. Ce meſſage fut ſuivi des effets les plus ſalutaires. Le prompt diſcernement des Athéniens ſaiſit ardemment l'occaſion précieuſe qui ſe préſentoit d'affoiblir Sparte [a] : occaſion qui pouvoit ne pas revenir ſi on la négligeoit une fois. Pluſieurs milliers d'hommes eurent ordre de marcher ; & il n'y eut point de tems perdu, ni dans les préparatifs, ni dans la route, puiſqu'ils arrivèrent à Thèbes le lendemain que Pélopidas eut rétabli la Démocratie.

L'arrivée de ces auxiliaires, dont la célérité ſurpaſſoit l'impatience des Thébains, augmenta l'ardeur de ces derniers à attaquer la citadelle. La Cadmée ſe rend. Olymp. 100. 3. A. C. 378.

---

[a] Dinarch. orat. Contra Demoſth., p. 100.

Les événemens du siège sont rapportés de différentes manières [a]. Suivant la relation la plus probable, la garnison fit une très-foible résistance, étant intimidée par l'enthousiasme & l'impétuosité des assaillans, qui étoient déjà au nombre de quatorze mille hommes, & qui recevoient des renforts continuels des cités voisines de Béotie. Peu de jours après, les Lacédémoniens demandèrent à capituler, à condition qu'on leur permettroit de partir avec armes & bagage. Leur proposition fut acceptée sur le champ; mais il paroît qu'ils ne démandèrent pas ou qu'ils n'obtinrent pas la grace de ces infortunés Thébains, dont l'attachement aux intérêts de Sparte sollicitoit fortement leur protection. Aux premières alarmes de la sédition, ces malheureux, avec leurs femmes & leurs enfans, s'étoient retirés dans la citadelle. La plus grande partie périt cruellement par le ressentiment de leurs compatriotes; quelques-uns seulement furent sauvés par l'intercession des Athéniens [b]. Ainsi Epaminodas avoit prévu avec raison que la révolution ne s'accompliroit pas sans une effusion du sang des citoyens.

---

[a] Diodore diffère entièrement de Xénophon & de Plutarque, que j'ai principalement suivi.

[b] Xénoph. & Plutarq., Ibid.

FIN du Quatrième Volume.



